FÉVRIER : 1950 LE YARD PRIX : 60 FRS

Magazine policier mensuel . N° 16

Dans ce Numéro :

Laurence T. FORD

DÉFI à la MORT

roman policier complet

suivi

d'une Nouvelle, d'un Récit historique, de Chroniques du cinéma, du théâtre, des livres, etc...

1, r. de Médicis, PARIS

** Peut être lu par tous. ** Pour adultes.*
**** Pour lecteurs avertis.*

*** L'ASSASSIN AU CLAIR DE LUNE, par Francis Didelot. *Coll. Le Labyrinthe.*

L'assassin au clair de lune de Francis Didelot, qui vient de recevoir le Prix du quai des Orfèvres et qui est loin d'être sans mérite, est un roman riche en péripéties et mené à vive allure. L'auteur a cherché à nous présenter des personnages pittoresques. Doubleblanc, le détective amateur, agent d'affaires sans affaires, Natacha et le Singe triste qui lui servent d'acolytes sont campés avec ce qu'il est convenu d'appeler de la verve. D'où vient-il donc que la lecture de ce livre m'a paru pesante et sa technique, si proche cependant du cinéma, laborieuse. Peut-être y voit-on trop clairement les intentions de l'auteur. Par instants, on a l'impression que ce film est joué par des doublures. Cela vient sans doute de ce que M. Didelot ne se laisse pas aller à sa pente naturelle et qu'il manque un peu, malgré ses dons, de cette entraînante et naïve ardeur qui est la marque de certaines productions américaines et qui eût donné à son récit le rythme qui lui manque.

SAMMY.

** LA VIOLETTE JAUNE, par Frances Crane. *Coll. Le Limier*, 165 fr.

C'est le point de vue de la fiancée du détective qui nous est donné au long de cette enquête policière menée par Patrick Abbott. Pauvre fiancée qui toute une longue journée de vendredi aux dramatiques péripéties, cherche vainement quelques minutes disponibles pour se marier, comme il était prévu!

L'intrigue se situe pendant la guerre et les intérêts des racistes italiens y jouent un rôle prépondérant. A la manière habituelle de Frances Crane, une foule de notations amusantes rendent vivant ce roman où l'enchevêtrement extrêmement complexe et ingénieux de l'aventure ne nuit pas à la lecture, sauf toutefois en ce qui concerne les explications finales, lesquelles sont un peu ardues à suivre.

A l'exception de la scène de la bagarre assez banale, *La Violette Jaune* a un tour bien personnel et ne décevra pas les amateurs de Frances Crane.

***UN ANGE DE MOINS, par H.-W. Roden, *Morgan.*

Dans le décor d'Union City a lieu un congrès d'entrepreneurs de Pompes Funèbres. La mairie est aux mains d'un gang. Le chef du gang est aussi entrepreneurs des Pompes Funèbres. Tout cela crée une atmosphère peu réjouissante au milieu de laquelle évolue Sid Ames, le vieil ami de H.-W. Roden que nous retrouvons dans ce livre en pleine forme. Il se tire à son honneur, bien entendu, des plus invraisemblables aventures.

C'est un bon roman à la sauce américaine. Rien n'y manque, mystère, terreur, bagarre. Un mouvement endiablé emporte le lecteur dans un tourbillon d'aventures. Le texte nerveux et coloré plaira aux lecteurs de *Pas le temps de mourir* et de *On ne tue jamais assez* qu'ont déjà publiées les Editions Morgan.

J. P.

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

CRITIQUE

Les livres policiers..... pages 2 et 3 couverture

ROMAN

Défi à la Mort, par Laurence-T. Ford, traduit de l'anglais par Pierre Durand..... *page* A

NOUVELLE

Les pas dans le Ciel, par Carter Dickson, traduit de l'anglais Denise Pascal ..... page 111

LES AFFAIRES CRIMINELLES DU TEMPS PASSE

L'affaire Collignon, par R. de St-Junin..... page 123

LE CINEMA

Le Procès Paradine, par Sammy..... page 127

N° 16 — Magazine policier mensuel présenté par les ***ÉDITIONS DES LOISIRS***, 1, rue de Médicis, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois* : **360 fr.**

un an : **720 fr.**

LE N° **60 frs**

Personnages de « DEFI A LA MORT »

David FARROW, accusé d'assassinat.
Sam POLLOCK, journaliste, ami de Farrow.
Isobel PRICE, actrice, dite aussi Bella.
KOHLBERG, commissaire de police.
BLOOMER, procureur de l'Etat de New-York.
Miss Margaret WEYDEN, sœur de Bella Price.
Sally BROWN, fiancée de Pollock.
Elinor SMITH, amie de Margaret et fiancée de Richard.
Richard SELBY, fiancé d'Elinor.
Carl BREWSTER, banquier.
Samuel DAWSON, médecin.
Nicholas Van HELDEN, marchand de tableaux.
Archibald SOKOLOVSKY, metteur en scène.
Salomon VENTOZAS, bijoutier et receleur.
Enrico di MULLER.
Capitaine CONALLY, Irlandais.
Miss BLOOM, secrétaire de Brewster.
Viril di CONTO, policier privé.

La scène se passe à New-York.

DÉFI A LA MORT

" Death, I Challenge Thee "

par LAURENCE TECUMSEH FORD

Traduction de Pierre Durand

PREMIERE PARTIE

— 1 —

« Homme, 30 ans, prés. bien, poursuivi par malchance, prêt à tout, accepterait travail même dangereux. David Farrow. South 27287. »

Le préposé aux petites annonces du *Next Morning* leva les yeux et me dévisagea. Puis, il dit :

— Un dollar soixante.

J'eus l'impression qu'il y avait de la compassion dans son regard. J'ai toujours détesté inspirer la pitié. Je payai et me hâtai de quitter le journal.

***

L'affaire Weitergang... Vous vous en souvenez, n'est-ce pas? Elle avait défrayé la chronique en 1945. Vous vous rappelez aussi, sans doute, qu'un certain David Farrow, journaliste, avait été mêlé à cette histoire. Accusé de complicité de chantage et reconnu coupable, il avait été condamné à deux ans de prison.

David Farrow, c'est moi.

La bonne conduite aidant, j'étais sorti après avoir tiré seize mois. Depuis, ç'avait été la mouise. J'avais espéré qu'une fois la paix revenue, on m'aurait oublié. Il n'en était rien. J'étais toujours « tabou ». Aucune chance de reprendre le métier. J'avais essayé autre chose, mais il n'y en avait que pour les démobilisés.

Sans ce brave Pollock, je serais mort de faim. C'était un des

rares — peut-être même le seul — de mes anciens amis à croire à mon innocence. On s'était connu au « Star » de Frisco. C'est lui qui, depuis quatre mois, payait mon loyer, ma nourriture. C'est lui qui, tous les soirs, me répétait :

— T'en fais pas, on le révisera, ton procès.

J'en doutais. Weitergang était mort. Linda Fromsett se trouvait quelque part en Amérique du Sud et les deux ou trois comparses avaient proprement disparu.

Alors, découragé par quatre mois d'échecs successifs, je m'étais décidé à passer cette petite annonce de « dernière chance ».

*
* *

Je flânai dans les rues jusqu'à 8 heures, attendant on ne sait quel miracle, puis, je revins à Brooklyn et, avec le dollar qui me restait, allai manger dans un *chop suey* chez Wong Chow. Une heure plus tard, j'étais au lit.

— 2 —

Je rêvais que j'étais dans ma chambre d'hôtel, sur le point de sortir, pour entreprendre de nouvelles — et vaines — démarches, quand, soudain, on frappait à la porte; je demandais :

— Qui est-ce?

Et une voix de femme me répondait :

— C'est moi, Linda Fromsett.

J'allais à la porte et essayais de l'ouvrir. En vain.

Cependant, de l'autre côté, on continuait de frapper, et la même voix disait :

— Ouvrez...

Je me réveillai. Quelqu'un m'appelait effectivement en accompagnant ses appels de coups énergiques. C'était ma logeuse.

— On vous demande au téléphone.

D'un bond, je fus debout. Il faisait grand jour, la matinée était déjà avancée. Je jetai, sur mes épaules, une vieille robe de chambre et descendis en courant.

*
* *

— C'est bien vous qui avez passé l'annonce dans le *Next Morning*? demanda une voix grave, un peu sèche.

J'étais un peu hébété par mon long sommeil et je ne me souvins pas aussitôt de ce que j'avais dit dans mon annonce. Pourtant, je répondis par oui.

— C'est bien vous? insista la voix. Vous seriez prêt à entreprendre une mission difficile, délicate...

— Exact.

— Ne seriez-vous pas *le* David Farrow?...

Fallait-il répondre? Je n'hésitai pas une seconde. Dans le genre de travail qu'on allait me proposer, mon passé ne constituerait certainement pas un obstacle. Je dis : oui.

— Bon, dit la voix. Ça ne nous gêne pas.

— Dites donc, l'interrompis-je. J'espère qu'il s'agit d'un boulot honnête, sinon je ne marche pas.

— Bien sûr qu'il est honnête. Un peu dangereux, rien de plus. Et, surtout, confidentiel...

Allait-il me faire filer un mari infidèle? Etait-ce un détective privé que mon correspondant cherchait? Je demandai :

— Dans quel genre?

Il y eut un moment de silence.

— Pas possible de vous expliquer ça par téléphone, reprit enfin la voix. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il s'agit d'une sorte de mission... dangereuse, mais honnête... Vous avez de la famille?

— Non, personne.

— Tant mieux. Ça vous empêchera de bavarder autour de vous; car, avant tout, nous voulons le secret. J'espère que nous pourrons faire l'affaire avec vous mais, premier point, n'en parlez à personne. Même pas à votre femme...

— Je ne suis pas marié...

— Pas même à votre petite amie...

— Je n'en ai pas...

— Ça va, dit la voix. Nous vous faisons confiance. Quand pouvons-nous vous rencontrer?

Je répondis que j'étais libre. A lui de fixer son heure.

— Un instant, dit-il. Je consulte mon associé.

Il me sembla entendre un murmure de voix.

— Eh bien? demandai-je au bout d'un moment.

— Cet après-midi. Ça vous va?

— Oui. Où et à quelle heure?

— 5 heures. 480, Ouest, 117e Rue. Vous vous rappellerez?

— 480, Ouest, 117e Rue.

— C'est ça. Quatrième étage, appartement 46. Montez directement, sans demander quoi que ce soit au portier. Et soyez là à 5 heures précises, sans quoi, la personne sera partie.

Je crus qu'il avait terminé, mais il reprit :

— Si, pour une raison quelconque, vous étiez empêché ou même simplement retardé, je vous demanderai de me téléphoner. Ceci est très important.

Je répondis que seule une attaque atomique m'empêcherait d'arriver à l'heure, mais il insista pour me donner son numéro de téléphone.

— Rhinelander 27219. Notez-le. Si vous appelez, demandez

Mrs. Price et laissez-lui un message pour Bill. Ne lui dites rien de précis. Evitez même de le faire, si ce n'est pas absolument nécessaire. Notez le numéro. A cet après-midi.

Il raccrocha. Allumant une cigarette que j'aspirai avec délices, je remontai lentement l'escalier. C'était sûrement une mission de filature. Je me jetai sur le lit. Ma chambre minable me semblait avoir un aspect avenant et sympathique. Le jour gris me parut soudain magnifique. Je ne regrettai pas mon dollar soixante.

— 3 —

« N'en parlez à personne! » m'avait bien recommandé l'inconnu. Mais c'était difficile. Pollock, que je retrouvai à midi, s'aperçut vite de ma bonne humeur. Il m'interrogea, me demandant si j'avais eu quelque réponse, à la suite de mon annonce. Je ne pus m'empêcher de lui répondre par l'affirmative, mais je refusai de lui donner des précisions. Il plissa son gros visage tanné, comme s'il allait pleurer.

— Tu vas encore te coller dans de sales histoires, geignit-il. Bon Dieu! Tu vas te ficher dans des trucs louches...

— Rien à craindre. Tu ne penses pas que je vais accepter n'importe quoi.

Il repoussa son assiette vide sur le comptoir du bar où nous déjeunions, appuya ses deux bras sur le rebord et hocha longuement la tête en me regardant de côté.

— Moi, dit-il enfin, je me méfierais.

Car il connaissait le texte de mon annonce.

— La méfiance est un luxe, répliquai-je. On peut se permettre de se méfier quand on gagne cent vingt-cinq dollars par semaine. Moi, je suis au-dessus de ça. J'ai besoin de travailler.

— Oui, mais...

Il ne parvint pas à m'inquiéter.

— Je cours ma chance, lui dis-je. Tu préfères, peut-être, que je continue de vivre à tes crochets?

— Et si je t'accompagnais?

— Ça pourrait me coûter mon boulot.

Cela le tourmentait. Je finis par lui expliquer que, selon moi, ce devait être une filature quelconque, mais ne parvins pas à le convaincre. J'essayai, alors, de lui démontrer que ça me rapporterait gros.

— Oui, soupira-t-il. Quelques années de taule. Ça ne t'a pas suffi, l'affaire Weitergang?

Ça m'avait drôlement suffi; mais, cette fois, je ne commettrai pas d'imprudence. Si le boulot qu'on devait m'offrir avait quelque chose de suspect, je refuserais. De toutes façons, je pouvais aller voir de quoi il retournait.

Nous passâmes le début de l'après-midi chez lui à finir une bouteille de rye. Pollock buvait parce qu'il était embêté par cette histoire. Moi, je buvais parce que j'étais heureux. Vers 3 heures, la bouteille était vide.

— N'y va pas! mugit-il, en me prenant dans ses bras de gorille. Je préfère t'entretenir pendant six mois encore...

— Ferme-la. On en a vu d'autres...

*
* *

J'arrivai devant le 480 avec dix minutes d'avance. C'était derrière Central Park. Le quartier n'était ni trop moche ni trop beau. Je me promenai devant l'immeuble en fumant une cigarette. Tout à coup, ça ne me dit plus rien de monter. La boîte n'avait pas vilaine apparence. C'était un bâtiment cossu, qui comportait vraisemblablement des appartements meublés. Par le tambour de la porte, je voyais une espèce de portier galonné qui tournait en rond dans un hall garni de glaces.

Puis, j'eus honte de mon indécision. Je me dis que j'étais un dégonflé, que j'avais le tort d'écouter trop souvent ce froussard de Pollock et j'entrai.

Le portier ne m'arrêta pas au passage. J'allai jusqu'à l'ascenseur. Un liftier boutonneux me hissa jusqu'au quatrième étage et je me trouvai dans un couloir. Assez chic. Du faux marbre, des tapis. Devant la porte du 46, je m'arrêtai, rectifiai ma cravate, tapotai mes revers, comme si j'allais voir une belle. Puis, je sonnai.

C'ait bien ma veine. Pas de réponse. Je sonnai trois, quatre fois et, tout à coup, je me sentis pris de colère à l'idée qu'on s'était payé ma tête. C'était encore un coup de Pollock ou d'un autre farceur dans son genre. Quand on travaillait ensemble et qu'on n'avait rien à faire, on s'était amusé à faire des blagues semblables aux copains. J'étais furieux d'avoir marché. Je faillis m'en retourner mais, soudain, je me rappelai que le type m'avait donné son numéro de téléphone. Donc, pour une blague, ç'aurait été mal monté. Je sonnai une nouvelle fois puis, comme la clef était sur la porte, je me dis que je pouvais aussi bien regarder de quoi ça aurait l'air. Après tout, le bonhomme s'était peut-être endormi.

Il n'y avait personne dans l'antichambre. Je fis : « Quelqu'un! » puis avançai prudemment. Pas un bruit. Il y avait une autre porte devant moi. Je frappai. Rien. Alors, je poussai le battant.

— 4 —

Tout d'abord, je ne vis que ses pieds. Des pieds de femme, déchaussés, bien en vue, le reste du corps étant caché par la table. Sans réfléchir, j'allai vers elle, m'agenouillai. Elle était là, sur le

tapis rouge, bien étalée sur le dos, la bouche ouverte, les yeux ouverts, et elle ne bougeait pas. Son bras était encore tiède, mais elle ne respirait plus.

Soudain, j'eus le sentiment d'un danger terrible. Il me semblait que je me trouvais seul au monde avec ce cadavre, lié à lui, pour toujours, une tuile plus terrible encore que les autres. Je voulus me redresser. Je n'en eus pas le temps. Il me sembla que tout craquait autour de moi. Puis un gouffre noir s'ouvrit devant moi.

— 5 —

Je voyais le plafond blanc, une lampe à l'éclairage brutal. La lumière me faisait mal aux yeux. Ma tête me faisait mal. Je ne comprenais plus rien et fermai les yeux. Je les rouvris, au bout d'un instant, me soulevai à demi et regardai autour de moi avec la vague idée que je vivais dans un cauchemar.

Et, soudain, je la vis, toujours à la même place, bien morte.

Je me relevai avec peine, me traînai vers une porte qui devait être celle de la salle de bains. Je fis couler de l'eau froide sur mon crâne endolori, puis je revins dans la chambre. Cette fois, je compris : un traquenard. Pas une farce.

Je me mis à secouer la bonne femme comme dans un rêve, comme si je voulais la réveiller, comme pour me persuader que ce n'était pas vrai. Mais on ne réveille pas les morts. Il y avait du sang sur sa robe, à la hauteur des seins, et j'en collai à mes mains.

Mon crâne me faisait trop mal pour que je puisse examiner la situation avec calme. Je n'avais qu'une envie : ficher le camp à toute vitesse. Mais l'idée qu'on m'avait monté un traquenard me paralysait. Je devinais des gens à l'affût, qui surveillaient mes réactions, qui les avaient sans doute prévues. Normalement, j'aurais dû appeler le portier, tout de suite, tout raconter. Mais allait-on me croire? Ce coup de matraque, d'où venait-il? Pourquoi? C'était calculé à l'avance, j'en étais certain. Ce n'était pas parce que j'étais arrivé avec quelques minutes d'avance.

Je sortis dans l'antichambre. Il me semblait avoir laissé la porte d'entrée entr'ouverte. Maintenant, elle était fermée. J'essayai de l'ouvrir. Fermée à clef. Et, tout à coup, j'entendis des pas dans le couloir. On sonna, puis on frappa, violemment, à plusieurs reprises.

Je ne savais pas combien de temps avait duré mon évanouissement. On ne croirait pas au coup de matraque, on me demanderait pourquoi je n'avais pas appelé immédiatement. Il fallait fuir. Après, je verrais...

Je revins dans la chambre, jetai un dernier coup d'œil sur le cadavre. J'aurais voulu trouver un indice important, une preuve de mon innocence. En quelques instants, je gravai tout dans mes yeux : une femme de trente-cinq ans environ, aux cheveux auburn, assez

belle, très fardée. Mobilier un peu criant, beaucoup de bibelots, sans doute des cadeaux. Soudain, auprès du téléphone, j'aperçus un petit carnet d'adresses, relié en cuir rouge, et le fourrai dans ma poche. Ça pourrait me servir, peut-être. Puis, je passai dans la salle de bains, attrapai l'échelle d'incendie et descendis sans rencontrer d'obstacle.

J'atterris dans une cour déserte qui formait l'arrière de deux ou trois immeubles. C'était plein de vieilles caisses. Par la première porte qui s'offrait, je débouchai dans une espèce de grange qui avait dû servir de garage. Je ne rencontrai personne. Je pris la direction de la 8e Avenue et m'engouffai dans la 116e rue. Une fois tassé au milieu de la foule, je poussai un soupir de soulagement. Ils pouvaient toujours me chercher, maintenant!

— 6 —

J'eus un mal de chien à remettre la main sur Pollock. Quatre fois de suite, je l'appelai au *Next Morning* où il travaillait, mais il n'y était pas. J'eus alors l'idée de téléphoner à Sally Muller, sa fiancée.

Il commença à râler parce que je voulais le voir immédiatement.

— C'est mon anniversaire. Tu ne vas pas me gâcher ça.

— C'est très sérieux. insistai-je.

Nous discutâmes cinq bonnes minutes. A la fin, j'eus le dessus.

— Ça va, ça va, dit-il d'un ton lassé. Je vois ça d'ici. Tu t'es encore fichu dans un sale pétrin.

— C'est à peu près ça.

Il eut un soupir dans le genre locomotive.

*
* *

Je lui donnai le nom du bar où je me trouvais. Au bout d'une demi-heure, il était là, l'air résigné, prêt à tout.

— Alors, quoi? Tu as tué quelqu'un?

Il ne parut pas étonné quand je lui dis que c'était tout comme.

— Ça ne m'étonne pas de toi, fit-il. Ton histoire d'annonce m'a toujours paru louche. Je disais encore tout à l'heure à Sally...

— Tu aurais mieux fait de la fermer...

Et je lui racontai l'histoire. Il ne m'interrompit pas une seule fois. De temps à autre, il branlait de la tête, comme le type qui pense : « Je l'avais bien dit! » Enfin, il se prit la tête à deux mains, par les oreilles, la secoua un bon coup comme pour agiter le cocktail que ça faisait là-dedans.

— Ça n'arrive qu'à toi, ces trucs-là. Que vas-tu faire?

— Il est évident qu'on veut me mettre ça sur le dos. Donc, la première chose à faire, c'est de me planquer. On ne me connaît...

— Mais si, le type connaît ton nom et, sans doute, ton adresse.

Et Pollock se gratta le menton.

— Puisqu'on t'a enfermé à clef après t'avoir assommé, c'est qu'on voulait t'obliger à agir d'une certaine façon. D'autre part, on a dû avertir le portier qu'il se passait quelque chose de louche dans cet appartement, puisqu'on est venu frapper à la porte... Apparemment, le meurtrier voulait que tu aies la frousse et que tu fiches le camp.

— Pas forcément. Il est possible que je sois arrivé trop tôt, alors qu'il n'avait pu encore quitter les lieux. Il m'assomme, puis file en fermant la porte à clef, pour que je sois coincé et que je ne puisse donner l'alerte aussitôt...

— Non, non et non, m'interrompit Pollock. C'est un coup parfaitement bien monté : ou bien tu appelles et tu as quand même du mal à t'en tirer. Ou bien tu files par la fenêtre et tu passes pour le coupable. Il sait que tu as eu des histoires avec la justice. Il doit avoir combiné quelque chose contre toi, pour qu'on te retrouve ou qu'on t'identifie...

Ça faisait un peu idiot de discuter sur les intentions du meurtrier alors qu'une seule chose importait : savoir ce que j'allais faire.

— Aller à la police? suggérai-je.

— Trop tard. On te demandera pourquoi tu as filé.

— Prendre le large?

Il ne répondit pas tout de suite, puis hocha lentement la tête.

— Ça vaudrait peut-être mieux, dit-il. Va passer quelques jours au vert... Moi, j'essayerai de suivre l'affaire d'assez près. Au début, on te mettra probablement ça sur le dos, mais il est possible que, par la suite, on découvre la trace du vrai coupable. C'est la seule solution.

Je décidai donc de filer. Même si le portier m'avait remarqué, il était douteux que mon signalement eût pu être diffusé. Et puis, il y avait des millions d'hommes ayant cinq pieds dix pouces, des cheveux châtains et des yeux gris-bleu. Restait la question d'argent. Il me restait seize cents.

— Tu n'aurais pas pu me le dire au téléphone, grogna Pollock. J'ai juste cinq dollars et un peu de monnaie sur moi. Et il ne faut pas songer à te donner un chèque...

Nous décidâmes d'aller chez lui.

*
* *

Il était 8 heures quand Pollock revint de sa tournée d'information. J'avais profité de son absence pour examiner le carnet rouge que j'avais emporté. Il contenait des centaines d'adresses, la plupart inscrites à l'encre bleue et quelques-unes seulement, les plus ré-

centes, à l'encre verte. Pas un seul nom connu. Mais une chose me frappa : à deux ou trois exceptions près, il n'y avait que des noms d'hommes.

Pollock m'apprit que la victime se nommait Bella Price, née à St-Louis, Missouri, et faisait un peu de théâtre.

— Tu dois partir aussitôt, dit-il. Il y a un train pour Boston dans quarante minutes. Même si ta situation s'aggrave, l'extradition demandera des semaines, peut-être même des mois. Tiens, voilà cinquante dollars. Une fois arrivé, tu me feras connaître le nom sous lequel tu te seras inscrit et ton adresse. Je t'en enverrai davantage.

Il me passa quelques billets et nous nous dirigeâmes vers la porte, l'ouvrîmes...

Il y avait deux agents en uniforme et un inspecteur en civil qui nous attendaient.

— Navrés de vous déranger, les enfants, dit l'inspecteur.

— 7 —

La journée avait été orageuse et c'est sans doute ça qui mettait les flics de si mauvaise humeur. On nous emmena, tout d'abord, au poste de police où l'on nous fit subir un interrogatoire sommaire. Puis, Pollock fut entraîné chez le commissaire. Quant à moi, une voiture vint me chercher au bout d'un quart d'heure et je fus transféré au commissariat central.

*
**

J'eus affaire à une espèce d'avorton, un petit râleur au teint jaune, dont tout le monde paraissait se ficher derrière son dos et qui, pourtant, semblait inspirer la terreur. Je l'avais entendu nommer Kohlberg.

— Tu ferais mieux de cracher tout de suite la vérité, dit-il. Ça vaudrait mieux pour ta sale gueule. Compris?

Comme j'essayais de m'expliquer, il poussa des hurlements, invoqua les saints du paradis, puis, esquissa le mouvement de se lever pour bondir sur moi. Il me tapait sur les nerfs.

— Pas la peine de gueuler, lui répliquai-je. De quoi m'accuse-t-on?

Il faillit s'étrangler de rage.

— De quoi? hurla-t-il d'une voix de fausset. Tu te paies notre tête. Allez-y, les gars.

Il y avait, derrière moi, deux armoires à glace. L'une m'envoya une gifle à assommer un bœuf, l'autre me redressa sur ma chaise en me soulevant par les cheveux.

Kohlberg soupira d'aise. Il semblait se trouver mieux.

— Tu comprends, maintenant? demanda-t-il. Raconte un peu comment tu as fait le coup!

— Je ne répondrai qu'en présence de mon avo...

Ses petits yeux bleu pâle lui en sortirent de la tête.

— Un peu de musique, les gars! rugit-il.

Pour de la musique, ce fut, au moins, du Wagner. Cette fois, je me défendis. J'envoyai mon poing à toute volée dans le nez de l'un des flics, mon pied atteignit l'autre au tibia. Puis ce fut une mêlée de football. Au milieu des coups et des ahannements. j'entendais les cris de l'arbitre.

— Allez-y, les gars! Sonnez-lui les cloches, à ce tueur!

Lorsqu'ils me remirent sur ma chaise, j'étais plutôt mal en point, mais l'une des armoires à glace saignait du nez comme un veau, et l'autre boitait.

— Ça ne fait que commencer, me dit aimablement Kohlberg. Ça, ce n'était que le hors-d'œuvre. Alors, maintenant, tu daigneras parler, hein?

— Je n'ai rien fait, dis-je péniblement, en remuant avec difficulté mes lèvres écrasées.

Il souffla, puis leva son stylo comme le chef d'orchestre qui va donner le signal.

— Attention, attention! dit-il. Tu veux passer au plat garni? Allez-y, les gars!

Les deux flics respiraient péniblement. Ils savaient qu'ils avaient tout le temps pour me rendre ça et reprenaient des forces.

— Tu vas déguster, me dit l'un d'eux. Ce que tu vas déguster!

— Fils de chienne! hurla Kohlberg. Tu vas parler?

J'en étais maintenant au point où tout m'était égal. Mais j'aurais surtout aimé casser la gueule à cet avorton.

— Fils de chienne toi-même, répondis-je. Tu ne pourrais pas te renseigner avant de faire intervenir ta Gestapo?

Un des flics alla derrière ma chaise, passa son bras sous mon menton, puis me bourra la figure de coups de poing.

— Brute, dis-je, tandis que le sang me coulait, brûlant et salé, sur les lèvres.

— Tu veux qu'on passe au dessert? demanda Kohlberg.

Il s'agissait d'un rite bien défini, qui devait recommencer chaque fois. Les deux gorilles étaient bien dressés et je voyais que ça régalait leur chef.

— Pas vrai qu'on rigole? demanda une des armoires à glace en se penchant vers moi.

— On rigole, oui! beuglai-je à mon tour.

Au point où j'en étais, rien n'avait plus d'importance. Je me savais coincé, une nouvelle fois, cette fois d'une façon irrémédiable. Je me redressai, balançai un crochet de gauche en pleine mâchoire du flic, jetai la chaise à la tête de son copain, puis me jetai vers la table, et eus la veine d'attraper Kohlberg sous le nez. Il culbuta en arrière dans son fauteuil. Quant à moi, je reçus le second coup

de matraque de la journée et, pour la seconde fois, je tombai dans les pommes. Ce qu'ils firent de moi, après, je ne m'en souviens plus, mais j'ai dû leur servir de ballon de football pendant un bon quart d'heure.

— 8 —

Je ne vais pas entreprendre de raconter tous les détails de mon procès. Tout s'est déroulé comme une mécanique bien réglée et, plus d'une fois, j'ai admiré les types qui m'avaient attiré dans ce guet-apens.

Au début, je croyais m'en tirer. J'étais persuadé que mon innocence serait reconnue mais, puisqu'on n'avait pas été capable de retrouver le véritable coupable, c'est moi qui allais servir de bouc émissaire. Les élections approchaient.

J'eus encore deux ou trois belles séances de boxe, puis je tombai sur un autre inspecteur, plus sympathique, dans la mesure où un flic peut l'être. Avec lui, pas de tabassage et j'eus l'impression que je pourrais m'expliquer. Il m'écoutait tranquillement, mais, au moment où je sentais mes actions remonter, il m'interrompait et disait :

— Oui, mais pourquoi l'avez-vous tuée?

C'était décourageant.

Comme Pollock avait été gardé quelques jours, soupçonné d'avoir préparé ma fuite, je n'avais pu communiquer avec lui. Ne sachant pas comment les événements allaient tourner, je fis appel à un avocat. Un vague personnage, sentant l'alcool, et qui ne se faisait pas d'illusions sur les honoraires que je pourrais lui verser. Il vint me voir, en prison, une seule fois. Lui, aussi, était persuadé que j'étais le véritable coupable.

— Mais, lui criai-je, puisque je vous dis que c'est un traquenard! Mettez-vous ça dans la caboche!

— Vous feriez mieux de tout me dire, avait-il répliqué. On pourrait trouver une meilleure base de défense. Racontez, par exemple, qu'elle vous trompait ou autre chose. Que vous étiez saoûl, ou bien qu'elle vous faisait chanter... Il y aura des circonstances atténuantes...

Je ne pus rien en tirer.

Puis, j'appris que leurs charges contre moi étaient écrasantes. Sur la table de la victime, on avait trouvé un papier, écrit de sa main et portant ces mots : « Mardi, 5 heures, David Farrow. » Et mon numéro de téléphone. Le portier avait dit que j'étais monté tout droit à l'appartement, évitant de lui demander le moindre renseignement, comme si je voulais passer inaperçu. Ajoutez à cela qu'on avait retrouvé mes empreintes sur les poignées des

portes et que l'argent et les bijoux de Bella Price avaient disparu.

C'est ainsi que s'ouvrit le procès du « Peuple de l'Etat de New-York contre David Farrow »...

— 9 —

— Il venait de passer une petite annonce, déclarant qu'il était prêt à accepter *n'importe* quoi... Après avoir téléphoné à la jeune femme, il arrive à son immeuble à 5 heures, passe en tentant de se dissimuler... Vingt minutes plus tard, le portier est alerté par une personne qui, inquiète de ne pas recevoir de réponse à ses appels, et sachant que Bella Price est chez elle, suggère qu'on monte... Le portier vient frapper au 46, mais n'obtient pas de réponse. Il appelle la police... On enfonce la porte. Bella Price est trouvée morte, atteinte de trois coups de poignard, tous mortels... Messieurs du jury, nous nous proposons de vous démontrer que David Farrow, ici présent, est l'homme qui a tué Bella Price, ceci dans le but de s'emparer de ses bijoux et de son argent...

En dépit des conseils de mon avocat, je plaidai non-coupable, mais je sentais que je n'avais pas la sympathie des douze citoyens — il n'y avait pas une femme parmi eux — chargés de rendre la justice au nom de l'Etat de New-York.

Ayant raconté son histoire comme s'il avait été présent à la mort de Miss Price, le procureur Bloomer se rassit, l'air satisfait. On fit défiler les témoins. Mon avocat semblait sommeiller, comme si toute l'affaire ne l'intéressait nullement.

Le premier témoin de l'accusation fut le portier de l'immeuble.

— Avez-vous vu l'accusé, le 5 avril, à 5 heures du soir? demanda Bloomer.

L'homme un gros type onctueux, qui avait fait des courbettes au président et au procureur, ne me regarda même pas et répondit par l'affirmative.

— L'accusé paraissait-il désireux de se dissimuler?

— Parfaitement. Je l'ai vu tourner devant l'immeuble pendant un bon moment. Il a, plusieurs fois, regardé à l'intérieur comme s'il attendait un instant où je ne serais pas là. Puis, il est entré et s'est dirigé vers l'ascenseur numéro 2...

— Comme s'il connaissait les lieux...

— Opposition, Votre Honneur, dit paresseusement mon avocat. Le témoin ne doit pas exposer des présomptions qui...

— Accordé, répliqua le président.

Mais le procureur ne se démonta pas pour si peu.

— L'accusé s'est-il conduit comme quelqu'un qui connaissait les lieux?...

Ça continua ainsi pendant deux heures. Les témoignages m'acca-

blaient. Le dernier fut le plus beau. C'était Margaret Weyden, la sœur de la victime.

Après qu'elle eût prêté serment, Bloomer lui demanda :

— Comment se fait-il que vous ne portez pas le même nom que votre sœur, Miss Weyden?

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, ronde, bien balancée. Cheveux châtain, yeux bleus. Assez jolie. Elle paraissait intimidée.

— Ma sœur avait pris ce nom lors de sa venue à New-York, répondit-elle. Comme elle faisait du théâtre et que sa famille s'y était opposée, elle avait changé de nom.

— Quand avez-vous vu votre sœur pour la dernière fois?

— Quinze jours avant sa mort environ.

— Paraissait-elle inquiète? Ne vous a-t-elle pas dit qu'une menace pesait sur elle?

— Oui, Isobel était inquiète. Je l'ai trouvée assez déprimée. Le théâtre ne marchait pas. Par ailleurs, elle craignait quelqu'un dont elle ne m'a pas dit le nom. Tout ce qu'elle m'a confié, c'est que cette personne avait déjà été condamnée pour chantage.

Elle s'arrêta. La salle entière restait silencieuse.

— Nous avons fait faire des recherches, Votre Honneur, déclara Bloomer d'un ton de triomphe, et n'avons découvert personne, parmi les habitués de Miss Price, qui ait été condamné pour ce crime. En revanche, l'accusé David Farrow...

— Je proteste, Votre Honneur, intervint mon avocat.

Mais c'était trop tard, le mal était fait.

On posa encore quelques questions à Margaret Weyden, puis le procureur se tourna vers mon défenseur.

— Vous pouvez interroger le témoin.

— Pas de questions.

Un léger murmure se fit entendre. Le président rappela l'assistance à l'ordre.

Le seul témoin de la défense était Pollock. Il dit tout ce qu'il savait et, à un certain moment, j'eus l'impression que certains des jurés commençaient à croire à ses affirmations. Mais, au moment du contre-interrogatoire, Bloomer regagna le terrain perdu. Visiblement irrité, Pollock se mit en rogne, échangea avec le procureur quelques réparties un peu vives, se mit à dos le président et, finalement, fut menacé d'arrestation pour outrage à la cour.

Mon avocat m'appela ensuite au fauteuil des témoins. S'il espérait quelque chose de ce côté-là, il se trompait lourdement. Lorsque le jury se retira pour délibérer, je savais que la partie était jouée. Vingt minutes plus tard, j'étais condamné à mort. Pollock avait dû arroser mon avocat, car ce dernier vint me voir trois jours plus tad. J'étais comme fou. Il me semblait que ce n'était qu'un cauchemar, que tout allait s'arranger et, pourtant, je me voyais bien dans le trou.

— J'ai demandé audience au gouverneur, me dit mon défenseur. Tout n'est pas perdu.

— Vous n'avez pas fait grand'chose jusqu'à présent, lui répondis-je Vous n'avez même pas cru à mon innocence. Vous pensez vraiment que le gouverneur vous écoutera?

— Votre ami Pollock m'a rendu visite. Il travaille sans relâche à réunir des preuves... Il m'a parlé d'un carnet d'adresses...

Le carnet rouge! Je l'avais laissé chez Pollock, le jour de mon arrestation.

— Et alors? dis-je plein d'espoir.

— Il cherche. Patience.

— On voit bien que ce n'est pas vous qui irez vous asseoir sur la chaise, dis-je avec amertume.

Il haussa les épaules.

*
* *

Le lendemain, nouvelle visite. C'était Pollock.

— Il y a du nouveau, me dit-il.

Je sentis mon cœur battre.

— On a découvert l'assassin?

— Pas tout à fait. On a découvert le corps de Linda Fromsett dans une maison abandonnée à Dobbs Ferry. Poignardée. La mort remonte à quatre mois.

J'en eus froid dans le dos.

— Et alors?

— L'affaire Weiregang va revenir à la surface. On va t'interroger. Quelques semaines de répit, c'est pas mal.

— C'est ça. On va essayer de me coller sur le dos ce nouveau crime.

— Aucune importance. Ça nous fait gagner du temps.

Nous parlâmes ensuite du carnet rouge.

— Rien de nouveau de côté-là?

— Pourquoi ne l'as-tu pas donné à la police?

— Pour qu'ils l'enterrent? Non, ce carnet, c'est ta dernière chance. Si, vraiment, il n'y a rien d'autre à faire, j'irai le porter chez le gouverneur et ce sera un nouveau sursis.

Il partit sur ces paroles. Quant à moi, je fus ramené dans ma cellule, et me mis à réfléchir.

— 11 —

Linda Fromsett assassinée, elle aussi... Je ne vais pas entreprendre de raconter toute cette affaire en détail, mais la voici en deux mots.

Weitergang était un gangster notoire avec lequel j'avais été en

relations — relations professionnelles, je m'empresse de le dire. Mon canard m'avait envoyé l'interviewer un jour où il sortait de taule. On avait bu quelques pots ensemble et il avait eu l'air de me trouver sympathique. A moi, il ne me déplaisait pas. Ce n'était pas un tueur, mais un gros trafiquant qui savait mettre les juges et les politiciens dans sa poche lorsqu'une combine l'exigeait. Il ne faisait pas de mal aux braves zigs qui n'ont pas dix dollars à leur compte en banque.

Donc, il me fut sympathique. Il racontait de belles histoires, et on ne s'embêtait pas quand il vous invitait à boire un coup chez lui.

Or, un jour, il eut la mauvaise idée de changer de secteur. Jusqu'alors, il n'avait jamais pratiqué chantage ou kidnapping, mais il s'y mit. (Tout cela, je l'appris seulement par la suite.) Il avait entrepris de faire chanter un gros industriel de Cleveland qui avait une sale histoire sur le dos. Tout cela, c'était de ma faute. Je connaissais, en effet, la femme de cet industriel, Linda Fromsett, une espèce de piquée qui vivait à New-York et fréquentait les milieux dits artistiques et littéraires, autrement dit une bande de ratés, pochards et escrocs de petite envergure. Lors d'une réunion chez des amis communs, Linda Fromsett, très excitée, me raconta toutes ses histoires, me relança dix fois de suite au journal. Comme elle était toujours entre deux verres, elle me raconta sa vie une douzaine de fois et m'apprit, alors que je ne lui demandais rien, que son mari Arthur Fromsett venait d'avoir une sale histoire. Il espérait arranger ça. Je racontai ça à Weitergang, sans penser à mal, et lui, il mit l'affaire en train.

Par comble de malchance, Linda Fromsett m'invita à passer le week-end chez elle. Son mari s'y trouvait, comme par hasard. Ce fut ce jour-là que Weitergang avait décidé d'agir. Fromsett me confia qu'il avait rendez-vous avec lui, pour lui remettre cinquante mille dollars. Vous voyez d'ici ma tête. Ce fut plus beau encore quand Fromsett me demanda de l'accompagner, en même temps qu'un détective privé qu'il avait pêché je ne sais où.

Le résultat dépassa toutes les espérances. Fromsett s'avança seul jusqu'au carrefour où devait avoir lieu la remise du paquet. Dès que nous vîmes un homme s'avancer à sa rencontre, le détective privé et moi, nous sortîmes nos revolvers et nous accourûmes. L'homme tira sur Fromsett qui fut tué sur le coup. Un complice caché dans les buissons ouvrit le feu sur nous, mais je lui logeai une balle dans la cuisse. L'assassin parvint à s'enfuir.

Pourquoi raconter la suite? On la devine. Le blessé, que j'avais vu chez Weitergang, me reconnut et, pour se couvrir, m'accusa d'avoir monté l'affaire avec son patron. Linda Fromsett m'accusa, elle aussi, en pleurant le défunt dont elle se moquait pourtant comme d'une guigne et qui lui laissait un bel héritage. Weitergang demeurait introuvable. Trois semaines plus tard, son corps était découvert dans un marécage. Il avait une douzaine de balles dans la peau. Ce fut moi qui écopai.

**

Tout cela, je ne l'aurais pas raconté si Pollock n'était venu m'annoncer que Linda avait été tuée à son tour. Et, comme sa mort remontait à quatre mois...

— 12 —

Cette fois, il n'y eut plus de sport. Les flics eux-mêmes manifestaient un certain respect pour un homme condamné à griller. Je fus interrogé par une dizaine d'inspecteurs. Bloomer lui-même daigna assister à l'un de mes interrogatoires. Il aurait bien voulu me faire endosser la responsabilité de la mort de Linda Fromsett. Quant à moi, j'hésitai.

— Ecoutez, Farrow, dit-il, nous pourrions peut-être nous arranger. Je ne sais si oui ou non vous avez descendu cette femme pour vous venger de vos malheurs (c'est de Linda qu'il parlait, l'affaire Price étant affaire jugée), mais, au point où vous en êtes, cela vous est égal. Avouez. Vous serez peut-être jugé, condamné à mort. Mais on ne peut vous exécuter qu'une seule fois.

— C'est ça, lui répliquai-je. Et tout ça parce que vous avez peur de ne pas retrouver le véritable assassin de Linda. Moi, j'irai m'asseoir sur la chaise, pendant que ces pauvres crétins d'électeurs acclameront leur talentueux et zélé procureur, et vous réélliront pour un nouveau terme. Je suis peut-être bête, mais pas à ce point.

Il tira une lime de sa poche et se mit à se curer les ongles. Puis, il se tourna vers l'inspecteur qui était présent et dit :

— Voulez-vous, s'il vous plaît, nous faire apporter le dossier numéro 3 de l'affaire Price.

L'inspecteur sortit. Quand nous nous trouvâmes seuls, Bloomer se pencha vers moi et dit d'une voix basse.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous acceptiez ce marché pour me rendre service. Mais, donnant donnant. Je peux vous proposer quelque chose. Si vous acceptez de signer une déposition dans laquelle vous vous reconnaissez coupable de la mort de Mrs. Fromsett, je pourrai intervenir auprès du gouverneur. Il pourrait remettre votre exécution, puis vous seriez gracié. L'emprisonnement à vie n'a rien de drôle, j'en conviens, mais, enfin, la chaise ne l'est pas beaucoup plus.

Et il se remit à se curer les ongles.

— Et quelles garanties seriez-vous prêt à m'offrir? demandai-je.

Il se mit à rire.

— Vous ne voulez tout de même pas que je vous signe un papier?

— Justement. Mon exécution doit avoir lieu dans la nuit de lundi à mardi prochain. Si je me reconnais coupable de la mort de Linda, je gagnerai quelques semaines, après quoi je n'en serais

pas moins frit. Finir pour finir, j'aime encore mieux vous laisser patauger. Car, très franchement, je ne crois pas beaucoup à vos promesses.

— Comme vous voulez, dit-il en se levant.

Et, d'un ton sec, il ajouta à l'intention de l'inspecteur qui arrivait :

— Vous pouvez remporter ça, je n'en ai plus besoin.

— 13 —

Deux inspecteurs m'encadraient dans la voiture qui devait me ramener à Sing-Sing. Nous sortîmes de New-York par Broadway et nous engageâmes sur la route nationale numéro 9. Mes deux anges gardiens ne disaient rien. Menottes aux poignets, je n'étais guère dangereux.

— Cigarette? demandai-je à celui qui était assis à ma droite.

Il me l'offrit, me donna du feu et se mit à regarder le paysage qui défilait.

Nous traversâmes Yonkers, Hastings et allions atteindre Dobbs-Ferry. La voiture roulait à une allure modérée, ca il bruinait et la chaussée était glissante.

— C'est dans les environs, paraît-il, qu'on a découvert le corps de Linda Fromsett? hasardai-je.

Les deux inspecteurs se mirent à rire.

— Allons, mon vieux, vous devriez le savoir mieux que nous, répondit celui qui était à ma gauche.

Nous restâmes silencieux juqu'à Terrytown.

— Si j'étais vous, dit tout à coup mon voisin de droite, je demanderais à être entendu par les autorités du comté de Westchester. Dobbs Ferry est de leur ressort.

Je le regardai, surpris.

— Oui, fit-il, ça vous ferait gagner du temps. Et puis, ça embêterait ce petit crétin de Bloomer.

Et il fit une grimace, cependant que son collègue se mettait à rire.

A l'entrée de Scarborough, nous fûmes obligés de ralentir. Il y avait une longue file de voitures, devant nous.

— Qu'est-ce que c'est encore? cria l'inspecteur qui n'aimait pas Bloomer. Va donc voir, Tom. Je n'ai pas envie de passer le reste de la journée ici.

Tom s'exécuta en grognant. Il revint, d'ailleurs, rapidement.

— La route de Sparta est bloquée, dit-il. On va être obligé de continuer jusqu'à Ossining et de revenir sur nos pas.

— Pas besoin, intervint le chauffeur. Il y a un raccourci à moins d'un mille d'ici, à gauche. On le prendra et l'on passera quand même par Sparta. C'est plus près que par Ossining.

*
* *

Il faisait si noir, que les automobilistes étaient obligés d'allumer les phares. Nous nous engageâmes dans une petite route que je ne connaissais pas.

Nous roulions depuis une minute peut-être, quand une puissante limousine nous dépassa. Le chauffeur jura. Il avait été éclaboussé. Tout à coup, nous vîmes la limousine freiner si brusquement qu'elle se plaça presqu'en travers de la chaussée. Je vis notre chauffeur donner un brusque coup de volant. Puis, il me sembla que nous étions soulevés et projetés dans un gouffre. Je rentrai ma tête dans les épaules. Quelqu'un cria à côté de moi. Puis un grand bruit de ferraille...

Je ne m'évanouis pas, mais le choc avait été rude. Tom avait été projeté hors de la voiture. Je découvris, quelques instants plus tard, qu'il était mort. Son collègue avait la figure pleine de sang. Le chauffeur avait disparu. Je me dégageai péniblement. Les menottes m'étaient profondément entrées dans le poignet. Le temps était si bas qu'on ne voyait pas à dix pas. Je me secouai et me mis à remonter le talus...

Se trouver, en pleine campagne, enchaîné, à moins d'un mille de l'endroit où l'on doit vous exécuter, ça n'est pas drôle. Et, pourtant, j'étais fou de joie. J'y voyais, un peu, la main de la Providence. Deux choses importaient : s'éloigner au plus vite de cette route et découvrir un moyen de transport pour filer plus loin encore. J'aurais également aimé me débarrasser de mes menottes, mais je ne voyais pas très bien pas quel moyen.

Je savais que je me trouvais à une quinzaine de milles des limites de New-York. En allant vers l'est, j'aurais pu atteindre le Connecticut en trois ou quatre heures de marche, mais je n'y avais pas d'amis. Une seule chose à faire. Revenir à New-York, aller chez Pollock. Et puis, c'est encore à New-York qu'on me chercherait le moins. Pour ces messieurs de la police, un criminel tente, avant tout, de gagner un autre Etat. On surveillerait, sans doute, le ferry de Yonkers, le pont George-Washington, peut-être la route 22 entre Armouk et White-Plains.

Je me mis en marche, suivant à une distance respectueuse la route nationale numéro 9. Le mauvais temps me favorisait d'ailleurs.

Je me flanquai, deux ou trois fois, dans des trous. Mes chevilles me faisaient mal, mais je continuai d'avancer, essayant de courir de temps à autre. J'atteignis le carrefour de Sleepy-Hollow, et m'assis dans la boue. Je n'en pouvais plus et, pourtant, je n'avais guère parcouru plus de deux milles. C'est, à ce moment, que j'entendis une sirène. On devait déjà me donner la chasse. Puis, des phares facilement reconnaissables brillèrent au loin. Je m'aplatis par terre. La voiture s'engagea vers le sud-est. J'avais deviné juste. On me chercherait du côté de Hawthorne ou de Thornwood, voire sur les

rives de l'Hudson, mais, jamais, on ne croirait que je pousserais l'audace jusqu'à suivre la route nationale en direction de New-York.

Je me relevai péniblement et me remis en marche. En d'autres temps, j'aurais fait de l'auto-stop, mais, aujourd'hui, il ne fallait pas y songer. Certes, on m'avait rendu, le matin même, mes vêtements civils, mais j'étais toujours enchaîné. Quant à mon chapeau, il était resté sur le lieu de l'accident.

Vingt minutes plus tard, je vis étinceler les lumières d'un poste à essence. Parfois des silhouettes traversaient la route. Il semblait y avoir une certaine animation et j'aurais juré qu'on m'y attendait. Tenter de se glisser, inaperçu, dans un camion pendant qu'il faisait le plein, si j'avais eu les mains libres, je n'aurais même pas hésité. Mais, ce soir... Et, pourtant, je sentais que je ne pourrais jamais atteindre New-York, le traverser dans toute sa longueur, atteindre la maison de Pollock...

Je dépassai le cimetière de Sleepy-Hallow. Peu avant l'entrée de Beekman, un autre poste à essence. Il y avait un camion en stationnement qui, de toute évidence, se dirigeait vers New-York. Le camionneur devait discuter le coup avec le garagiste. D'ailleurs, j'étais tellement crevé que je n'aurais pas opposé la moindre résistance si quelqu'un avait voulu m'arrêter.

— 15 —

Il y avait cinq ou six minutes que j'étais installé, quand j'entendis de nouveau les sirènes. Puis, un bruit de motocyclettes qu'on freine parvint jusqu'à moi.

Je me blottis contre la paroi du camion.

Deux flics discutaient. Je tendis l'oreille.

— Il serait fou d'aller en direction sud, dit l'un d'eux.

— C'est un dur, répliqua l'autre.

— Il ne pourra rien faire. N'importe qui peut le tenir à sa merci. Il a des bracelets, pas un sou. Et tu ne m'enlèveras pas de l'idée qu'il a dû salement écoper lorsque la voiture a versé. Pour moi, il essayera de gagner la région des lacs.

— T'en fais pas. On a envoyé des patrouilles là également.

Une troisième voix se joignit à eux, puis une quatrième.

— Dites, les gars, on recherche un prisonnier évadé. Vous ne l'auriez pas vu?

— Nous? Pas moi. Et toi, Red?

— Moi non plus. Qui est-ce?

— David Farrow.

— Mince, alors. Je croyais qu'il avait déjà grillé.

— Il ne perd rien pour attendre.

— Il ne s'est pas glissé dans votre camion, des fois?

Un rire sonore répondit à cette question.

— Ça fait deux cent milles qu'on roule sans s'arrêter, et l'on fait du cinquante à l'heure.

— Bon, bon, ça va!

Les motocyclistes repartirent. J'entendis encore :

— David Farrow dans notre camion! Ha, ha, ha!

Puis le camion s'ébranla.

*
* *

Nous roulions depuis cinq minutes, peut-être, quand le camion s'arrêta.

— Encore! se plaignit le chauffeur.

Des voix s'approchaient.

— Où allez-vous?

— Où croyez-vous qu'on va? En Alaska?

— Ça va, ça va, pas de rouspétances! Si vous croyez qu'on s'amuse nous-mêmes...

— Et nous, donc. Il n'y a pas un mille qu'on nous à arrêtés.

— Qu'est-ce que vous transportez là?

— Nous? David Farrow!

J'eus froid dans le dos. En revanche, la plaisanterie parut excellente au flic.

— Ça va, ça va. Et tâchez d'être plus polis une autre fois. Vous pourriez tomber sur des gars moins accommodants que moi.

*
* *

Lorsque le camion s'arrêta une nouvelle fois, je sautai à terre et m'éloignai avant que les chauffeurs eussent le temps de descendre. Je marchais rapidement, empruntant les rues les plus désertes, cherchant à m'orienter. Le camion m'avait amené jusqu'à Queens. Un brouillard intense régnait mais, grâce à lui, je ne fis pas de mauvaises rencontres.

Tout en marchant, je me disais qu'aller chez Pollock, c'était se jeter dans la gueule du loup. Sa maison devait être surveillée. Une seule solution : aller cher Sally — sa douce fiancée. Nos rapports n'avaient jamais été emprunts d'une grande cordialité, mais il n'y avait pas à hésiter.

J'arrivai chez elle vers 2 heures du matin. Elle faillit tomber à la renverse en me voyant. De toute évidence, elle n'appréciait guère cette visite nocturne. Je lui racontai mes aventures.

— Il faudrait que vous téléphoniez à Pollock, dis-je enfin.

— Vous êtes complètement cinglé, Dave, répliqua-t-elle. Sa ligne doit être surveillée.

— Je ne peux tout de même pas rester chez vous, menottes aux mains. Si l'on me découvrait chez vous, vous tireriez cinq bonnes années.

— Et Pollock, alors? Vous croyez peut-être qu'il recevrait les félicitations du procureur?

— C'est un homme. Il se débrouillera.

— Oui, je connais la rengaine.

Elle essaya de me libérer de mes liens, sans aucun succès.

— J'ai peur que vous ne soyez obligé d'attendre demain, dit-elle.

— Bah, j'aime mieux ça que m'asseoir sur la chaise.

Elle me fit du café, puis m'installa un lit de fortune sur le sofa de son salon. C'était, au fond, une brave fille. Je passai la nuit chez elle.

— 16 —

— Tu ne peux rester ici, me dit Pollock. Les flics vont faire une descente. Ce matin, j'ai dû déployer des ruses de Sioux pour semer une ombre.

— Je sais, mais où aller?

Il y avait douze heures que j'étais chez Sally. Elle l'avait appelé au journal, lui avait donné rendez-vous dans une *cafeteria* et lui avait tout raconté. Si bien qu'il s'était amené avec un jeu de limes. Ça avait demandé trois quarts d'heure d'efforts mais, maintenant, j'étais libre.

— Il faut que tu te planques, insista-t-il. Je t'aime bien, mais je ne tiens pas à perdre Sally ni à aller casser des cailloux sur les routes de l'Etat.

J'étais tout à fait de son avis. Mais la joie d'avoir réussi à m'échapper était si grande que mon esprit se refusait à réfléchir. Je demandai à Pollock de le faire pour moi, quitte à n'en faire qu'à ma tête si ses idées me déplaisaient.

Le soir même, Sally me dénichait des vêtements d'occasion, un chapeau, des lunettes. Elle avait même acheté une moustache postiche, mais je la lui laissai après l'avoir essayée.

Après le dîner, Pollock m'emmena chez une vieille tante à lui, raconta que j'avais été quatre ans prisonnier des Japonais, que j'avais été trop faible pour être rapatrié aussitôt après la fin de la guerre et conclut son histoire en lui demandant de m'accorder l'hospitalité pour quelques jours. Elle m'installa dans la chambre d'amis, me fit de petits plats, me posa des tas de questions sur le Japon, sur les requins (on se demande ce que les requins venaient faire dans cette histoire) puis, me laissa tranquille.

Pollock vint me voir, le lendemain, après déjeuner. Nous examinâmes ensemble ce que je devais faire et arrivâmes, tous les

deux à la même conclusion. Il fallait découvrir le véritable meurtrier de Bella Price.

— Attendons encore une semaine, conseilla-t-il. Ton évasion sera oubliée. Tu pourras sortir.

C'était raisonnable et je lui dis que j'étais d'accord.

— Et n'oublie pas que tu es condamné à mort, répéta-t-il à voix basse au moment de s'en aller. C'est une course contre la montre, un duel avec la mort...

Fin de la première partie.

DEUXIEME PARTIE

— 1 —

Je passai trois jours à me reposer. Au début, j'étais si exalté par la réussite de mon évasion, que je ne sentais pas la fatigue, l'épuisement de ces mois de détention. Puis, soudain, je fus accablé. Mes membres étaient rompus et mon esprit se refusait à tout effort. Je restai chez la vieille tante, sans rien faire, dormant et mangeant.

Elle s'intéressait à moi et, chaque fois qu'elle me voyait — je prenais les repas dans ma chambre— elle me faisait subir un petit interrogatoire.

— C'est terrible, le Pacifique?

— Oh, oui, terrible! répondais-je docilement. Vraiment terrible...

— Et les moustiques?...

— Les moustiques aussi... Gros comme ça!

— Et les Japs? Mauvais?

— Pire que les moustiques...

— Vous avez besoin de vous remettre, jeune homme. Encore un peu de *hamburger*?...

Je mangeais, je me rendormais, je fumais. Ça me faisait de la peine de mentir à la brave vieille dame, mais mettez-vous à ma place.

Pollock revint me voir deux fois, sans parvenir à me tirer de ma torpeur. Il s'en rendait compte et n'insista guère. Je lui recommandai, encore une fois, d'être très prudent, car je ne tenais nullement à voir la police rappliquer chez la tante. Lui non plus, d'ailleurs. Les journaux avaient fait grand tapage sur mon évasion mais, par chance, il avaient publié une photo de moi prise au moment du procès. Depuis, j'avais beaucoup maigri, mes traits s'étaient durcis, et je pouvais espérer qu'on ne me reconnaîtrait pas trop facilement. Je laissai pousser ma moustache et je dus subir, à cette occasion, de nouvelles questions de ma vieille hôtesse.

— On me l'avait rasée là-bas, lui répondis-je. Tout rasé... La vermine...

— Oh! les microbes, fit-elle, un peu inquiète.

Elle n'y avait pas encore songé, mais, aussitôt, elle répandit

de l'antiseptique dans tout l'appartement, nettoya mes vêtements, me dota d'un savon spécial contre toutes les maladies tropicales. Ces odeurs m'empestèrent, pendant quelques heures puis, je m'habituai à cette atmosphère de laboratoire.

Pollock continuait à mener la vie dure à ses suiveurs. Il s'engouffrait dans des immeubles à double issue, sautait dans un autobus, descendait avant l'arrêt pour bondir dans un autre, se faisait mener à une gare en taxi, puis filait par une autre sortie et se précipitait sur un autre taxi. Il m'avoua un jour que ses notes de frais s'enflaient de jour en jour. Il était très fier de sa subtilité.

— On finit par acquérir la technique, disait-il. Je suis trop fort pour eux.

Je souriais en cachant mal mon inquiétude.

Pour le compte de son journal, il avait lui-même commenté l'affaire, annonçant des révélations.

« L'affaire Price est loin d'être terminée, avait-il écrit un jour. David Farrow est en fuite, mais est-ce Farrow qui retournera au pénitencier? Certaines informations nous laissent penser que l'affaire est sur le point de rebondir. Pendant son procès, Farrow n'a cessé de protester de son innocence. Il n'est pas impossible qu'il emploie sa liberté pour rechercher celui qu'il croit être l'assassin de Bella Price. »

Son rédacteur en chef avait poussé de hauts cris lorsqu'il lui avait soumis cet article, mais Pollock avait su le convaincre, non point de mon innocence, mais du succès qu'une telle attitude du journal aurait parmi les lecteurs. Effectivement, l'article plut au public et le tirage du canard augmenta. Pallock rayonnait.

— Au travail! me claironnait-il aux oreilles. Au travail!

Nous n'avions malheureusement aucun plan précis. Nous ne savions par quel bout commencer. Le carnet d'adresses, sur lequel j'avais tant compté, ne nous ménagea que des déceptions. Pollock avait fait quelques enquêtes qui n'avaient pas abouti. Il me le remit un mardi soir, car je voulais l'étudier dans la nuit. Puis, il me quitta en promettant de revenir le lendemain à midi.

— 2 —

Il ne vint pas. Vers 4 heures, je commençai à m'inquiéter de son silence. Je sortis, allai jusqu'au *drug store* le plus proche et l'appelai chez lui. Personne ne répondit. Je téléphonai, alors, au journal, où l'on me dit qu'il aurait dû venir à 2 heures mais qu'on ne l'avait pas vu. Je revins chez moi et me morfondis jusqu'à 6 heures du soir. A ce moment, n'y tenant plus, je me décidai à téléphoner à Sally qui devait être revenue de son bureau. Elle non plus, n'avait

pas vu Pollock. Je passai chez elle, une demi-heure plus tard, et je la trouvai en larmes.

— Il lui est sûrement arrivé un coup dur, gémissait-elle. C'est à cause de vous et de vos sacrées histoires... Laissez donc faire la police...

— La police? Ils veulent me passer sur le gril.

— Oui, mais si Pollock a eu des ennuis...

Nous décidâmes d'aller chez lui. Il n'était pas prudent de m'y montrer, on me connaissait dans l'immeuble. Aussi, attendis-je Sally au coin de la rue.

Elle tarda à revenir et je m'apprêtais à aller jusqu'à la demeure de Pollock lorsque je la vis arriver, furieuse, éplorée.

— On a voulu le tuer! On l'a attaqué chez lui! On a cambriolé l'appartement.

— Où est-il? Blessé?

— Un voisin a vu sa porte ouverte. Il est entré... Mon pauvre Polo était assommé... Les tiroirs vidés, le tapis arraché, les cadres retournés...

Malgré ses gémissements, je parvins à lui extraire quelques autres détails. Elle me dit que Pollock avait été transporté à l'hôpital de Herkimer Street et qu'elle avait l'intention de s'y rendre sur-le-champ. Je lui fis promettre de venir me voir aussitôt après et je rentrai chez moi.

*
* *

Pollock n'était pas trop grièvement blessé et put faire à Sally le récit de sa mésaventure.

Il était revenu chez lui, vers midi, pour changer de vêtements. Le matin, on l'avait envoyé en reportage au Bruckner Boulevard, à Bronx, où l'on avait découvert une femme assassinée. Comme le lui avait dit son rédacteur en chef qui l'avait déjà visité à l'hôpital, quelqu'un avait téléphoné au journal vers 11 heures pour savoir où il se trouvait.

Lorsque, rentrant chez lui, il avait ouvert la porte, il avait été surpris de voir le désordre qui régnait dans son appartement. Mais, avant même qu'il ait eu le temps de se retourner, un individu, caché derrière la porte, l'avait frappé d'un coup de matraque. C'était tout ce qu'il savait.

Tout me parut on ne peut plus clair : l'assassin avait lu l'article de Pollock et deviné que celui-ci avait recommencé l'enquête. Il avait donc décidé de fouiller l'appartement de mon ami pour y trouver une pièce intéressante, peut-être ce fameux carnet d'adresses. Surpris par le retour inopiné de Pollock, il l'avait matraqué, puis s'était enfui.

— 3 —

Peu de temps après, j'appris, par Sally, que Pollock devrait rester plusieurs jours à l'hôpital, jusqu'à ce qu'il soit remis de sa commotion. Pour moi, la police n'était pas étrangère à cette « détention ». Bloomer et ses acolytes devaient se douter que mon ami m'aidait à me cacher et espéraient, vraisemblablement, me faire sortir de ma retraite.

Sally, elle, ne partageait pas ce point de vue. Pour elle, Pollock était gravement atteint et, seul, son état nécessitait son maintien à l'hôpital.

*
* *

J'avais à faire à forte partie. L'assassin n'avait pas attendu que nous entreprenions notre enquête : il avait pris l'offensive et son premier acte avait été d'éliminer Pollock. Qu'allait-il faire maintenant? Pendant toute une soirée, je compulsai le carnet d'adresses de Bella Price, mais sans aucun résultat. Dans cette affaire, on ne connaissait personne. Aucun des familiers de la jeune femme n'avait été cité à l'enquête ou au procès.

*
* *

Le lendemain soir, contre toute prudence, j'allai voir Sally. Son accueil fut plus que froid. Notre entretien fut bref. Après m'avoir remis cinquante dollars de la part de Pollock, elle me mit à la porte.

— Ne venez plus! Je vous en supplie! Vous voulez donc attirer le malheur sur moi?

Je n'ai pas l'habitude de m'imposer et je ne dis rien. Elle dut, néanmoins, se rendre compte que j'étais ulcéré par son attitude et s'en excusa, invoquant ses craintes et les conseils que lui aurait donnés Pollock.

— Il est persuadé que mon domicile est surveillé et qu'on pourrait, de la sorte, retrouver votre trace... Ne venez plus! Dès qu'il sera rétabli, il reprendra l'enquête. Patientez!

Losque je me retrouvai dans la rue, je fus pris soudain d'une espèce de peur panique. Et si on m'avait effectivement repéré? Et si l'on me suivait? Je bondis dans un taxi qui passait et me fit ramener chez moi. Comme nous pasions Kosciusko Street, je me retournai. Par la vitre arrière, je vis une auto qui paraissait nous suivre. C'était une grosse Lincoln. Je dis au chauffeur d'accélérer.

— On aura une contredanse, dit-il.

— Je la payerai.

Il haussa les épaules et roula plus vite.

Je me retournai. L'auto était derrière nous!

— Plus vite! criai-je.

— J'peux pas aller plus vite, grogna-t-il.

Je me retournai encore à deux ou trois reprises. La Lincoln ne se détachait pas. Peut-être n'y avait-il là qu'une coïncidence, mais mon expérience m'incitait à me méfier de ce genre de coïncidences.

Je payai le taxi avant qu'il ne s'arrêtât, bondis sur le trottoir, gravis d'une traite les marches du perron et me blottis dans un renfoncement, de façon à pouvoir surveiller la rue. Le taxi démarra. Quelques secondes plus tard, la Lincoln apparut. Passant devant la maison, elle ralentit. Un homme dont je ne pus distinguer les traits à cause d'un feutre aux bords baissés se pencha par la portière. Il regarda l'immeuble l'espace d'une seconde. Puis, l'auto repartit silencieusement.

Cette fois, j'étais fixé. On avait surveillé la demeure de Sally et on m'avait suivi. Etait-ce la police? Ou l'assassin? J'opinai pour ce dernier cas mais, de toutes façons, il fallait fuir. Je montai en hâte dans ma chambre, pris mes maigres biens — rasoir, brosses à dents, chemise de rechange — et redescendis, ayant bien soin d'éviter mon hôtesse.

Pourtant, je ne tenais pas à m'éloigner de l'endroit. Cela ne me disait rien d'abandonner mon refuge. Et puis, si j'avais été victime d'une illusion?

Pour m'en assurer, je traversai la rue et allai me poster dans un étroit passage qui se glissait entre deux maisons.

Je m'accroupis derrière quelques vieilles caisses à ordures. Un chat vint rôder autour de moi, mais nul autre être vivant ne troubla ma faction. Vingt minutes s'écoulèrent. Une fine brume commença à tomber. Le chat s'éloigna. Alors que je commençais à maudire ma lâcheté, une sirène de police retentit au loin. Elle se rapprocha, puis deux voitures de police, précédées d'une motocyclette, arrivèrent en trombe. La maison fut envahie. Puis, la fenêtre de ma chambre s'illumina. Je n'attendis pas plus longtemps et m'enfonçai dans le passage qui, après quelques détours me mena jusqu'à une autre rue.

— 4 —

Il était 10 heures du soir. J'étais seul, sans abri, sans amis, seul avec quarante-quatre dollars en poche et toute la police de New-York à mes trousses. Il aurait été insensé de retourner chez Sally, ou même de lui téléphoner. D'ailleurs, la froideur de son accueil m'en aurait ôté toute envie.

Sans doute, je pouvais rôder toute la nuit. Je pouvais échouer dans un hôtel ou dans une salle d'attente. Mais j'y étais à la merci

d'une rafle. M'ayant raté chez moi, la police allait, sans doute, renforcer les patrouilles, sachant que je mettrais un certain temps à retrouver un autre refuge.

Pendant une heure, je marchai au hasard, droit devant moi. Je longeai Flushing Avenue, dépassai l'arsenal et me dirigeai vers le pont de Manhattan. La bruine était froide, collait au visage, transperçait lentement mes vêtements. Je fumais sans arrêt, allumant une cigarette à l'autre. Dans la brume, j'entendais, maintenant parfois, le mugissement d'une sirène de bateau et cela m'attirait, comme s'il y avait eu, de ce côté, la chance d'un départ, d'une évasion. Si j'avais été un véritable « dur », j'aurais pu facilement trouver une planque, mais je n'étais qu'un simple condamné à mort, évadé. Rien à faire. Marcher, tourner en rond, espérer on ne sait quoi...

Je n'avais pas dîné et, en passant devant une *cafeteria* encore ouverte, je sentis la faim me tirailler les entrailles. Rabattant le chapeau sur mon visage, j'entrai et m'assis au comptoir. Je me restaurai, bus un café, fumai une cigarette. Quand j'eus fini, la pensée de repartir à l'aveuglette me terrorisa. Je n'en pouvais plus. C'est déjà une chose terrible, exténuante que d'être traqué, mais combien pire encore lorsque nulle personne au monde ne peut vous tendre la main, lorsque nul abri, même incertain, ne s'ouvrira pour vous, pendant quelques heures.

Alors, brusquement, je décidai de jouer le va-tout. J'avais déjà songé à cela, à plusieurs reprises, mais l'idée m'avait semblé tellement saugrenue que je l'avais chassée de mon esprit. Pourtant, j'y revins. Non que les dangers me parussent moindres, mais je ne pouvais rien faire d'autre. Il fallait aller trouver Margaret Weyden, la sœur de Bella Price. Son adresse figurait parmi celles inscrites dans le carnet.

L'idée était folle et je cherchais à m'en dissuader, mais rien à faire. Elle s'imposait à moi. Peut-être la jeune fille m'avait-elle inspiré confiance lorsque je l'avais vue au procès et bien qu'elle eût été un témoin de l'accusation. Il en est ainsi de certains êtres : sans savoir pourquoi, on devine qu'ils vous comprendront ou, du moins, qu'ils vous écouteront.

Oui! il fallait aller la trouver. Tout d'abord, parce que c'était ma seule chance de salut pour ce soir. Ensuite, parce qu'elle serait la seule capable de me donner quelques renseignements sur sa sœur, sur les personnes qu'elle fréquentait.

Elle habitait la 102e rue de l'Est. J'avais traversé le pont de Manhattan et pris le métro aérien de la 3e avenue. Descendu à la station de la 99e rue, je me demandai quel serait son accueil.

Si quelqu'un me demandait où j'allais, je dirais que j'étais le cousin de l'Ohio. Mais personne ne me demanda quoi que ce soit.

— 5 —

Elle vint ouvrir, parut étonnée de me voir et recula de quelques pas. J'en profitai pour avancer de refermer la porte derrière moi. Alors, elle parut s'alarmer et me demanda :

— Mais... que voulez-vous?

— Ne craignez rien, Miss Weyden, dis-je sans trop montrer mon visage. Ne craignez rien! Je ne vous veux pas de mal... Juste deux mots...

Peut-être n'avais-je pas une mine trop patibulaire, car elle n'appela pas au secours, comme elle aurait pu le faire.

— Qui êtes-vous? insista-t-elle. Que voulez-vous?

— Je ne vous ferai aucun mal, répétai-je. Mais je ne vous permettrai pas non plus d'appeler à l'aide... Si vous ne voulez pas m'écouter, je partirai immédiatement. Vous voyez, je ne vous veux vraiement pas de mal..

Je tirai mon revolver — c'était un cadeau de Pollock —le posai sur la table, entre elle et moi puis, je levai les deux mains et relevai la tête.

— Je ne m'en servirai pas contre vous... Mais, si vous appelez, je m'en servirai pour fuir. Comprenez-vous? Je veux seulement...

La lumière me frappait en plein visage. Margaret Weyden recula, porta une main à son visage. Sa bouche s'entr'ouvrit, mais elle ne cria pas.

— Farrow! murmura-t-elle. Vous êtes David Farrow!

— Je suis Farrow. Vous n'avez pas crié, c'est très bien. Ça n'aurait servi à rien. N'ayez pas peur. Je ne cherche qu'une chose : prouver mon innocence...

— Votre innocence! lança-t-elle avec une sorte de rage concentrée. Vous avez l'audace...

— Oui, j'ai l'audace de venir vous voir... Si j'étais coupable, pensez-vous que je l'aurais fait? Je suis innocent, et je viens vous demander de m'aider.

— Vous êtes fou! dit-elle. Vous êtes complètement fou! Moi, vous aider?

Ses yeux brillaient, la respiration soulevait rapidement sa poitrine. Pourtant, elle n'avait pas appelé au secours. Et elle ne m'avait pas jeté dehors. Peut-être mon révolver y était-il pour quelque chose. Peut-être, aussi, était-elle intéressée.

— Asseyez-vous! dis-je.

Elle obéit. Je pris place en face d'elle. Le revolver était sur la table, luisant et noir. Je l'écartai.

— Voilà, lui dis-je. Je vous propose quelque chose... Vous allez m'écouter tranquillement dix minutes. Si, au bout de ces dix minutes, vous pensez toujours que je suis l'assassin de votre sœur,

je vous laisse libre de faire ce qui vous plaira. Vous appellerez la police ou bien vous me tirerez dessus. Je vous donnerai le revolver. Ça vous va?

— Vous êtes fou! répéta-t-elle, d'une voix plus faible.

— Je ne suis pas fou. Je suis venu vous voir parce que je suis au bout du rouleau. Traqué. La seule personne qui m'aidait est hors du jeu pour quelque temps. Son appartement a été cambriolé. Je suis seul, sans argent, sans amis. Je suis venu vous trouver pour que vous m'écoutiez. J'ai le carnetd'adresses de votre sœur, mais la plupart des noms ne sont marqués que par des initiales. Vous seule pouvez me renseigner sur certaines fréquentations de votre sœur... Je voudrais...

L'histoire du carnet d'adresses ne semblait pas l'intéresser. Elle me regardait avec une sorte d'horreur tranquille, ne semblait même pas écouter ce que je disais.

— Vous avez été jugé! lança-t-elle enfin. Jugé et condamné! Comment pensez-vous me faire croire...

— Donnez-moi dix minutes, je vous raconterai tout. Acceptez-vous?

Il y eut un long silence, puis elle inclina légèrement la tête, sans me quitter des yeux.

Alors je lui racontai toute l'histoire, sans qu'elle m'interrompît une seule fois. Je parlai de l'annonce que j'avais passée dans le *Next Morning*, du coup de téléphone qui m'avait convoqué chez Bella Price, du coup de matraque. Je lui expliquai comment toutes les preuves s'étaient réunies contre moi, m'empêchant de faire éclater mon innocence. Je parlai ainsi plus de vingt minutes sans qu'elle bougeât.

— Eh bien? demandai-je enfin. Me croyez-vous?

Elle baissa la tête, regarda ses mains croisées sur ses genoux, parut réfléchir. Soudain, elle se redressa.

— Si vous êtes innocent, dit-elle, pourquoi avez-vous fui après avoir découvert le corps de ma sœur?

— Je n'ai pas fui après avoir découvert le corps de votre sœur. Tout d'abord, j'ai reçu un coup de matraque qui m'a envoyé au tapis pour un quart d'heure au moins. Quand je suis revenu à moi, la porte était fermée à clef. On frappait déjà de l'extérieur, l'alarme avait été donnée. Même si j'avais expliqué tout cela, on ne m'aurait pas cru. « Nous ne sommes pas au cinéma », m'auraient dit les flics. J'ai préféré filer pensant qu'on ne me retrouverait pas. Comment pouvais-je prévoir qu'on retrouverait mon adresse et mon nom dans le tiroir de votre sœur?

Elle réfléchit encore un moment.

— Oui, dit-elle enfin. Je comprends. Mais ses bijoux?

— Ses bijoux ont été emportés par l'assassin, par celui qui m'a assommé.

— Ce serait donc un coup monté? demanda-t-elle avec une ironie un peu insultante. Facile à dire!

— C'est évidemment un coup monté. Et bien monté!

— Et pourquoi justement est-ce tombé sur vous?

— Pourquoi? Pourquoi? Mon Dieu! C'est bien simple. Quelqu'un décide de tuer votre sœur. Mais, comme ce quelqu'un la fréquente, la voit souvent, il veut éviter que les soupçons se portent sur l'un des familiers de Bella Price. Si on ne retrouve pas l'assassin, on va éplucher toutes ses relations, on risque de tomber sur lui. Mais, s'il se trouve un brave imbécile jamais vu, qui joue le rôle d'assassin, on n'ira pas chercher plus loin.

— Oui, mais pourquoi vous?

— Oh, c'est très simple. Chaque jour dans le *Next Morning* et dans d'autres journaux également, on trouve des annonces dans le genre de la mienne. Ce sont des gens au bout du rouleau, qui cherchent n'importe quoi. Sans famille, sans argent, sans travail... L'assassin a lu ces annonces. Peut-être est-ce la mienne qui l'a incité à agir brusquement. Je ne le crois pas, d'ailleurs. De toutes façons, son truc est très simple : convoquer un inconnu par téléphone, l'assommer auprès du cadavre, donner l'alarme et le faire passer pour le meurtrier. C'est tellement simple que les flics et le procureur n'ont pas cherché plus loin. Quand ils ont un présumé coupable entre les mains, leur esprit est trop paresseux pour rechercher autre chose. On va toujours au plus facile. Même si ce présumé coupable n'avoue pas, comme c'est mon cas, il suffit de quelques bons témoignages pour le faire condamner.

Elle prenait intérêt à l'affaire, déjà elle avait envie de discuter.

— Mais qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas coupable? finit-elle par demander.

— Rien! Je n'ai aucune preuve de mon innocence. Mais cela ne suffit pas pour m'envoyer à la chaise électrique. Et j'allais y passer!

Elle détourna les yeux, soupira légèrement.

— Les dix minutes sont passées, dis-je. Voulez-vous appeler la police?

— Finissez d'abord votre histoire, répliqua-t-elle avec une peu d'irritation. Puisque vous voulez me convaincre de votre innocence...

Je vis que la partie était gagnée et me sentis mieux. Je tirai mon paquet de cigarettes, le lui tendis en travers de la table. Elle hésita, parut sur le point de refuser puis, avança le bras, en prit une. Comme j'allais me lever pour lui donner du feu, elle eut un mouvement de recul.

— Non! Non! Je vous en prie...

Je me mis à rire, allumai ma cigarette, puis lui lançai la boîte d'allumettes sur la table.

— Tout cela, repris-je, c'est le passé. Il n'y a rien que vous ne sachiez déjà. Mais, depuis que je suis en liberté...

— Vous appelez cela la main de la Providence...

— Disons un concours heureux de circonstances...

Nous fumâmes quelques minutes en silence, puis je repris :

— Le meurtrier est inquiet. Il sait que je suis à New-York et que j'essaye de retrouver sa piste. Par les articles de mon ami Pollock,

il sait que je mène ma petite enquête. Il devine que Pollock me soutient et tente de cambrioler son appartement pendant son absence. Pollock revient à l'improviste et il l'assomme...

— Mais que voulait-il trouver chez votre ami?

— Je n'en sais rien. Peut-être ce carnet d'adresses, peut-être des documents ou des dépositions écrites qu'il s'imagine être entre les mains de Pollock... Ce soir, je suis allé chez Sally, la fiancée de Pollock. Lorsque je suis sorti, je fus suivi par un type, en Lincoln. Il repère mon adresse. Vingt minutes plus tard, les flics faisaient une grande descente pour me prendre au nid.

— Mais l'homme de la Lincoln était peut-être un policier.

— Peu vraisemblable. Il aurait tenté de m'arrêter lui-même ou bien il n'aurait pas démarré de chez moi pour me surveiller.

Elle hocha la tête, regarda la cigarette qui fumait à ses doigts.

— Oui, évidemment...

Maintenant, elle était bien accrochée. Je repris le révolver sur la table, le lui tendis par le canon.

— Allez-y, dis-je. Si vous ne me croyez pas, prenez ce joujou et livrez-moi! Allez-y!

Elle ne bougea pas, posa seulement sur moi ses yeux d'un brun doux et chaud.

— Allez-y! répétai-je. Croyez-vous que je sois le coupable?

— Je n'en sais rien. Tout ce que vous me dites est assez troublant... D'autre part, si vous étiez le coupable, seriez-vous venu chez moi?... Non, je ne sais vraiment pas.

En souriant, je remis le revolver dans ma poche.

— Bon! dis-je. Puis-je considérer que nous sommes alliés?

Elle me regarda longuement et je crois qu'elle allait répondre par oui lorsqu'on sonna.

— 6 —

Je la vis pâlir. Elle se leva à demi, retomba sur sa chaise et ses yeux s'emplirent d'une sorte de supplication désespérée.

— Que faire? souffla-t-elle. On n'a tout de même pas pu vous suivre, ce soir?

— J'espère que non. Vous n'attendiez personne?

— Non.

On sonna une nouvelle fois. Des doigts tambourinèrent sur le bois de la porte.

— Ecoutez, dis-je, si c'est un de vos amis, dites que je suis votre cousin de l'Ohio...

— Et si c'était la police?

Je mis la main dans la poche et serrai convulsivement mon revolver.

Brusquement, elle se ressaisit, se leva. Je me trouvai debout auprès d'elle. Elle me prit par le bras, me poussa vers une petite porte.

— Ne bougez surtout pas! Je vous en supplie!

Elle referma la porte et je me trouvai dans l'obscurité.

— 7 —

J'étais dans la salle de bains. Je m'en rendis compte à l'odeur de savon et de carrelage lavé à grande eau. Mon cœur battait, une sueur glacée couvrait mon front. Collé à la porte, j'écoutais sans oser faire un geste.

— Bonsoir, ma chère, dit une voix de femme trop aiguë, pas encore couchée à cette heure?

— J'ai eu une visite. Un cousin de l'Ohio. Bonsoir Elinor.

J'entendis qu'elles s'embrassaient.

— Bonsoir, Richard.

— Bonsoir, Margaret.

— Quel cousin? Vous ne m'en avez jamais parlé.

Les voix se rapprochèrent. J'entendis se refermer la porte d'entrée.

— Non, dit négligemment la jeune fille. Je ne vous en ai jamais parlé et j'avais même presque oublié son existence. C'est un brave campagnard. Il vient, de temps à autre, à New-York dépenser son argent. Il a appris la mort d'Isobel. C'est pour cela qu'il est venu me voir. Vous ne l'avez pas rencontré en arrivant? Il est parti, voilà juste deux minutes...

Elle mentait bien. Sa voix était calme, indifférente, comme si elle ne permettait pas qu'on mette son affirmation en doute.

— Nous n'avons rencontré personne, dit à son tour une voix d'homme qui me parut plutôt douce et sûrement aimable.

Il y eut un bruit de pas, puis ils durent s'asseoir. Mon cœur s'était apaisé, je commençais à respirer plus tranquillement.

— Ce n'est pas un reproche, dit Margaret, mais il est bien tard...

— Nous passions devant la maison et nous avons vu de la lumière...

— Ah! oui, répondit lentement Margaret, comme si elle réfléchissait, à demi convaincue seulement, puis : il y a autre chose, Elinor, quelque chose que vous ne voulez pas me dire... N'est-ce pas Richard, je ne me trompe pas?

— Oui, dit-il après quelques secondes d'hésitation, c'est-à-dire qu'Elinor... je crois qu'Elinor est un peu inquiète.

— Inquiète?

— Elle se fait des idées.

— Comment cela? Qu'y a-t-il, ma chérie?

J'avais une terrible envie de fumer, mais je n'osais craquer une

allumette et je craignais, d'autre part, que l'on ne sentît l'odeur du tabac. Je fichais une cigarette à mes lèvres, et restais là, plaqué contre la porte, l'oreille à la fente.

— Eh bien... elle s'arrêta.

— Eh bien? interrogea Margaret.

— Voilà, dit Elinor. Je suis inquiète pour vous. Notre police n'est pas à la hauteur. L'assassin d'Isobel court toujours et j'ai peur pour vous.

— Pour moi! s'exclama-t-elle avec un petit rire. Mais je ne crains rien!

— Vous ne vous rendez pas compte, Margaret. Votre déposition au procès a fait pencher la balance. Les jurés sont toujours sensibles aux jolies femmes. Vous étiez la sœur de la victime, vous clamiez vengeance. Ce Farrow peut vous en vouloir...

— Allons, allons, fit-elle. Ne vous excitez pas là-dessus. Je vous assure que je ne risque rien.

— Qu'en savez-vous?

— Je le sens.

— Hum! fit la voix de celui que Margaret avait nommé Richard. Vous le sentez? L'intuition des femmes, sans doute? Ecoutez, Margaret, continua la voix posée de l'homme, il se peut que vous ayiez raison. Il se peut aussi qu'Elinor se fasse des idées, mais voyez les choses objectivement. Nous ne savons rien de ce Farrow sinon qu'il a tué votre sœur et qu'il a été condamné à mort pour cela. Or, il est en liberté...

Il y eut un long silence. Je supposais qu'ils regardaient Margaret, attendant je ne sais quel encouragement.

— Je me demande, dit-elle enfin. J'ai réfléchi à cette affaire. Croyez-vous...

— Quoi donc?

— Croyez-vous qu'il soit vraiment coupable? Toute cette histoire est bien ténébreuse...

— Mais vous aussi, reprit la belle voix grave de la jeune femme, vous aussi, vous avez lu le *Next Morning*... J'ai peur que vous vous laissiez monter la tête par un journal qui cherche de nouveaux lecteurs. C'est insensé, Margaret. Moi, je suis persuadée qu'il a commis le crime; il doit payer...

— S'il est coupable, oui. Mais, vraiment, je me demande...

— Il n'en est pas à son coup d'essai. Il avait déjà fait deux ans de prison pour chantage... Il a dû vouloir recommencer avec votre sœur. C'est la seule explication qui me vienne à l'esprit. En sa qualité d'ancien journaliste, il doit avoir conservé des amis dans les milieux de la presse. Quel monde pourri!

— Oui, dit Margaret, mais savez-vous ce qui est arrivé au journaliste qui mène cette campagne dans le *Next Morning*.

— Il a dû se faire renvoyer.

— Pas du tout. Il a été assommé par un cambrioleur.

— Ça arrive tous les jours.

— Et si ce n'était pas un vrai cambrioleur?

— Vous avez dû lire un roman d'aventures, Margie, reprit Elinor. Tout cela est bien excitant, ma chérie.

— C'est vous plutôt qui l'avez lu, ne croyez-vous pas, répliqua Margaret, en riant. C'est vous qui nagez tous les deux en pleine aventure en vous imaginant que c'est moi maintenant la victime N° 1 à abattre. Je suis touchée de votre inquiétude. Mais vous avez la réaction d'une mère qui a peur pour sa fille de douze ans. J'ai passé l'heureux âge d'avoir une nurse, Elinor, et je n'ai rien de plus à craindre de la vie que vous ou la plupart des autres jeunes filles.

— Mais, enfin, Margaret, c'est insensé! (Elinor avait l'air tout émue). Je ne suis pas folle et vous ne pouvez accuser Richard d'être une mère-poule, n'est-ce pas, ce n'est pas avec vous qu'il est fiancé? Eh bien, Richard pense tout comme moi. Dites-le lui donc, Richard. Dites-lui que vous la croyez si peu en sécurité que vous n'avez pas refusé d'aller trouver cette agence... Une agence de détectives, cela me paraissait, à moi, si effrayant.

— Quoi, qu'est-ce que c'est? Une agence? Qu'est-ce que vous me chantez-là? A la fin, Richard, expliquez-vous.

— Voilà, c'est-à-dire... Richard s'embarrassa. Peut-être est-ce que nous nous sommes un peu trop vite emballés, puisque vous le prenez ainsi...

— Nous ne nous sommes pas emballés, interrompit Elinor, cette fois d'une voix dure et autoritaire, et je ne sais pourquoi, soudain, elle me fut antipathique.

— Nous avons beaucoup parlé de vous, nous avons bien réfléchi, et j'ai pris... nous avons pris, une décision. Puisque la police est incapable de mettre la main sur le meurtrier de Bella, j'ai décidé de vous faire protéger par une agence privée. L'agence Bensimmons, Richard les a vus cet après-midi. Et si, par la même occasion, leurs hommes parviennent à lui mettre la main dessus, tant mieux. N'ai-je pas eu raison?

Margaret ne répondit pas tout de suite. Soudain, la voix d'homme retentit tout contre la porte, et j'eus la crainte, un instant, qu'il ne tournât le loquet.

— C'est vrai, Margaret, comme cela, au moins, vous serez protégée. Elinor ne sera plus constamment à trembler pour votre existence. Il eut un petit rire. Et moi, je pourrais enfin avoir, de nouveau, une fiancée. Après tout, vous pouvez bien me rendre ce petit service qui ne vous coûte rien d'ailleurs. Ces gens-là savent leur métier. Si nous ne vous avions rien dit, je suis sûr que jamais vous n'auriez su que vous aviez été protégée quelques jours.

— Puisque vous le prenez ainsi, hésita Margaret... D'ailleurs, le mal est fait, il n'y a pas à revenir là-dessus. Je n'ai plus qu'à vous remercier de votre gentillesse. Mais je ne sais qui a comparé un sage ennemi à de fous amis. Si ce Farrow a quelque sagesse, je vais être obligée de le préférer à vous. Elle rit : car pour fous, vous l'êtes sûrement tous les deux à lier!

La voix autoritaire d'Elinor fit un contraste brutal avec la douceur de Margaret.

— Nous sommes si peu fous, Margie, que Richard se demande même si ce Farrow ne bénéficie pas de protection dans la police elle-même. Je ne sais s'ils ne l'ont pas laissé fuir exprès. Après tout, il n'est pas exclu qu'il sache des choses sur eux, qu'il ait menacé...

— Voyons, vous savez bien qu'il s'est enfui à la suite d'un accident...

— On le dit. En tout cas, à partir de demain, vous serez protégée...

— C'est bien, interrompit Margaret, mais ne me parlez plus de tout cela, je vous prie. J'en suis un peu lasse. Un peu lasse et triste, voici ce que je suis...

— C'est vrai, conclut Richard et sa voix raisonnable était reposante. Margie est fatiguée, n'est-ce pas Margaret, et vous avez peut-être peur sans vouloir l'avouer... Soyez tranquille, Margaret. Il ne peut rien vous arriver, maintenant.

Puis ils parlèrent un moment à mi-voix, et je ne pus rien entendre. Un peu plus tard, elle les raccompagna à la porte. Je ne perçus pas grand-chose de leurs paroles, puis :

— C'est vrai, je suis très fatiguée de ma journée. Je vais me coucher. Bonsoir!

Je l'entendis qui passait sur le palier. Au bout d'un instant la porte se referma.

— 8 —

— Eh bien, me dit-elle, vous avez entendu?

— Oui. L'agence Bensimmons. Cela ne va pas arranger mes affaires, s'il faut que je vous voie. Heureusement que je suis averti.

Elle me regardait de tout près, intriguée, comme si elle n'était pas encore très sûre de moi.

— Ne pensez-vous pas qu'à leur point de vue ils ont raison?

— Ne recommençons pas toute cette histoire, dis-je en souriant. Nom d'un chien! j'ai eu un moment d'angoisse quand on a frappé. Ce sont des cousins?

— Non, Elinor est ma meilleure amie. Elle adorait ma sœur et c'est ainsi que je l'ai connue. Etrange fille!... En réalité, je ne devrais pas dire cela, surtout maintenant, mais je l'ai toujours plus aimée que ma sœur — pauvre Isobel! soupira-t-elle — et, pourtant, Elinor et moi sommes aussi différentes qu'il est possible.

— C'est pour cela, sans doute, dis-je. Et lui, c'est le fiancé?

— Oui, ils se marient en octobre. Il n'y a pas grand'chose à dire de lui. C'est un chic type, ils s'aiment.

— Eh bien, je suis sûr qu'ils seront très heureux!

Je revins avec elle, dans la pièce, et allumai enfin la cigarette que j'avais gardée aux lèvres. Puis, je soupirai profondément.

— Fort bien, dis-je. Et, maintenant que vous vous sentez protégée contre ce méchant David Farrow, au travail!

— Au travail? Quel travail?

— Tout simplement retrouver l'assassin. Ne voulez-vous pas m'aider?

Je m'assis auprès d'elle. J'avoue que j'aurais préféré penser à tout autre chose qu'à cette sombre énigme qui me torturait. Mais de sa solution, dépendait ma vie. Il fallait agir. Jusqu'à présent, j'avais été noyé dans un brouillard épais. Pous la première fois, j'étais enfin en contact direct avec une personne, peut-être même deux, qui avaient connu Bella Price — ma victime! Il fallait en profiter.

— Tout d'abord, repris-je, j'aime mieux vous avertir qu'il faut faire vite. Je ne peux passer mon temps à me promener dans New-York, en attendant que la police ou les détectives payés par votre terrible amie me mettent la main au collet. Il faut faire vite! Très vite! C'est une course de vitesse entre eux et moi! Entre moi et la mort! Voulez-vous m'aider?

Elle me regarda longuement. Son visage s'adoucit. Elle inclina la tête.

— Oui. Que faut-il faire?

— Me parler de votre sœur. Sans mensonges! Bien franchement. Il vous sera peut-être pénible de dire certaines choses sur elle, mais je vous supplie d'être franche. Ma vie en dépend.

Je compris qu'elle avait de la peine. Elle aurait sans doute voulu peindre sa sœur sous un jour très favorable, n'en dire que du bien, mais elle se contraignit à être franche. Ce qu'elle me raconta, je l'avais deviné en partie. Isobel Price avait quitté sa famille, cinq ou six ans auparavant, pour faire du théâtre.

Mais on n'avait pas, très souvent, vu son nom sur les affiches et jamais en bien grosses lettres.

— Le plus clair de sa vie théâtrale, dit Margaret, se passait à intriguer auprès de l'un et de l'autre, à ouvrir sa maison à toutes sortes de gens qui ne cherchaient qu'à la flatter et à entretenir autour d'elle cette atmosphère de louanges et d'hommages dont elle ne pouvait se passer... Où cela pouvait-il la mener?... C'était un caractère faible, au fond... pas une méchante fille. Pauvre Isobel! — Il y eut un silence. — Elle était si coquette! Plusieurs fois, elle a failli se marier. Ses fiancés la comblaient de cadeaux mais son inconscience, sa légèreté les décourageaient.

Son regard fixait quelque chose loin devant elle. Elle répéta : « Pauvre Isobel... » J'aurais voulu savoir quelles images surgissaient alors devant ses yeux.

J'insistai : « Parlez-moi encore d'elle, Margaret, imaginez qu'elle n'était pas votre sœur. L'assassin était, peut-être, parmi ses amis.

— Ses amis! répéta tristement Margaret, ses relations vous vou-

ler dire. Les gens qui gravitaient autour d'elle. qui la flattaient, l'entraînaient.

— L'entraînaient à quoi?

— Oh! je ne sais pas, à une vie stupide, pire que cela... Tout était tentation pour elle. Elle s'était mise à jouer. Elle donnait même à jouer chez elle. Avant, cela ne l'aurait pas intéressée, mais ça se faisait dans ce milieu. Qui sait même s'il n'y avait pas là une manœuvre de la part de ceux qui lui communiquèrent cette passion du jeu. Elle s'y lançait à corps perdu...

— Je comprends, fis-je.

Comment insister? Je sentais que Margaret faisait un effort pour me parler de sa sœur, mais que je ne parviendrais pas à lui faire avouer tout ce qu'elle savait ou devinait à son sujet.

— Mais, repris-je, les gens que vous voyiez graviter autour d'elle, connaissez-vous leurs noms? Pourriez-vous me les énumérer?

Elle se mit à feuilleter le carnet. Je quittai mon fauteuil, vins me placer à côté d'elle, un genou sur le tapis. Et, soudain, chose qui me parut ridicule, je me sentis troublé d'être aussi près d'elle, à cette heure tardive. Il faut bien le dire : des mois de prison, d'angoisse, quelques jours de liberté inquiète... et rien de doux ou de tendre dans ma vie... Et soudain, j'étais là, épaule contre épaule. Je sentais le parfum de ses cheveux, sa voix douce et chaude résonnait profondément en moi. Je m'obligeai à détourner ma pensée d'elle, de me concentrer sur le carnet. Ce n'était pas le moment de faire du sentiment.

— Je ne vois pas... disait-elle en tournant les pages. Ah, tiens! C. B. C'est peut-être Carl-Brewster...

— Qui est-ce?

— C'est un homme d'affaires qui connaissait ma famille. Par lui, mon père avait fait parvenir de l'argent à Bella, tout au début... il avait été, je crois, un peu amoureux d'elle.

— Avez-vous son adresse?

Elle se leva, alla chercher un autre carnet, relié de vert, celui-là, puis revint s'asseoir auprès de moi. J'avais tiré un stylo et un bout de papier et inscrivais les adresses qu'elle me donnait.

— Vous pouvez noter : Samuel Dawson, un médecin, je le connaissais aussi, il avait été un moment question qu'il épouse Isobel. Morgan aussi. C'était un journaliste : Bill Morgan. Ça n'avait pas marché non plus. Isobel était si étrange, si inconsistante par moments...

Elle me signala aussi le nom d'Elinor et de son fiancé Richard Selby, parmi d'autres amis de la famille, mais trop intimes ou trop vagues comme relations pour être intéressantes, pensait-elle. Je notais pourtant encore. Archibald Sokolovsky, metteur en scène dans un théâtre de banlieue que Margaret avait rencontré chez sa sœur et qu'elle avait eu l'occasion de revoir depuis. Nicholas Van Halden, marchand de tableaux. Salomon Ventozas, propriétaire d'une petite bijouterie du Bronx où Margaret avait accompagné sa sœur

un jour où celle-ci voulait revendre un bijou de mauvais goût, cadeau d'un admirateur. Pour finir, Enrico Di Muller, un aimable pochard, qui, après avoir rencontré Magaret en compagnie de sa sœur, était venu la relancer à plusieurs reprises pour l'emmener dans des bars où l'on buvait sec.

— C'est tout, dit-elle. Peu de choses...

Elle referma son carnet, tourna la tête vers moi, esquissa un léger sourire.

— Peu de choses, reprit-elle en soupirant. Vous n'avez pas de chance.

— J'ai une chance inouïe, répliquai-je. Je suis tombé sur vous, la plus charmante et la meilleure de toutes les filles de New-York. Ne trouvez-vous pas que j'ai, au contraire, beaucoup de chance?

Elle soupira de nouveau, détourna la tête.

— Je voudrais bien vous aider davantage... Mais que puis-je faire?

— Nous verrons. Pour l'instant, restons en contact, si vous le voulez bien... Je vais commencer mon enquête auprès de ces divers personnages... Si je vous téléphone, je dirai : « C'est le cousin Harry... » D'accord?

Elle accepta, me donna son numéro de téléphone.

— Et maintenant? demanda-t-elle. Qu'allez-vous faire ce soir?

— Vous m'avez rendu courage. Je vais me chercher un petit hôtel et j'y passerai une nuit tranquille. Je vous rappellerai demain soir.

— Avez-vous de l'argent?

Je lui dis que j'avais quarante-quatre dollars, et que cela me suffirait.

— Il y a un hôtel pas loin d'ici, dit-elle, dans la 100e Rue de l'Est. Hôtel Madison, je crois. Il est tranquille et il est peu probable que l'on vous pose des questions.

Quand elle m'accompagna sur le seuil, je me retournai soudain, la pris par les épaules.

— Vous avez donc confiance en moi? En si peu de temps?

— Je crois, répondit-elle. Je me demande, d'ailleurs, pourquoi.

Je l'embrassai. Puis, comme elle paraissait surprise, je dis vite :

— Le cousin de l'Ohio peut bien faire ça.

— 9 —

Une bonne nuit de repos. Quelques rêves me hantèrent, me firent ouvrir les yeux, mais je me retrouvai, chaque fois, dans cette petite chambre d'hôtel et me rendormis aussitôt.

Le matin, je me fis servir mon petit déjeuner au lit, fumai une dizaine de cigarettes et me levai après avoir parcouru deux ou trois journaux. Il n'y avait rien sur moi.

Je sortis à midi. Le moral était bon. Il y avait un restaurant français pas loin de là. J'y déjeunai. Cela me coûta cinq dollars, mais j'étais de bonne humeur et ne fis même pas une grimace quand on me présenta l'addition.

Ensuite, je téléphonai à Sally, à son bureau.

— Rien de nouveau, dit-elle. Polo est toujours à l'hôpital, mais ça va mieux. Et vous?

— J'ai déménagé. Visiteurs trop intéressés de ma personne. Quand vous verrez Pollock, dites-lui de pas s'en faire. Je crois que je suis sur une piste.

J'allai à Central Park, m'assis sur un banc, regardai le ciel. Un agent passa devant moi, me dévisagea.

— Alors, monsieur l'agent, dis-je, ça va?

— Ça va, ça va.

Et il reprit sa promenade, cependant que je tirai, de ma poche, la liste d'adresses donnée par Margaret et me mis à les étudier.

La veille, au soir, juste avant de m'endormir, j'avais eu une idée assez audacieuse. Il s'agissait surtout de bien l'exécuter. Je voulais aller voir les différents personnages dont j'avais le nom, en me faisant passer pour un détective de l'agence Bensimmons. Je devais faire vite, si je voulais éviter un traquenard.

Je quittai Central Park, appris par un annuaire l'adresse et le numéro de téléphone de l'agence Bensimmons, puis, entrant dans un magasin de jouets, fis l'emplette d'une espèce d'insigne qui, de loin, pouvait passer pour une plaque de détective.

Je classai les adresses par quartiers et entrepris ma tournée comme un vulgaire garçon livreur.

La première personne, à laquelle je rendis visite, fut Salomon Ventozas. Il me fit entrer dans son arrière-boutique après avoir laissé son magasin à la garde d'un vendeur, puis il m'invita à m'asseoir.

— Je vous écoute, jeune homme, dit-il. Comment s'appelle-t-elle déjà, votre agence?

Je fis mine de tirer mon insigne de ma poche, mais il me fit un geste de la main, comme pour dire : inutile, inutile.

C'était un homme gras et noiraud. Son visage ovale, aux chairs gonflées, était olivâtre, les yeux longs et bordés de cils très noirs. Une énorme bouche s'agitait sans cesse comme s'il suçait un bonbon. Pas antipathique. Plutôt drôle. Il parlait avec un accent effroyable, où je cherchai vainement à reconnaître ses origines précises.

— Oun Couyabas? me proposa-t-il en me tendant une boîte à cigares. Oune flor dé Couyabas? C'est des esselentes cigares...

En dépit de la fumée puante qu'il crachotait en parlant, je saisis le bâton visqueux que je tentai d'allumer. Il me regardait du coin de l'œil.

— Flor dé Couyabas! répéta-t-il comme s'il était fier de sa découverte.

Tout en m'asphyxiant lentement, je lui exposai les raisons de

ma visite. J'étais un détective de l'agence Bensimmons qui collaborait avec la police pour retrouver l'assassin de Bella Price.

— Bella Price! s'écria-t-il. Mais jé croyais que l'assassin avait été rétrouvé. C'était cé David Farrow qué la police récherchait...

— Justement. Mais nous pensons qu'il avait un complice. Nous représentons une société d'assurances...

Je lui fis un petit laïus qui tenait à peine debout, parlant très vite, avec l'espoir qu'il ne comprenait pas ce que je disais. Le truc réussit.

— Bella Price, dit-il enfin. Quellé charmante femme!

— Nous pensons que le complice se trouve parmi les relations de cette dame...

— Est-cé possiblé?

Il se lança dans de longues explications pour exprimer son étonnement, son indignation, puis finit par déclarer :

— Mais jé né connaissais pas beaucoup cette dame! Elle venait me voir pour des bizoux! Pour mé révendre des bizoux! C'était tout!

— Avez-vous été convoqué par la police au moment de sa mort?

— Moi? Jamais?· Pourquoi?

— Pour la forme. Venait-elle seule chez vous?

Il réfléchit, regarda son cigare, le porta rapidement à sa bouche, comme s'il craignait d'en perdre une bouffée.

— Ouais, ouais, fit-il. Jé ne sais plous très bien. Jé crois qu'elle est venoue deux ou trois fois avec oune démoizelle...

— C'est sa sœur, Margaret Weyden. Nous sommes au courant.

— Elle est aussit vénoue avec oun homme, oune ou deux fois. Oun homme comme tout lé monde. Trente ans, grand. Enfin comme tout lé monde.

Il ne put me décrire autrement l'individu.

— N'avez-vous jamais eu d'ennuis avec elle? demandai-je.

Il hésita, me regarda entre ses lourdes paupières.

— Oun pétit peu... Elle m'avait vendou oune fois oun bizou... Et elle révient, deux jour après, pour mé lé racheter. Je l'avais déjé revendou... Elle a beaucoup hourlé, mais jé né pouvais rien.

Ses rapports avec Bella Price semblaient s'être limités à cela.

Il me paraissait difficile de croire que cet individu adipeux, huileux et quelque peu répugnant pût être admis dans l'entourage de Bella Price.

— Venait-elle souvent? demandai-je encore.

— Bah! Doux ou trois fois par mois...

— Toujours pour vous vendre des bijoux?

Il inclina la tête.

— Touzours.

Cela m'apparaissait bizarre que Bella Price eût eu tant de bijoux à vendre.

— Et, dis-je, n'avez-vous jamais eu d'ennuis à propos de ces bijoux? Savez-vous d'où ils provenaient?

— Non, répondit-il triomphalement. Jamais d'ennouis.

Je sentais que je ne lui en tirerais pas davantage. Même, et surtout s'il s'agissait d'un receleur, il n'allait pas confier ses secrets au représentant d'une agence privée.

En le quittant, j'eus le plaisir de lui abandonner son Flor de Couyabas dans son cendrier.

— 10 —

Bill Morgan, journaliste financier, n'était pas chez lui. Mais, quatre blocks plus loin se trouvait le domicile d'Archibald Sokolovsky, et c'est lui que j'allai voir. Je le trouvai au lit avec, me dit-il, une forte grippe.

Il ne m'offrit pas de cigare, mais un grand verre de bourbon. Puis il parut très intéressé par ce que je lui racontai.

— C'était une femme curieuse, me dit-il. Je ne voudrais pas en dire du mal, je ne l'appréciais pas beaucoup. Elle était jolie. Mais, hélas! comme actrice, elle n'avait aucun talent.

— N'a-t-elle pas joué dans votre troupe?

Il admit que Bella Price avait joué pendant trois semaines un rôle dans la pièce qu'il avait montée, et je devinai qu'il avait été plus sensible à sa beauté qu'à son talent. Par la suite, il était resté vaguement en relations avec elle.

— C'était, malgré tout, une personnalité intéressante, m'expliqua-t-il, elle était spirituelle et amusante, savait vivre...

— N'avez-vous jamais eu l'impression qu'elle se livrait à du chantage, ou autre chose semblable?

Il réfléchit, inclina son long visage vers son verre de bourbon, releva vers moi ses yeux verts.

— Non, jamais. Franchement pas. Elle aimait l'argent, mais je ne pense pas qu'elle ait commis des actes malhonnêtes.

— N'avez-vous jamais rencontré chez elle l'homme qui a été condamné à mort pour l'avoir tuée? Comment s'appelle-t-il donc, déjà?...

— Vous voulez parler de David Farrow? Non, jamais. D'ailleurs, je me demande s'il est vraiment l'assassin. Il n'a pas une tête de criminel.

Je me sentis beaucoup de sympathie pour cet homme, et un peu d'inquiétude.

— Pourquoi? demandai-je un peu inquiet. Vous l'avez vu?

— Jamais. Mais j'ai vu ses photos dans les journaux.

Je poussai, intérieurement, un soupir de soulagement.

Ce fut tout, d'ailleurs. Il ne put me dire rien d'autre qui m'intéressât. Je serais bien resté un moment de plus avec lui — il était hospitalier, son bourbon, se laissait boire — mais je devais accomplir ma tâche dans le minimum de temps.

Lorsque je le quittai, il me rappela de son lit et m'offrit deux places pour son prochain spectacle.

Je les pris, me promettant d'y aller en compagnie de Margaret.

*
* *

Cela commençait mal, et je me sentais quelque peu découragé. Néanmoins, je continuai.

Carl Brewster était à son bureau. Il me reçut assez froidement, tout d'abord, puis, quand je lui eus dit que son adresse m'avait été donnée par Margaret Weyden, il se civilisa.

— Je n'ai pas été très surpris d'apprendre qu'Isobel avait été assassinée, dit-il. Elle fréquentait de drôles de personnes!

Je pressentis quelque chose d'intéressant.

— Oui, continua-t-il pensivement. Des artistes, des journalistes, enfin de ces gens qui ne vivent pas d'une façon régulière... Sans ressources avouées.

Lui, il avait des ressources avouées — sauf au fisc, peut-être. Son bureau était vaste, une armée de secrétaires s'affairait autour de lui. Son visage dur et sévère, sa mise ultra-correcte, permettaient difficilement de le ranger dans la catégorie des artistes.

— Je lui avais fait parvenir de l'argent de la part de son père, reprit-il. A plusieurs reprises. Son père ne voulait pas la voir — il réprouvait son genre de vie. Chez elle, je n'ai rencontré que des individus plutôt suspects, débraillés...

Machinalement, je portai la main à ma cravate. Mais Brewster ne me regardait même pas.

— On récolte ce que l'on a semé, finit-il par dire d'un ton sentencieux. Triste histoire. Oui, bien triste pour sa famille.

— Et pour elle!

— Pour elle aussi, convint-il. Mais je l'avais prévenue.

*
* *

Van Halden, le marchand de tableaux, était un gros homme au teint rouge, à la voix douce. Un sentimental.

— Ah, dit-il. Comme elle était belle! Comme elle était fine! Un Gainsborough, voilà ce que je me disais chaque fois que je la voyais! J'ai vraiment eu un coup terrible lorsque j'ai appris cela... Je l'avais vue la veille.

— Ne vous a-t-elle pas semblé inquiète?

Il caressa du bout des doigts sa joue rose et rebondie. Ses petits yeux bleus se fermèrent à demi. Puis, il soupira.

— Ce jour-là, elle m'a dit qu'elle était très gênée... Mais il y avait encore autre chose, sans doute. Elle avait l'air irritée, mécontente, comme si elle venait de se disputer avec quelqu'un. Je

lui demandai si tout allait bien, et elle m'a répondu qu'elle était furieuse contre quelqu'un — elle ne m'a pas dit qui.

— Mais vous n'avez aucune idée?...

— Je ne vois pas...

— Une rivalité de théâtre?

— Oh! ce ne serait pas impossible. J'aurais plutôt pensé qu'il s'agissait d'un homme... mais, au fond, c'était une impression personnelle. Elle m'en a trop peu dit pour que je puisse être affirmatif. Tout ce que je peux vous dire c'est qu'elle paraissait furieuse, écœurée.

— Peut-être était-ce l'assassin?

— Oui, ce Farrow... ou son complice, puisque vous dites qu'il y en a un.

Je sentais là quelque chose d'intéressant, et je le pressai de questions. Mais le gros homme n'en savait pas davantage.

— Je ne me souviens plus, dit-il. Il y a longtemps de cela. Nous avons parlé de tout cela pendant un bon moment, j'ai essayé de la calmer... Je lui ai même proposé d'éclaircir cette question... Mais elle a refusé. « C'est une affaire qui me concerne seule, me dit-elle. Je règlerai cela moi-même. »

Pendant quelques instants, il chercha à se rappeler un détail qui avait pu lui échapper. Puis, il y renonça.

— Sincèrement, je ne vois plus rien, répéta-t-il. Je ne me souviens pas davantage à propos de quoi elle avait eu une dispute avec cet homme.

*
* *

Vous me direz peut-être que je courais un gros risque en allant voir les familiers de Bella Price. L'un d'eux pouvait fort bien me reconnaître pour m'avoir vu au procès ou dans les journaux. Il y avait même un risque encore plus grand : il était possible que je tombe sur l'assassin et celui-ci m'avait vu de près après m'avoir assommé. Pourtant, je n'avais aucune autre issue. Et puis, mon revolver était dans ma poche et, à la moindre alerte, j'aurais filé sans demander mon reste.

Tous ceux que j'avais vus jusqu'à présent ne m'avaient pas appris grand'chose et, tandis que je me dirigeais vers la demeure du Dr Samuel Dawson, je tentai de classer dans ma tête ces maigres renseignements. Certes, j'avais maintenant une image un peu plus détaillée de Bella Price, mais c'était tout. Je savais qu'elle revendait des bijoux. Mais de quels bijoux s'agissait-il? Servait-elle de receleuse à une bande? Quel était l'homme qui l'avait accompagnée chez Ventozas?

J'avais été également très intéressé par ce que m'avait dit le gros Van Halden. Etait-ce avec un complice qu'elle avait eu cette violente querelle? L'homme aurait-il décidé, après cela, de la faire disparaître, de peur qu'elle ne parle?

Une autre chose me mettait en colère. Aucune des personnes que j'avais vues n'avait été citée au procès. Avaient-elles seulement été entendues?

— 11 —

Le Dr Dawson était un homme d'une quarantaine d'années, fin et brun, au yeux noirs et brillants, cachés derière d'épaisses lunettes, Lui, il me parla sans réticences. Oui, il avait fréquenté Bella Price et sa sœur. Il avait été leur médecin depuis que les deux sœurs étaient à New-York et elles lui avaient été recommandées par Carl Brewster.

— Le vieux Weyden est un homme riche, m'expliqua-t-il. Il avait rompu avec Isobel, l'aînée, car il n'admettait pas le genre de vie qu'elle menait, mais il lui faisait parfois parvenir de l'argent par un banquier. Moi, je les voyais assez souvent, toutes deux, mais séparément.

— Pouvez-vous me citer quelques personnes que vous auriez rencontrées chez Miss Price? demandai-je.

— Oh! J'en ai vu quelques unes, mais il y en avait d'autres dont j'ignore jusqu'à leur nom. Je sais, en revanche, que Van Halden, le marchand de tableaux, la voyait parfois. Il y avait aussi ce Russe... Sokolovsky. Un peu poseur, mais pas méchant type... En dehors d'eux, je ne vois pas...

— Et Brewer, Brewer, un nom dans ce genre, ça ne vous dit rien?

— Ah! Brewster, vous voulez dire?... Oui, il y venait aussi. En fait, il n'avait pas l'air d'être très à l'aise dans ce milieu. Mais, de temps en temps, il ne dédaignait pas d'y venir boire un verre et jouer. Je crois qu'il était assez attiré par la présence d'une jeune blonde qu'on voyait souvent chez Bella. Une fille étrange, toujours élégante et vive... elle paraissait avoir été très liée avec Bella, et, pourtant, on la sentait assez étrangère à ce milieu. Oui, une fille curieuse et belle.

— Dites-moi, il me semble que vous savez beaucoup de choses sur cette jeune femme?

— Beaucoup, non, au contraire, je crois que personne n'en savait grand'chose.

— En tous cas, elle n'est pas passée inaperçue pour vous?

Le Dr Dawson enleva ses lunettes et me découvrit un regard d'où ne semblait pas exclu un certain regret.

— Oh! dit-il avec un geste de la main, au temps où je fréquentais chez Bella Price, elle venait toujours flanquée de son fiancé, un assez brave type, il me semble, du nom de Selby, Richard Selby, qui semblait en adoration devant elle et sur lequel elle exerçait sa grâce de petite femme tyrannique.

J'écourtais l'entretien. Là encore, je n'apprenais pas grand'chose. En rentrant chez moi, à l'hôtel, je pris un bain, puis descendis dîner. J'étais vraiment désemparé. A quoi bon continuer cette enquête dans le noir? Soudain j'eus l'idée de téléphoner à Margaret. Elle était justement chez elle.

— Eh bien? me dit-elle. Avez-vous bien travaillé, aujourd'hui?

— Rien de nouveau. Mais je voudrais vous voir. Etes-vous libre ce soir?

Elle accepta de venir dîner avec moi. Je l'attendis dans un petit restaurant italien de la 112e rue de l'Est et, lorsque je la vis apparaître sur le seuil, je me sentis tout à fait réconforté.

— 12 —

Pollock sortit de l'hôpital le lendemain. Il ne me fut pas facile d'entrer en rapport avec lui. Je pensais, en effet, que l'on surveillerait sa ligne téléphonique et son domicile. Heureusement, Margaret se chargea de l'avertir. Je les attendais au rendez-vous fixé et les vis, enfin, arriver, discutant avec animation.

— S'il y en avait, nous les avons semés, dit Margaret en souriant. Mais je suis bien certaine qu'on ne nous a pas suivis. De toutes façons, votre ami Pollock est très habile.

L'« ami » se rengorgea. Il paraissait encore tout étonné que je fusse entré en relations avec la jeune fille.

— Eh bien, mon vieux, dit-il. Tu en as du toupet! Aller droit chez elle! Pour du culot, c'est du culot!

— C'était évidemment assez risqué, convint-elle, mais je suis obligée d'avouer qu'il m'inspira confiance presqu'aussitôt...

Nous tînmes un véritable conseil de guerre dans ma chambre d'hôtel. Pollock me conseillait de quitter New-York. Il se proposait à continuer l'enquête en collaboration avec Miss Weyden. Celle-ci, au contraire, qui ne devait pas se douter exactement des dangers que je courais, soutenait que j'étais à l'abri, que je ne risquais rien pour l'instant.

Je leur rapportai le peu de choses que j'avais appris.

— T'en fais pas, dit Pollock. Je m'y remets et, cette fois, il faudra plus d'un coup de matraque pour m'arrêter. Avec mes articles de journal, je peux inquiéter l'assassin, lui donner l'impression qu'on est sur la piste, l'amener à commettre des imprudences, à se découvrir, peut-être.

Je l'interompis.

— Et Margaret, est-ce que vous y songez? S'il apprenait, maintenant, que nous sommes alliés, ne serait-ce pas à elle qu'il s'attaquerait d'abord? Il a tout lieu de penser que ce serait une proie facile : songez, une femme, et qui n'a pas les mêmes raisons que moi de se méfier.

— Mais je ne crains rien! Je suis assez grande pour me défendre! répliqua-t-elle avec un mouvement d'impatience.

— Le mieux, coupa Pollock, placide et assuré, c'est que vous partiez tous les deux à la campagne. Vous passeriez pour un couple de tourtereaux, personne ne s'occuperait de vous, à part les vieilles dames qui surveillent les amoureux... Pendant ce temps, je m'occuperais de l'affaire. Qu'en dites-vous?

A ma grande surprise, Margaret ne dit pas non. Il me sembla même que cette idée la tentait vaguement. Ce fut moi qui refusai.

— Sa réputation, dis-je.

— Mais tu ne pourrais rien faire ici, geignit Pollock. Tu as fait hier quelques visites par surprise, mais tu serais vite grillé. Tu as, d'ailleurs, agi sans réfléchir! Ah! Dès que je ne suis pas là!...

Il m'expliqua que, très vite, l'on apprendrait que le soi-disant détective de l'agence Bensimmons était un imposteur. Il me fallait partir.

Le soir, vers 6 heures, Pollock nous quitta pour retourner au journal. Margaret resta avec moi.

— Savez-vous, me dit-elle, que ma sœur avait loué une maison de campagne près de Mount-Kisco? La location est toujours valable. Ne voudriez-vous pas y aller pendant quelques jours? Vous y seriez en sécurité, personne ne viendrait vous y chercher. Pendant ce temps, Pollock poursuivrait ses enquêtes, et moi, je servirais de lien entre vous deux. Qu'en pensez-vous?

Ainsi donc, elle avait changé d'idée!

Je lui répondis que je réfléchirais à cette proposition. Puis, nous parlâmes d'autre chose. Je n'en pouvais plus et, pour la première fois depuis des mois, j'eus enfin le plaisir de bavarder avec une femme sur des questions qui ne touchaient ni la police ni le crime.

— 13 —

La manchette tenait la moitié de la page du journal et, au milieu de l'article, on avait placé sa photographie. Je le reconnus, bien que le cliché datât vraisemblablement de plusieurs années.

SAUVAGE ASSASSINAT D'UN MARCHAND DE TABLEAUX

« Hier, vers 10 heures du soir, le corps de Nick Van Halden, marchand de tableaux, a été découvert dans son magasin, 12, 13e Rue de l'Ouest.

« La découverte fut faite par Stanislas Pitomski, agent, qui patrouillait dans le quartier.

« Etonné de voir la vitrine du magasin de tableaux, tenu par Van Halden, toujours illuminée alors que, d'habitude, elle était

éteinte, alors que la porte était fermée, Pitomski constata qu'on ne voyait personne à l'intérieur. Il alerta alors le gardien de l'immeuble. Celui-ci, Patrick O'Shea, pénétra dans la boutique par l'entrée de service dont il avait la clé pour la surveillance.

« Un horrible spectacle s'offrit à leurs yeux. Van Halden gisait dans une mare de sang. Son corps se trouvait dans la petite pièce, située derrière son magasin, où étaient entreposées certaines toiles abîmées, destinées à la restauration. Un désordre inouï régnait dans la pièce, comme si le meurtrier, pris de rage, avait tout saccagé.

« Le cadavre portait deux blessures provoquées par des coups de feu dans la poitrine et une troisième dans la tête. Il semble que la victime ait été tuée par surprise, alors qu'elle recevait le meurtrier dont elle ne devait pas se méfier. Le corps a été transporté à la morgue, aux fins d'autopsie.

« Les premières constations sembleraient indiquer que le vol n'a pas été le mobile du crime. Des voisins ont déclaré avoir aperçu, la veille de la mort de Van Halden, un homme venu rendre visite au marchand de tableaux.

« Van Halden, âgé de cinquante-trois ans, jouissait d'une excellente réputation dans la profession et ses collègues se perdent en conjectures sur les mobiles du crime.

« Les milieux compétents de la police se refusent à faire la moindre déclaration. (Voir autres photos page 21.) »

Sur la photographie de la première page, Nick Van Halden souriait. Il était en costume d'été, ses grosses joues tombaient sur son col et ses petits yeux clairs paraissaient mouillés par une douce émotion.

Fin de la deuxième partie.

TROISIEME PARTIE

— 1 —

— Maintenant, me dit Pollock, il faut que tu files d'ici. Tu ne peux plus rester à New-York. Pour deux raisons : la première, c'est que l'assassin est à tes trousses, il te surveille et liquide les personnes gênantes. Il est capable de te retrouver. La seconde, c'est qu'après le meurtre de Van Halden, la police va redoubler d'efforts pour te dénicher. Ils ne tarderont pas à établir un lien entre cette mort et toi. Les journaux commencent à les engueuler et ils vont faire du zèle. Il faut partir.

Comme je repoussais cette idée, il me mit sous les yeux plusieurs journaux du soir.

« La police va bientôt frapper un grand coup, disait l'un d'eux. David Farrow, condamné à mort pour l'assassinat de Bella Price, et qui a réussi à s'évader dans les circonstances que l'on sait, se cache toujours à New-York. Nous sommes en mesure de révéler qu'une descente a été effectuée, cette semaine, dans une chambre qu'il occupait à Brooklyn. Cette descente est, malheureusement, restée sans résultat, mais l'on déclare, dans les milieux compétents de la police, que son arrestation ne saurait tarder... »

Suivait de nouveau mon signalement détaillé et une nouvelle photo de moi.

Dans un autre journal, j'avais les honneurs d'un des éditoriaux et son auteur reprochait, à la police, son inertie.

« L'assassin de Bella Price se promène impunément. On le signale de divers côtés, mais la police arrive toujours trop tard. Des instructions très précises ont été données, nous a-t-on dit, mais apparemment des instructions ne suffisent pas. Ce n'est qu'une question de temps, nous affirme-t-on au quartier général de la police, mais c'est un refrain bien connu... »

Seul le *Next Morning* faisait exception à la règle. Pollock avait rédigé un volumineux article où il avait repris tous les éléments connus de l'affaire Price. Il ne citait évidemment pas les personnages auxquelles j'avais rendu visite, mais avait utilisé au mieux les maigres renseignements que j'avais eu. Il évoquait, en parti-

culier, cette mystérieuse personne avec laquelle Bella Price avait eu des démêlés. Expliquant la façon probable dont le meurtre avait été commis, il soulignait, une fois de plus, que j'étais tombé dans un traquenard.

— Mais tout cela ne sert à rien pour l'instant, me dit-il. Si le meurtrier te retrouve, il te fera ton affaire et, si la police met la main sur toi, en route pour la chaise! Mes articles ne peuvent servir qu'à affoler le coupable. Mais il faut que tu sois hors d'atteinte.

Il ne parvenait toujours pas à me convaincre. Je savais pourtant que ma présence à New-York était sans grande utilité. Maintenant, j'étais totalement brûlé, je ne pouvais pas faire grand'chose. Mais je tenais à rester sur place.

— Tu es cinglé, dit Pollock. File donc à la campagne. Pendant ce temps, je continue l'enquête en compagnie de Margaret. Tu reviendras quand tout se sera un peu calmé. Tu ne veux pas? Non? Eh bien! Nous verrons qui de nous deux a raison.

— 2 —

Je m'aperçus bien vite que j'avais tort de me croire en sécurité. La Lincoln noire reparut le soir même. Il était 8 heures du soir. La nuit tombait, prématurément, mêlée à une lourde brume qui s'appesantissait sur les rues. Je venais de quitter Pollock et m'en retournais, à pied, jusqu'à mon hôtel, lorsque j'entendis une auto arriver au ras du trottoir.

Je me retournai, crus distinguer le capot d'une Lincoln noire, mais déjà l'auto me dépassait, disparaissait dans le brouillard. Sans doute, il existait des milliers de Lincoln noires à New-York, mais l'expérience de la première fois m'avait donné une espèce de sixième sens. J'étais sur mes gardes. Pourtant, comme elle m'avait dépassé encore loin de mon logis, et que je ne la revoyais pas, je rentrai, certain de ne pas avoir été suivi jusqu'à ma porte. Mais déjà, je commençais à sentir ce petit frémissement d'inquiétude qui vous prend lorsqu'une menace inconnue pèse sur vous. A deux ou trois reprises, j'ouvris la fenêtre qui était au deuxième étage, et regardai dans la rue. Tout était calme.

Les conseils de Pollock avaient fini par agir sur moi. J'étais décidé à fuir à la moindre alerte et, en prévision de cela, je lui avais raconté tout, absolument tout ce que je savais. Il était entendu qu'il poursuivrait l'enquête et surveillerait les personnes que j'étais allé voir. En cas de danger, je devais filer, puis l'avertir, ainsi que Margaret.

Une heure passa, et je me disais déjà que j'avais eu peur pour rien. Je me préparais à partir pour aller retrouver Margaret

losqu'une dernière fois, je regardai par la fenêtre. La brume s'était un peu éclaircie, mais la nuit était plus noire. Au-dessous de moi, je vis une auto passer lentement, tourner au carrefour, revenir en arrière. Je décidai néanmoins de descendre et d'aller à mon rendez-vous. Mais, au lieu de prendre l'ascenseur, qui m'aurait débarqué directement dans le hall et m'aurait interdit toute retraite en cas de danger, je descendis par l'escalier.

Je m'arrêtai au dernier palier et me penchai par-dessus la rampe. Deux hommes étaient debout devant le bureau de réception, tous deux robustes, sanglés dans des complets gris qui renflaient aux poches, le chapeau enfoncé sur les yeux. Des gangsters ou des inspecteurs.

Ils étaient en train de parler avec le gardien et je vis l'un d'eux tirer de sa poche une photographie et la lui remettre.

Etait-ce l'homme de la Lincoln noire qui avait repéré mon gîte et l'avait signalé à la police? Ou était-ce, tout simplement, une vérification, une enquête dans tous les hôtels pour me retrouver? La question importait peu. Encore une fois, il fallait filer, et au plus vite.

Sans bruit, je remontai jusqu'au troisième étage et attendis, penché sur la rampe. Vingt secondes plus tard, les deux hommes, suivis du gardien, s'engagèrent dans l'escalier. J'entendais leurs pas claquer sur le tapis caoutchouté. Je remontai encore quelques marches, mais ils s'arrêtèrent au second étage et je les entendis frapper à une porte, la mienne sans doute. J'aurais pu redescendre en trombe, mais je me dis qu'il restait peut-être d'autres flics devant l'hôtel, et qu'il valait mieux m'enfuir par un autre chemin. Je gravis donc les escaliers, quatre à quatre, jusqu'au huitème étage, cherchant une verrière par laquelle je pourrais passer pour gagner les toits. Mais il n'y avait rien. Par chance, auprès de l'ascenseur, je trouvai une petite porte sans poignée, mais qui n'était que poussée. C'était par là qu'on devait gagner le dispositif de l'appareil. Le vérificateur avait sans doute oublié de la refermer avec sa clé spéciale.

J'y passai, trouvai une échelle qui me mena au milieu des poulies et des câbles. Ce réduit donnait sur le toit.

Dans l'obscurité, je suivis le bord du toit, puis, par une échelle à incendie, je descendis de quelques mètres, attrapai l'échelle de la maison voisine. Au moment où je me trouvai au-dessus du vide, je faillis lâcher prise, mais vins rapidement à bout de ce malaise passager.

L'autre échelle grinça et j'eus peur, un instant, qu'elle ne s'effondrât sous moi, mais cette crainte n'était pas justifiée. Je trouvai une fenêtre d'escalier, m'engouffrai dedans, sautai sur un palier. J'étais sauvé! Mais pour combien de temps?

— 3 —

— Etes-vous certaine de ne pas avoir été suivie? demandai-je à Margaret.

Je lui avais téléphoné que je ne passerais pas chez elle et nous nous étions retrouvés dans un drugstore à mi-chemin entre nos deux domiciles. Elle paraissait tout émue par ce qui m'arrivait et elle m'entraîna avec elle dans des rues obscures où nul n'aurait pu nous repérer.

— Oh, non! Qui voulez-vous qui me suive? Je ne suis pas suspecte, moi!

— Vous n'êtes pas suspecte pour les flics... Mais le meurtrier est un malin. Le drame, c'est que nous ne le connaissons pas et qu'il nous connaît... Faites très attention à vous!

Malgré son agitation, elle eut un petit rire.

— Voilà que je crois entendre Elinor.

— Elle a raison, Richard et elles ne sont pas si fous que vous voulez le croire. Celui qui a tué la sœur peut fort bien...

— Oh! Taisez-vous! s'écria-t-elle.

Mais je tenais à mon idée.

— S'il apprend que je vous rencontre, l'assassin peut tenter de vous éliminer... Regardez ce pauvre Van Halden!

Nous marchions à pas lents dans une rue déserte. Au loin, on entendait les bruits de la ville. Quelques rares autos passaient lentement, ralentissaient aux carrefours, cinglaient la nuit des brusques éclats de leurs phares. Je serrai le bras de Margaret.

— Oui, dit-elle. Ce pauvre Van Halden... Mais pourquoi l'a-t-on tué?

— Parce que le meurtrier pensait qu'il savait quelque chose sur lui. Van Halden se souvenait que votre sœur s'était disputée avec un de ses amis, deux ou trois jours avant sa mort... Il avait oublié ce fait, et c'est seulement lors de ma visite qu'il s'en est souvenu. Peut-être le criminel savait-il que Van Halden était au courant. Peut-être...

Nous avions longuement examiné cette question, Pollock et moi. Van Halden avait été au courant de quelque chose qui pouvait me mettre sur la piste de l'assassin de Bella Price. Après ma visite, il avait dû rencontrer certaines personnes ou leur téléphoner. C'est au nombre de celles-là qu'il fallait chercher le meurtrier. On l'avait tué pour qu'il ne parle pas.

— Oui, dit Margaret. C'est probablement cela. Mais à qui aurait-il pu parler de votre visite?

— Nous ne le saurons peut-être jamais. A moins que...

Plus cela allait et plus notre enquête devenait difficile. Nous avancions dans le noir. On ne pouvait attaquer personne de face

et la prudence, à laquelle nous étions contraints, nous empêchait de toute action décisive. Mais j'avais une autre idée.

— Il faut savoir cela, dis-je. Pollock et vous, vous irez voir les différentes personnes que j'ai déjà rencontrées. Van Halden les connaît toutes. Il est probable qu'aussitôt après m'avoir vu, il leur a téléphoné, du moins à certaines d'entre elles. Ah! Si la police avait daigné faire cette enquête à notre place, elle aurait eu d'autres moyens! Mais ils n'ont rien cherché. J'étais là, sous les verrous, et cela leur a suffi.

— J'irai voir Brewster et Dawson, me dit Margaret. Peut-être me diront-ils quelque chose...

— J'en doute. Mais essayez quand même. A propos, comme l'on aura sans doute découvert que j'étais un faux détective, vous direz naturellement que vous ne m'avez jamais vu. Sinon, on comprendrait que vous êtes en relations avec Farrow. Ça n'arrangerait rien!

Puis, nous parlâmes de moi. Il n'était plus question de rester à New-York, et je décidai de suivre les conseils de Margaret.

— Je vais aller à la maison de campagne de votre sœur, lui dis-je. Vous viendrez me voir et, dès que cela se sera calmé, dès que nous aurons de nouvelles lumières sur l'affaire, je reviens ici. Mais ne me laissez pas moisir là-bas!

— J'irai vous voir tous les jours, me promit-elle. Là-bas, vous serez en sécurité. Le cottage est isolé dans les bois et il n'y a pas âme qui vive à deux milles de distance. Evidemment, si vous vous amusez à tirer un feu d'artifice, le soir de votre arrivée...

— 4 —

Le cottage de Bella Price dont Margaret avait les clés se trouvait à trois milles à l'est de Mount-Kisco. Le plus pratique était de descendre à la gare de cette ville et de faire le reste du chemin à pied.

Margaret voulut tout d'abord m'y accompagner en auto, puis, elle se dit qu'il fallait qu'on me voie le moins possible en sa compagnie. Elle me mena donc jusqu'au Grand Central. A 11 heures du soir, je la quittai pour sauter dans un des derniers trains. Une heure plus tard, je cheminais lentement sur une belle route bordée de forêts.

Margaret m'avait fort bien expliqué la topographie des lieux et je trouvai la villa sans difficulté. L'auto de la jeune fille était rangée sur le bas-côté d'un étroit chemin menant vers la villa. Je l'appelai doucement et la vis venir vers moi, dans l'obscurité.

— Tout est prêt, me souffla-t-elle. Vous avez des provisions pour deux jours et des cigarettes. Ne sortez pas, car on sait que

la maison est inhabitée. N'utilisez pas le téléphone, qui est branché sur un standard régional.

Je la suivis dans l'étroit chemin tapissé d'aiguilles de pins. La lune s'était levée et je vis bientôt apparaître le cottage — une jolie petite construction avec un haut toit. Tous les volets étaient clos.

Margaret entra par la porte de service qui donnait dans une grande cuisine et elle me fit visiter les lieux.

— Votre sœur venait-elle souvent ici? demandai-je.

— Oui, parfois, pour le week-end... Elle y recevait quelques amis... Une fois, elle y a passé près d'un mois, en automne.

— Personne n'est revenu ici depuis sa mort?

Elle regardait autour d'elle les pièces bien meublées à l'abandon, la poussière qui recouvrait les meubles.

— J'y suis venue deux ou trois fois dans la journée, répondit-elle. Mais je n'ai jamais voulu y passer la nuit. La location court encore pour quelque six mois, et c'est pour cette raison que j'en ai conservé les clés... D'ailleurs, j'ai essayé de la sous-louer, mais ça ne tente pas les gens, en dépit de la crise du logement. Il y a encore beaucoup d'affaires à Isobel. Il faudra que l'on emporte tout cela, un jour...

Elle ouvrit les armoires, me dressa un lit, puis nous revînmes dans la cuisine. Il était près de 2 heures du mation. Autour de la maison, la forêt était silencieuse et animée, de temps à autre, par un souffle de vent. Un chien hurlait dans une ferme, très loin.

— Oui, dis-je. Pas très gai.

— Oh! Elle savait l'animer. Elle y recevait beaucoup de monde, des tas d'amis qui venaient passer le week-end chez elle... Ne voulez-vous pas manger un peu?

Nous préparâmes un rapide repas avec quelques boîtes de conserve, et qu'elle partagea avec moi. Je dénichai, dans un placard, une bouteille de véritable cognac français et nous continuâmes à bavarder un long moment.

Deux ou trois fois, elle regarda sa montre, dit qu'il lui fallait retourner à New-York, mais elle ne semblait guère pressée de s'en aller.

— Dès demain matin, lui dis-je, vous téléphonerez à Pollock. Vous tâcherez de le voir. Vous avez bien compris mes instructions?

Je les récapitulai une nouvelle fois. Puis j'ajoutai :

— Le plus important, ce serait de découvrir le propriétaire de cette Lincoln noire. Ce ne sera pas facile, mais je suis sûr que le meurtrier utilise cette auto. Peut-être l'a-t-il louée ou empruntée, je n'en sais rien. Mais, si nous pouvions savoir cela...

— A vos ordres! répondit-elle en riant. Nous travailleront conformément à vos ordres. Rien d'autre?

— Il faudra suivre l'enquête sur le meurtre de Van Halden. On établira, sans doute, assez rapidement une relation entre ce crime et mon affaire. Pollock est bien placé pour savoir ce que fera la police. Et vous...

Soudain, j'eus l'impression que j'agissais cruellement envers elle, que je la renvoyais à New-York vers ce danger imprécis mais réel, qui pèserait désormais sur elle.

— Ne voulez-vous pas rester ici? demandai-je.

Elle leva les sourcils d'un air étonné.

— Oh, là rassurai-je, ce n'est pas pour vous faire la cour, chère demoiselle. Mais j'ai peur pour vous...

— Je saurai me garder!

— Espérons-le. Mais, si le meurtrier se doute de quelque chose... Soyez prudente. Il est possible qu'on vous surveille. N'oubliez pas ce que vous a dit Elinor. Mais au fait, que disent-ils de tout cela?

Elle haussa les épaules.

— De quoi?

— De l'ensemble de la situation. Surtout maintenant, lorsque vous allez passer votre temps à faire la navette entre New-York et ici. Et, à New-York, vous passerez encore une partie de votre temps avec Pollock ou à effectuer certaines visites...

— N'oubliez pas qu'ils vous ont bel et bien mise en tutelle, ajoutais-je en riant. N'allez pas vous fâcher avec eux à cause de moi, insistai-je en souriant.

— Non, dit-elle. Mais j'ai une idée... J'ai envie de leur parler de vous.

— N'en faites rien! Vous ne savez pas quelle sera leur réaction!

Elle me regarda avec quelque étonnement.

— Mais... Puisque vous m'avez bien convaincue, je pourrais bien les convaindre! Ne croyez-vous pas?

— Pas si sûr, dis-je. Pas si sûr du tout. J'ai l'impression que quand Elinor a une idée dans la tête, elle ne la lâche pas si vite. Et qui me dit que son opinion sur moi sera semblable à la vôtre?

Il était trois heures passé quand elle partit.

— 5 —

La première journée fut d'un calme absolu.

Je me levai tard et passai des heures sous la véranda, en plein soleil, à regarder les pins que balançait un vent tiède. C'était le premiers repos véritable dons je jouissais depuis mon évasion — et même depuis des années.

L'impression de ne plus être traqué ajoutait à mon profond bien-être. J'avais tout ce qu'il me fallait : nourriture, cigarettes, livres dans la bibliothèque, radio. Et même quelques bouteilles de rye que je dénichai dans un coin de la cuisine. Je me serais cru en vacances et ne regrettais pas d'être venu.

Margaret arriva vers six heures de l'après-midi. Cette fois, elle amena son cabriolet jusqu'à la villa et le rangea par derrière. De

la route, on ne pouvait le voir. Elle m'apportait une brassée de journaux et, pendant que je les dépouillais, elle prépara le dîner.

« L'affaire Van Halden, disait l'un d'eux, réserve de nombreuses surprises. On apprend maintenant que le marchand de tableaux était un familier de Bella Price, la jeune actrice assassinée il y a six mois. On sait que David Farrow, reconnu coupable de cet assassinat et condamné à mort, a fui à l'issue du capotage de l'auto qui le ramenait en prison. La police croit que Farrow en sait infiniment plus qu'elle sur la mort de Van Halden... »

« Farrow, poursuivait l'article, qui semble avoir conservé un certain nombre d'amis, essaie maintenant, par leur truchement, de faire croire à son innocence... Van Halden qui aurait reçu sa visite, sans le reconnaître, aurait-il possédé de graves preuves contre lui? C'est ce que la police essaie d'élucider. »

« L'affaire Van Halden en est à son stade initial, affirmait un autre journal. La police a d'ailleurs décidé, étant donné la complexité de cette affaire, de tout reprendre au début et d'éclaircir certaines obscurités qui subsistaient sur le meurtre de Bella Price. Certains de ses familiers vont être soumis à de nouveaux interrogatoires... On se demande si, parmi eux, ne se trouverait pas la personne qui aiderait Farow à se cacher et dont les révélations pourraient jeter une nouvelle lumière sur la mort de Van Halden... »

Dans les autres journaux, c'était la sauce habituelle. Certains louaient la police, d'autres la critiquaient violemment. Aucune allusion à la descence à l'hôtel. Apparemment, les porte-paroles du procureur n'aimaient pas claironner leurs échecs. Ils se contentaient donc de faire des déclarations du plus grand vague. J'appris que Bloomer « paraissait énervé » et promettait un « communiqué pour bientôt ». Le *Next Morning* faisait une critique ironique de l'attitude du D. A. (1) et Pollock laissait entendre que si ces communiqués devaient être aussi vaseux que les précédents, il valait mieux que Bloomer économisât son temps et celui des autres.

Je rejoignis Margaret dans la cuisine. Elle avait un petit tablier blanc et préparait des œufs au jambon.

— Tableau familial, dis-je. L'assassin et la sœur de la victime... Si les canards pouvaient prendre une photo, c'est pour le coup qu'ils feraient une édition spéciale.

Sans détourner les yeux de sa poêle, elle se mit à rire.

Pendant le dîner, elle me dit ce qu'elle avait fait dans sa journée. Tout d'abord, elle avait téléphoné à Pollock qui était passé la voir à neuf heures du matin. Il était très satisfait que j'aie pris la bonne résolution de quitter New-York et promettait de faire des étincelles. Dans la soirée, vers quatre heures, avant qu'elle ne quittât la ville, il lui avait téléphoné pour la mettre au courant de ses recherches.

En sa qualité de reporter au *Next Morning*, il lui avait été facile de rencontrer Ventozas, Dawson, Brewster, Sokolovsky et

(1) District Attorney, Ministère Public.

les autres. Tous lui avaient parlé de la visite du prétendu détective de l'agence Bensimmons. Mon truc était déjà éventé. Par qui? Il ne le savait pas. Chacun prétendait l'avoir appris de l'autre. Il avait joué franc jeu avec eux et leur avait dit qu'il croyait à mon innocence.

Ventozas avait dit qu'il s'en lavait les mains. Brewster l'avait traité de fou, Sokolovsky avait dit que j'avais l'air trop sympathique pour un assassin.

Dawson, seul, lui avait posé des questions, lui avait demandé, pour quelles raisons précises, il croyait à mon innocence. Lorsque Pollock lui eut exposé les faits, il se contenta de hocher la tête.

— Possible, dit-il. Mais ce sera difficile à prouver... Le seul moyen de l'en tirer sera de découvrir le véritable assassin...

Comme Pollock avait su, avant que les journaux ne l'annoncent, que la police envisageait de reprendre l'affaire à son début, il l'avait dit aux quatre hommes.

Là encore, leurs réactions avaient été différentes : Ventozas avait eu l'air inquiet, Dawson avait approuvé cette idée, Sokolovsky avait fait de même. Quant à Brewster, il avait pesté contre les policiers, les journalistes et les artistes.

— Oh m'y reprendra, avait-il dit, à servir d'intermédiaire entre Isobel et son père. Je ne tenais pas à fréquenter cette femme, et j'avais bien raison!

En ce qui concernait la Lincoln noire, Pollock n'avait pas avancé d'un pas. Le renseignement était trop vague. Il préférait agir différemment, en inquiétant l'assassin par son enquête et ses articles. Dans celui qu'il se préparait à publier dans le numéro du lendemain matin, il exposait, succintement, toute l'affaire et faisait état des quelques vagues renseignements que m'avait fournis Van Halden.

— Une bombe! avait-il dit à Margaret. Une véritable bombe atomique! L'assassin n'aura qu'à bien se tenir!

— C'es tout? demandai-je, lorsqu'elle eut fini son récit.

Elle me répondit par l'affirmative, mais elle semblait un peu gênée, comme s'il y avait eu quelque chose qu'elle ne voulait pas me révéler.

— Allons, dis-je. Racontez!

— J'ai peut-être commis une imprudence, dit-elle en soupirant.

Elle détourna les yeux, joua avec sa fourchette, la laissa retomber sur la table.

— Allons! répétai-je. Je ne vous gronderai pas... Qu'avez-vous fait?

— Eh bien... Des journalistes sont venus chez moi. Ils ont voulu m'interviewer... Comme ils me posaient des questions désagréables... désagréables pour vous! — je me suis laissée prendre à la discussion et je leur ai dit...

— Que vous croyiez à mon innocence. C'est cela?

Elle releva les yeux.

— Ai-je eu tort?

— En ce qui me concerne, non. Mais, pour vous, oui! L'assassin saura maintenant que vous êtes de mon côté.

Elle hocha lentement la tête.

— Oui, j'y ai songé trop tard. Mais je ne crains rien! insista-t-elle avec décision. Ce qui importe, c'est de prouver votre innocence!

Lorsqu'elle était arrivée, elle prétendait ne venir que pour un moment. Pourtant, elle passa toute la soirée avec moi. Et, comme je lui rappelais en plaisantant qu'elle ne devait pas rester longtemps, elle eut un mouvement d'impatience.

— Vous allez me faire croire que je vous dérange, dit-elle.

— Oh! Ce n'est pas que votre compagnie m'ennuie. Bien au contraire! Mais vous avez peut-être d'autres choses à faire!

— Non, répliqua-t-elle sur un ton sérieux. Je ne veux pas vous laisser seul trop longtemps. J'ai charge de votre bon moral... C'est Pollock qui me l'a recommandé.

Dans la soirée, nous fîmes marcher la radio et nous eûmes les dernières nouvelles de l'affaire. La police avait bien décidé de procéder à des recherches parmi les familiers de Bella Price. Pour le reste, on ne savait rien de plus.

— 6 —

Le lendemain, vers quatre heures, j'étais sur la véranda lorsque j'entendis une auto ralentir puis s'arrêter à quelque distance sur la route. Immédiatement, je refermai la fenêtre, fis disparaître le cendrier plein de mégots et filai par la porte de derrière. Une fois bien à l'abri dans les taillis qui entouraient la maison, j'avançai sur le côté pour surveiller le chemin.

Carl Brewster marchait, dignement, comme dans son bureau ou dans un salon. Il leva la tête, examina la maison puis, comme s'il connaissait les lieux, la contourna et vint jusqu'à la porte de service.

Je ne lui connaissais pas des talents de cambrioleur et je me demandais comment il ferait pour entrer lorsque, le plus simplement du monde, et comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie, il tira de sa poche un trousseau de clés et entreprit de crocheter la serrure. La porte s'ouvrit et il entra.

Je ne savais trop que faire. Mon premier mouvement avait été de me montrer, de le surprendre, mais cela n'aurait avancé à rien. J'aurais perdu cette nouvelle retraite et il était peu probable que j'apprenne quelque chose d'intéressant. Je restai donc dans les taillis.

Mon attente se prolongea pendant près d'une heure. Enfin, je le vis ressortir. Il tenait à la main un petit paquet, qui me parut

être formé de lettres, trop gros pour être glissé dans sa poche. Il le déposa à ses pieds, puis referma la porte avec soin et repartit, de son petit pas sec, la tête haute, balançant le paquet au bout de ses doigts.

Pendant quelques secondes, j'hésitai sur ce que je devais faire. Soudain, obéissant à une implusion irraisonnée, je le suivis.

Le bruit de mes pas était étouffé par les aiguilles de pin. Au tournant du chemin, je m'aperçus que Brewster s'était arrêtée et regardait ce qu'il tenait.

En deux bonds, je fus sur lui. Je le pris par derrière. Je l'envoyai au sol. Il tomba à plat ventre sur le chemin et les lettres s'éparpillèrent. Puis, je m'accroupis sur lui, relevai violemment son veston et le lui rabattis sur la tête. Il ne se défendait pas, ne bougeait pas, terrorisé.

Je ramassai quelques lettres et bondis dans les buissons. Dès que je fus à une certaine distance, je m'arrêtai et l'observai.

Pendant au moins une minute, il ne bougea pas. Puis sa tête se souleva. Il regarda autour de lui, se releva, ramassa les lettres éparses et s'enfuit en courant. J'entendis, quelques instants plus tard, le bruit du moteur de sa voiture et celle-ci s'éloigna. J'étais bien certain qu'il n'irait pas se vanter de son aventure.

Je revins vers la maison, tout en parcourant les quelques lettres que j'avais prises. Comme je m'y attendais, c'étaient des lettres adresées par Brewster à Bella Price. Ridicules, comme le sont toutes les lettres de soupirant malheureux lues par un tiers. Brewster la comparait au soleil et aux étoiles.Il mentionnait aussi quelques petits services qu'il lui avait rendus.

« Pauvre vieux! Pas de chance, pensai-je. Il a peur que l'on retrouve ces lettres si l'on examine le passé de Bella Price et, ne reculant devant aucun sacrifice, se fait cambrioleur. Si c'était lui l'assassin, il y aurait beau temps qu'il aurait visité la maison!)»

Cet intermède me donna l'idée de procéder à une fouille complète du cottage. Jusqu'à présent, je m'étais contenté de fureter à droite et à gauche, mais sans trop oser toucher à tout ce qu'il restait de Bella Price.

La visite de Brewster me fit penser qu'il y avait peut-être d'autres documents compromettants pour d'autres personnes. Je fouillai donc la baraque de fond en comble.

Je ne trouvai rien qui pût incriminer sérieusement qui que ce fût, mais ma moisson ne fut pas totalement dépourvue d'intérêt.

Sur une photographie, je vis Bella Price aux côtés de Samuel Dawson. Tous deux souriaient.

Sur un autre cliché, Dawson était remplacé par un homme que je ne connaissais pas, un homme d'une quarantaine d'années, large, aux traits prétentieux et durs. Les photos ne manquaient pas. Les lettres étaient plus rares. Un billet de Salomon Ventozas disait :

« Apportez la marchandise quand vous voudrez. Je suis toujours preneur. »

Le reste me parut sans importance. Je continuai mes recherches

et trouvai un carnet de chèques dont les talons portaient des sommes vraiment imposantes.

— 8 —

Margaret vint assez tard, ce soir-là. Avant de dîner, nous passâmes un long moment assis derrière la maison, dans la chaude senteur des pins au crépuscule. Je lui parlai de la visite de Brewster et, de son côté, elle me raconta ce qui se passait en ville.

La presse continuait son battage. Les journaux de midi avaient annoncé que la police avait commencé l'audition des personnes qui avaient connu de près Bella Price. C'était ce qui expliquait, sans doute, la visite de Brewster. Affolé à l'idée qu'on pourrait retrouver ces lettres, il n'avait pas hésité à courir le risque de cambrioler le cottage.

Par ailleurs, les journaux continuaient à affirmer que la police était sur une piste sérieuse et que mon arrestation n'était plus qu'une question d'heures.

Tout cela ne m'apprenait rien. J'aurais voulu savoir comment l'assassin avait appris ma visite chez Van Halden et surtout comment il avait appris que celui-ci pouvait faire des révélations dangereuses pour lui. Mais Pollock n'en savait rien. Il ne se pressait pas, d'ailleurs, et me faisait dire, par Margaret, de patienter, d'attendre huit ou dix jours, jusqu'à ce qu'un autre crime ou un autre fait-divers ait détourné l'attention de la police et du public.

Nous passâmes une soirée comme celle de la veille. Je me consolai du piétinement de l'enquête en bavardant avec Margaret et je me résignais à l'idée d'attendre ici des jours et des jours. Peut-être Pollock avait-il raison. Mais plus cela durait et moins je voyais comment nous viendrions à bout de l'assassin.

Vers dix heures, alors que la nuit était venue, il me sembla entendre un léger bruit dans le chemin. Par prudence, nous n'avions pas donné la lumière et nous parlions à mi-voix, dans la pénombre, près de la fenêtre entr'ouverte. Je fis taire Margaret, m'avançai jusqu'aux volets que je poussai très légèrement...

Il y avait deux hommes dans l'allée. L'un d'eux était resté à l'écart, l'autre, un petit — assez trapu, me sembla-t-il — s'approchait de la porte.

— N'avez-vous pas été suivie? demandai-je doucement.

— Je ne crois pas, souffla-t-elle. Ce sont peut-être d'autres...

— Ou la police, murmurai-je...

Le petit homme trapu opérait silencieusement. Je le vis, le devinai presque, plutôt que je ne l'entendis tourner la poignée de la porte qui était restée fermée au loquet. Puis, il pénétra dans la maison.

L'autre resta à quelque distance, comme s'il faisait le guet.

— Ne bougez pas, dis-je tout bas à Margaret. Quelles que soient ses intentions, je lui réserve une belle réception...

Je tournai le bouton de la radio. Le cadran s'illumina, jetant son éclat de verre dans la pénombre. Je réglai le poste entre deux stations, de façon à ne rien entendre puis, après avoir poussé Margaret dans un coin obscur, je passai sur le palier, me blottis dans une encoignure.

Je ne voyais plus l'homme, mais j'entendais quelques légers craquements. La maison était silencieuse et il dut penser qu'il pouvait avancer sans crainte.

Je discernai, alors, une forme noire qui gravissait l'escalier de bois, s'arrêtait, repartait doucement. Dans ma main, je serrais le canon de mon revolver, décidé, le cas échéant, à le mettre k. o. d'un coup de crosse.

Pourtant, il m'était difficile de comprendre sa prudence. S'il s'agissait de l'assassin, il aurait dû surgir brutalement, nous abattre sans nous laisser le temps de nous ressaisir. La police, elle, aurait envahi la maison sans ces précautions. Au contraire, l'homme se cachait.

Il parvint jusqu'au palier, se pencha, appuya sa tête à la serrure. J'étais à trois pieds de lui. Je m'attendais à ce qu'il fît un mouvement pour ouvrir la porte, mais il ne bougeait pas. Cassé en deux, il écoutait, essayait d'entendre.

A un moment, il se redressa, soupira légèrement, puis se remit à l'écoute.

Cela aurait pu durer longtemps. J'étais énervé, exaspéré et je n'y tins plus. D'un coup de crosse, je le frappai sur la tête, le retins au moment où il allait culbuter dans l'escalier. Puis, j'entr'ouvris la porte, appelai doucement Margaret.

Elle arriva presqu'aussitôt, buta dans le corps qui bouchait le seuil, retint un léger cri.

— Qui est-ce? demanda-t-elle.

— Allez d'abord fermer à clé la porte du bas. Et sans faire de bruit...

Elle descendit les marches. Trente secondes plus tard, elle était de retour.

— Qui est-ce? demanda-t-elle à nouveau.

Je lui passai ma lampe électrique et elle la braqua sur le visage de l'homme évanoui. C'était un petit individu, au teint brun, aux épais sourcils.

— Connais pas, dis-je.

— Moi non plus... Ne serait-ce pas?...

Je pris le portefeuille de l'inconnu, l'ouvris et tout aussitôt y trouvai une carte de l'agence Bensimmons : Virgil di Conto, détective assermenté...

Un aristocrate italien qui avait mal tourné.

Je poussai un juron.

— Ah! je la retiens votre Elinor avec ses initiatives!

Elle ne répondit rien. Furieux de ce contre-temps, qui venait bien à tort compliquer nos affaires, je replaçai le porte-feuille dans la poche de l'homme, puis, me redressant, je le contemplai, indécis sur ce qu'il fallait faire.

— Oui, dit enfin Margaret. Il me fait certainement suivre. Pour me protéger...

— C'est cela. Ils vous ont suivie jusqu'ici puis, au bout de deux heures, voyant que vous ne reveniez pas, ils sont venus jeter un coup d'œil dans la baraque. Qu'allons-nous faire?

L'homme commençait à remuer. Il gémit, remua légèrement. Nous restions là, tout bêtes. Que faire? De toutes façons, Richard allait apprendre que Margaret était venue ici et il y avait de grandes chances pour qu'il pensât que ce n'était pas elle qui avait assommé Di Conto.

— Filons! proposai-je.

— Mais si ce détective...

— Filons! Nous réfléchirons après. Nous verrons bien comment cela tourne...

— Mais, si ce sont des détectives envoyés par Dick, je pourrai leur expliquer...

— Plus tard! Ils obéissent à ceux qui les paient et commenceraient par me sauter dessus. Filons!

Nous descendîmes l'escalier puis, par la porte de la cuisine, nous passâmes dehors. La nuit était calme, sans vent. L'odeur des pins traînait, insistante.

Nous nous éloignâmes dans les taillis. Au bout d'une centaine de mètres, j'entendis crier, derrière nous, et des éclairs de torche électrique trouèrent l'obscurité.

L'homme que j'avais assommé avait dû reprendre ses sens dès notre départ. Il avait dû avertir son compagnon — ou ses compagnons — et l'on nous donnait maintenant la chasse.

Je pris Margaret par le bras, l'entraînai en courant. Le bois finit bientôt, une vaste prairie s'étala devant nous, au clair de lune. Au risque de nous y faire apercevoir, nous nous y engageâmes. Au moment où, après l'avoir traversée, nous nous retrouvions sous le couvert des arbres, je vis la torche électrique briller derrière nous, à l'orée du bois que nous venions de quitter. Deux ombres s'élancèrent dans la prairie.

— Courons! dis-je.

Il y avait quelque chose de ridicule dans cette situation. Margaret fuyait les détectives chargés de la protéger. Mais je savais ce que je faisais. L'agence Bensimmons n'aurait pas été fâchée de me retrouver et cela ne faisait pas mon affaire de me rencontrer nez à nez avec ces messieurs. Mais n'allaient-ils pas croire que j'enlevais Margaret? Bah! Tout cela ne ferait qu'accroître la confusion et ne pouvait me nuire. A moins, évidemment, que le Signor Di Conto et son collègue ne se missent dans l'idée de nous tirer dessus.

Margaret trébucha dans un fossé. Je l'en retirai péniblement et

nous continuâmes à courir, droit devant nous. Elle était essoufflée, se cramponnait à ma main, me suppliait de m'arrêter.

J'obliquai alors sur la gauche et nous assîmes sur le sol tiède, dans les aiguilles de pin, derrière un fourré.

— Ils ont perdu notre trace, souffla-t-elle.

Je passai la main sur sa joue brûlante, puis sur son front.

— Pas trop fatiguée?

— Ça va mieux... Mais je me demande...

Nous entendîmes des voix. Un faisceau de lumière cingla les troncs de pins, s'éloigna en direction opposée. Le souffle de Margaret s'apaisa. Elle soupira profondément, s'étendit sur le sol, à plat ventre, le visage dans les mains. Je l'imitai.

— Je vous entraîne dans de drôles d'aventures! dis-je avec un petit rire.

Elle rit, elle aussi.

— Oh! c'est amusant... Mais qu'allons-nous faire? Ils vont surveiller mon auto.

Je réfléchis rapidement. Il était possible que, devant l'insuccès de leur poursuite, les détectives retournent jusqu'à la route pour surveiller l'auto de Margaret. Il valait mieux revenir à New-York par un autre moyen.

— Il vaut mieux la laisser là où elle est, dis-je. Vous téléphonerez à un garagiste du village qui ira la prendre et vous la ramènera... Ce serait imprudent...

— D'accord. Mais où irons-nous? Et puis, vous avez dû laisser vos affaires là-bas...

— Si peu que la perte passera inaperçue.

Pendant un moment, nous cherchâmes à nous orienter. Margaret crut se souvenir qu'à sept ou huit milles il y avait une station de chemin de fer. Il fallait nous y rendre et regagner New-York au plus tôt.

Le bois était silencieux. Les hommes avaient dû revenir en arrière, et nous étions seuls, dans cette immensité inconnue, en pleine nuit. La première chose était de retrouver la route. Nous marchâmes une bonne demi-heure sans trouver autre chose que de petites routes locales qui allaient nous ne savions où. Nous avancions lentement. Margaret souffrait de sa cheville qui devait s'être légèrement foulée lorsqu'elle était tombée. De minute en minute, elle se faisait plus lourde, marchant avec peine. Et nous ne voyions toujours pas de chemin connu. Il était à peu près sûr que nous nous étions égarés.

— Arrêtons-nous! me demanda-t-elle enfin, à bout de forces.

Nous restâmes un long moment assis sur le bord d'une piste. La nuit fraîchissait. Les premières lueurs de l'aube n'allaient pas tarder à paraître.

Soudain, dans le lointain, nous entendîmes la cloche d'une locomotive, puis le long grondement d'un train. Cela nous rendit courage. De nouveau, nous repartîmes, à pas lents cette fois, et, au bout

d'une demi-heure, nous atteignîmes un remblai de voie ferrée. Il n'y avait plus qu'à le suivre jusqu'à une station.

Sur le bord du chemin qui longeait le talus du chemin de fer, il y avait une sorte de vieille baraque en planches, à demi délabrée.

Margaret était si fatiguée que nous allâmes nous y asseoir. Je fumai une cigarette, bavardai avec elle lorsque, tout à coup, je m'aperçus qu'elle ne répondait plus. Sa tête reposait sur mes genoux. Je m'inclinai vers elle et vis qu'elle avait fermé les yeux. Elle dormait, accablée de fatigue.

— 9 —

Trois heures plus tard, nous étions dans le train qui nous ramenait à New-York. Déjà, je réfléchissais aux conséquences de cette nuit. Mon nouvel asile était brûlé. D'autre part, on allait savoir que Margaret était mon alliée. Cela m'inquiétait.

— Non, dit-elle. J'ai décidé de tout raconter à Dick. Il poussera de hauts cris, je le sais, mais je parviendrai à le convaincre. Et il pourra nous rendre service.

Je n'étais pas favorable à cette idée, mais Margaret semblait y tenir et je finis par acquiescer, presqu'avec indifférence. Après tout, je verrais bien... Mais je me promis d'être sur mes gardes. J'avais été si souvent échaudé que je ne voulais plus avoir confiance qu'en deux personnes : Margaret et Pollock.

Elle me quitta à la gare et je lui promis de lui téléphoner l'adresse de mon nouveau gîte, ou plutôt de lui donner un rendez-vous dès que j'aurais trouvé ce nouveau gîte. Puis, je déambulai dans les rues, encore fraîches. J'allai prendre mon petit déjeuner dans une cafeteria de la ville basse. A deux reprises, je téléphonai chez Pollock, puis au journal, mais il n'était à aucun de ces deux endroits.

Aux environs de midi, en passant dans une rue de l'East Side, je vis, à mon grand étonnement, une petite pancarte : chambre à louer. J'entrai et me présentai à une vieille femme comme un marin qui venait de débarquer et cherchait une chambre pour quelques jours.

— J'ai bien ma cabine à bord du bateau, lui ds-je, mais je ne tiens pas à y retourner chaque soir...

Elle ne semblait guère tentée de me louer sa chambre pour si peu de temps, mais je la rassurai en lui disant que mon cargo resterait bien trois semaines dans le port.

— Si la chambre me plaît, ajoutai-je, je la garderai en vous payant d'avance pour avoir un pied à terre la prochaine fois que je repasserai par ici.

— Quel est votre bateau, jeune homme.

Au hasard, je donnai un nom que j'avais vu dans le journal, le *City of Cork*, et son visage s'éclaira.

— Mais alors, vous êtes irlandais?

— Ma foi, oui, fis-je. Vous n'aimez pas les Irlandais?

— Moi! s'exclama-t-elle. Moi? Mais j'en suis!

En conséquence, je lui dis que je m'appelais Michael O'Rourke et elle me confia que le nom de sa mère était Sullivan. Tout allait bien. Je tâchai d'imiter l'accent irlandais et crois même avoir prononcé, une ou deux fois, le nom de saint Patrick.

— 10 —

— Si tous les Irlandais du monde voulaient bien se serrer les coudes, hurlait le capitaine Conally, on dominerait le monde, mon vieux! On les dominerait tous! Faudrait un peu plus d'entr'aide, pas vrai? Mais, si tous les Irlandais du monde... Ah! quelle vision, hein?

Il s'était installé dans ma chambre, ce sympathique capitaine Conally qui logeait, lors de ses escales à New-York, chez un cousin qui habitait la maison voisine. Ma logeuse n'avait pas manqué de lui faire part de mon arrivée et, sans façons, il était venu me rendre visite vers 5 heures. Il m'avait trouvé endormi sur mon lit.

— Debout, vieux frère! On arrose ça!

Il avait apporté de quoi boire et le gars était si jovial, si plaisant, si farceur, que je n'avais pas hésité à vider de nombreux pots avec lui. Par chance, j'avais eu deux camarades irlandais et je m'étais quelquefois exercé tant à prendre leur accent qu'à employer un certain nombre de mots « d'origine ». D'autre part, les termes nautiques ne m'étaient pas inconnus. Le capitaine n'en demandait d'ailleurs pas tant. Il voulait boire avec moi, parler, échanger des idées sur des sujets qui lui étaient chers.

— Quand rembarquez-vous? me demanda-t-il.

Je lui répondis que je n'en savais rien. En quelques secondes, j'avais imaginé une histoire plausible : j'étais né aux Etats-Unis, avais fait des études de droit, mais des revers de fortune, subis par ma famille, m'avaient empêché de poursuivre ma carrière. C'est pourquoi, lui dis-je, je m'étais engagé comme matelot. Maintenant, ajoutai-je, j'en étais arrivé à me demander si je devais reprendre la mer ou si je devais tenter de refaire ma vie sur le sol ferme.

— Reprenez la mer! rugit-il. C'est la liberté. Pas comme ici. Cette ville de gens en conserve. Reprenez la mer. Le plus beau des métiers.

Il emplit à nouveau mon verre.

— Vous reviendrez au pays. Il a besoin de ses fils, de tous ses fils, surtout de gens comme vous! Et puis, là-bas, on sait boire. Allons, du cran, mon gars!

J'avais un peu trop bu et craignais de dire des choses indiscrètes. Pour calmer les inquiétudes de Conally, je lui promis de reprendre la mer, puis je prétendis le quitter.

— Vous allez sortir, mon gars? Allons donc! Je ne te quitte pas! A mon dernier passage, je me suis ennuyé comme un rat mort... Je ne te quitte pas! Toi, tu es un drôle! On va en faire de belles.

Bien qu'apparemment il tînt le coup mieux que moi, je crois qu'il n'en était pas moins « inspiré ».

Il me suivit lorsque je descendis, prétextant un coup de téléphone urgent. En réalité, ce n'était pas faux, puisque je cherchais toujours Pollock. Cette fois, j'eus la veine de le trouver. Le capitaine m'attendait devant la cabine.

— Un rendez-vous, hein? dit-il en clignant de l'œil.

— Oui. Un copain.

— Eh bien! Nous serons trois. On rigolera mieux, pas vrai, mon gars?

Je ne parvins pas à me débarrasser de lui. Lorsque Pollock arriva au lieu du rendez-vous dans un petit bar de Mulberry Street, il parut tout surpris de voir que je n'étais pas seul. Pour éviter tout quiproquo, je fis les présentations et précisai ma qualité de marin irlandais. Pollock comprit. Il entreprit une grande discussion avec le capitaine, puis nous bûmes abondamment.

A 11 heures du soir, un peu vacillants, nous sortîmes dans la rue.

Dix fois déjà Pollock avait tenté de me parler en particulier, mais Conally s'était, chaque fois, interposé.

— Pas de cachotteries, les gars! Vous combinez quelque chose hein? Faut pas me laisser tomber!

Pollock parvint cependant à me dire qu'il avait vu Margaret. Celle-ci insistait pour mettre Richard Selby dans le secret, mais Pollock lui avait demandé de lui ménager un rendez-vous avec ce dernier. Margaret devait faire tout cela le lendemain matin.

— Et à part ça, quoi de nouveau?

Sans cesse interrompu par Conally, je lui conseillai de surveiller Brewster et, si possible, de continuer à être prudent. Chose étrange, l'assassin paraissait être au courant de tous nos mouvements. Il fallait, à tout prix, agir à son insu. Si, seulement, il faisait la moindre gaffe! Mais il était d'une prudence qui me mettait de mauvaise humeur chaque fois que j'y pensais.

— Ne t'en fais pas, dit Pollock. J'ai une idée.

Il ne voulut pas me dire laquelle. Le moment, d'ailleurs, ne s'y prêtait guère. Conally nous agrippait par le bras, parlait, chantait, et nous ne pûmes le faire taire qu'en l'entraînant dans un night-club où nous bûmes de nouveau sec.

A 2 heures du matin, Pallock était lui-même quelque peu vaseux. Il me raccompagna, ainsi que Conally, jusqu'à mon domicile puis, en me quittant, me donna rendez-vous à Central Park, pour le lendemain à 3 heures de l'après-midi. Nous devions nous retrouver au croisement d'allées où, lorsque nous avions vingt ans, nous nous donnions rendez-vous.

— 11 —

Le lendemain, Pollock n'était pas à Central Park. J'attendis jusqu'à 4 heures passées, puis, dans notre langage convenu, je lui téléphonai au journal. Il s'y trouvait justement.

— Impossible de venir, me dit-il. Je suis sur une piste formidable.. Cette fois, je tiens le bon bout!

Comme je le questionnais, il refusa de répondre.

— Ne bouge pas! dit-il. Surtout, ne bouge pas! Je m'occupe de tout... Tu viendrais encore faire des histoires. Distrais-toi avec Conally, et laisse-moi travailler.

— Mais quel genre de piste?

— Quelque chose de sérieux, expliqua-t-il. Une idée qui m'est venue et qui résout tout... Laisse-moi faire!

J'étais avide de savoir et je le suppliai de m'en dire davantage. Mais il refusa. Il craignait, sans doute, que j'intervienne d'une façon ou d'une autre, et que je fasse échouer ses projets.

— Ne bouge pas, répéta-t-il. Ne cherche pas à voir Margaret. Reste planqué comme un mort. Je te retrouverai ce soir à minuit, au même endroit. Entendu?

— Oui, je t'attendrai encore une heure.

— Non, cette fois je te promets. D'accord?

— D'accord.

Et je raccrochai.

— 12 —

Je passai une fin d'après-midi dans le désœuvrement le plus irritant. Deux ou trois fois, j'eus la tentation de téléphoner à Margaret, mais je voulais faire confiance à Pollock. Je me contentai donc d'acheter une brassée de journaux et m'enfermai dans ma chambre.

A 7 heures, n'y tenant plus, je téléphonai de nouveau au journal.

— Tu sauras tout à minuit! me répondit-il. Et apprête-toi à une belle surprise.

— Par quels moyens, as-tu pu apprendre quelque chose? La voiture?

— Oui, j'ai une idée sur la Lincoln. Encore une petite visite ce soir, une vérification, et je crois que nous serons sur la bonne route.

— Une visite à qui?

— Tu sauras, tu sauras! Reste dans ton coin et ne t'occupe pas de moi. Tout va bien.

Comme l'impatience me rongeait, j'appelai Margaret et nous convînmes d'un rendez-vous pour le début de la soirée.

Je la rencontrai devant l'entrée de Central Park, au coin de la 5e Avenue et de la 59e Rue. Elle avait un sourire radieux et je lui demandai les raisons de cette excellente humeur.

— Finies les fuites à travers prés et champs, expliqua-t-elle, j'ai raconté à Richard toute l'histoire et nous avons maintenant un nouvel allié.

— Mais Elinor?

— Justement, j'en ai d'abord parlé à Richard...

— Pourquoi à Richard, alors qu'Elinor est votre amie?

— Je ne sais pas, je préférais...

— Parce que c'était un homme?

— Et moi, une femme, n'est-ce pas? dit-elle en riant. Non, Farrow, il ne s'agit pas de cela. J'ai, pour Elinor, une grande affection, une affection qu'elle mérite, mais c'est un être difficile à connaître, fantasque. Je ne peux pas savoir ce qu'elle a, en ce moment, dans la tête. Son attitude, envers moi, m'étonne. Pourquoi me faire protéger comme cela sans raison? Si je lui avais parlé d'abord, elle aurait aussi bien pu prendre la mouche. C'est pour ça que j'ai pensé à Richard. Il me semble que c'était mieux ainsi. Il a plus d'influence sur elle qu'on ne pense. Une fois qu'ils seront mariés, il y a bien à parier que, malgré les apparences, c'est lui qui lui fera faire ce qu'il voudra.

— Vous croyez?

— Ce sont des choses que l'on sent, vous verrez... et, en tout cas, cette fois-ci, il l'a plus facilement convaincue que je ne l'avais convaincu moi-même — convaincu, du reste, est un peu fort, peut-être. Il faut leur laisser un peu de temps. L'essentiel est qu'ils m'ont, l'un et l'autre, promis de ne rien entreprendre contre vous.

— Espérons-le, dis-je. Quand les avez-vous vus?

— Ce soir à 7 heures.

— L'agence Bensimmons a-t-elle été avertie de se tenir tranquille?

— Richard leur a téléphoné devant moi. Cela vous rassure-t-il?

Cela me rassura. Je dis alors à Margaret ce que m'avait annoncé Pollock, au téléphone. Elle le savait déjà.

— Je l'ai rencontré ce matin, m'apprit-elle. Il était tout excité. Il pensait être sur une bonne piste.

— Que vous a-t-il dit?

— Il n'a rien voulu me dire, fit-elle avec une nuance de regret.

Il prétend agir tout seul et craint que nous ne venions brouiller les cartes. Mais il paraît bien certain de réussir. Une seule chose : je sais qu'il devait voir Brewster cet après-midi.

Je compris pourquoi Pollock m'avait donné rendez-vous dans ce quartier. Le domicile de Brewster n'était pas loin de Central Park.

— Espérons, répétai-je. Mais je ne vois pas très bien Brewster maniant le revolver et la matraque.

Elle se mit à rire.

— Moi non plus. Mais sait-on jamais? Il a bien cambriolé le cottage de ma sœur.

Nous étions dans un petit restaurant de la 59e Rue. Assis dans un box, nous étions face à face. Tout était calme autour de nous. La radio marchait en sourdine et les rares consommateurs parlaient à mi-voix. Paresseusement, je repassais, en esprit, les différentes phases de l'affaire. Je revoyais les différents visages : Ventozas, Brewster, Dawson... Mais aucune lumière ne jaillissait de tout cela. Aussi, me tardait-il de rencontrer Pollock. Il m'avait dit qu'il serait en avance au lieu du rendez-vous, pour ne pas me faire attendre. Il devait être en voiture. A plusieurs reprises, je regardai ma montre.

— Vous vous ennuyez avec moi? demanda Margaret en souriant.

— Je ne m'ennuie pas... Mais je brûle de savoir ce que Pollock va me dire. Peut-être est-il enfin sur une piste...

— Mais que peut-il savoir de plus que nous?

— Je me le demande aussi. Je crois, pourtant, avoir vu les seules personnes qui peuvent être mises en cause. Van Halden ne connaissait que trois d'entre elles : c'est donc à l'une d'elles qu'il a dû parler de ma visite et des révélations qu'il pouvait faire, et c'est cette personne qui l'a tué. Mais, enfin, ajoutai-je, Pollock a quelque chose de nouveau puisqu'il m'a appelé.

Elle réfléchit un long moment, hocha la tête.

— Oui, c'est fort possible... Sinon, comment le meurtrier aurait-il su que Van Halden?... Oui, c'est sans doute cela. Nos investigations doivent donc se limiter à Brewster, Dawson, Sokolovsky et Ventozas. Et c'est dans ce cercle que Pollock a dû faire une découverte...

— 13 —

Conformément aux instructions de mon ami, je m'arrangeai pour arriver au rendez-vous à minuit précis. Auparavant, j'avais raccompagné Margaret jusqu'à la station de métro la plus proche, puis je m'étais acheminé à pied en direction de l'endroit de Central Park où Pollock devait m'attendre.

Cet endroit était assez isolé, au croisement de deux allées, un coin sombre. La clarté des lampadaires traversait avec peine les

épais feuillages. Au loin, se dressant sur le ciel rouge, on apercevait les masses sombres des buildings, monstres au repos.

J'arrivai lentement par une allée lorsqu'une auto passa à fond de train. Ce fut seulement lorsqu'elle m'eut croisé, que je songeai à la Lincoln noire. Je me retournai. Trop tard! Impossible de déchiffrer le numéro. Le feu rouge diminua, s'effaça dans le nuage de poussière qu'elle soulevait.

Inquiet, je pressai le pas. Puis, je me rassurai. Au carrefour, je voyais le petit cabriolet de Pollock. Je m'en approchai rapidement, me penchai par la portière, mais il n'y avait personne à l'intérieur.

— Hello! fis-je à mi-voix.

Des promeneurs attardés arrivaient par l'autre allée. Je me cachai de mon mieux derrière l'auto, attendis qu'ils fussent passés, Puis, de nouveau, j'appelai. Pas de réponse.

Je m'éloignai du cabriolet, regardai autour de moi, m'attendant à voir Pollock surgir d'un instant à l'autre, mais les environs paraissaient déserts. Je n'entendais que le grondement sourd de la ville. les klaxons des voitures.

— Pollock! appelai-je. Pollock!

De plus en plus inquiet, je me mis à battre les fourrés alentour. Soudain, il me sembla voir une forme sombre, sous un buisson, à une trentaine de pieds de l'allée. Je me précipitai, me penchai. Avant même d'avoir tiré le corps sur la pelouse, je savais que c'était celui de Pollock.

— 14 —

Mes mains qui l'avaient pris sous les bras touchèrent une chose gluante. Du sang! Je le secouai, mais en vain. Pollock était mort. Je songeai à fouiller ses poches : elles étaient vides.

Soudain, un bruit de pas me fit lever la tête. Je ne voyais pas l'homme qui arrivait. Je m'empressai d'essuyer mes mains à l'herbe, puis je regagnai l'allée.

Un agent de police tournait juste au carrefour et s'avançait vers moi à pas lents, faisant tourner son bâton dans le dos. Il s'aperçut que je venais de la pelouse et s'arrêta.

— Hé là, fit-il, qu'est-ce que vous faites là?

Que pouvais-je répondre? Que je me promenais? C'est ce que je fis, mais il n'eut pas l'air de me croire. Il regardait maintenant l'auto de Pollock.

— C'est à vous, la bagnole? demanda-t-il.

J'hésitai un instant avant de répondre, et ceci le rendit encore plus soupçonneux. Il fit quelques pas dans ma direction, épiant le moindre de mes mouvements, comme s'il s'attendait à ce que je l'attaque.

A mon tour, je m'approchai de la voiture, ouvris la portière, m'iustallai au volant.

— Vous êtes bien sûr qu'elle est à vous? insista-t-il.

Je me forçai à rire.

— Et vous voulez me faire croire que vous vous promenez seul à Central Park à minuit? dit-il en posant le pied sur le marche-pied.

— Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela? répondis-je Un petit tour après le dîner ne fait de mal à personne...

La clé de contact était restée sur le tableau de bord. Je posai la main dessus. Le visage du flic se fit plus proche. Je tournai la clé. En même temps, mon pied appuya sur le démarreur. Je passai en première et l'auto fit un bon en avant. L'agent roula par terre, mais il n'avait pas dû se faire mal, car, quelques secondes après, j'entendis son sifflet strident déchirer la nuit.

A toute vitesse, je tournai dans les allées, gagnai la sortie du parc, mais, comme par enchantement, les coups de sifflet de mon flic trouvèrent des échos. Une bagnole de police qui flânait par là me prit en chasse. Sa sirène se rapprochait. A trois reprises, je m'engageai à toute allure dans des rues transversales, sans même me rendre compte où j'allais. J'appuyais le champignon à fond, mais je ne parvenais pas à les semer. S'ils recevaient du renfort — et c'était vraisemblable — j'étais fait.

Alors, je virai une fois encore. Mes pneus hurlèrent lorsque je fis manœuvrer le frein. Je sautai à terre, revins vers le carrefour que je venais de passer. La sirène des flics piaula, se répercuta sur les murs sliencieux des maisons invironnantes. L'auto prit le virage au ras du trottoir, me frôla et se perdit.

Alors, j'accélérai mon pas, atteignis une rue relativement animée, puis plongeai dans un taxi qui passait au ralenti.

— Grand Central! criai-je au chauffeur.

Deux minutes plus tard, soudain inquiet, je fis glisser la vitre, tendis un billet à l'homme.

— Arrêtez! commandai-je.

Il se retourna surpris, mais obéissant vint se ranger le long du trottoir.

Je sautai avant même que l'auto se fût arrêtée.

Fin de la troisième partie.

QUATRIEME PARTIE

— 1 —

Une visite pénible, mais il fallait la faire — aller voir Sally. Je ne pouvais pas lui laisser apprendre par le journal le meurtre de Pollock. Je marchai pendant une bonne demi-heure puis, prenant un autre taxi, me fis conduire chez elle. Il était 2 heures du matin.

Elle vint m'ouvrir en pyjama sur lequel elle avait hâtivement jeté une robe de chambre. Je la tirais de son sommeil et elle me regarda, d'un œil vague, sans comprendre pourquoi je venais. Mais, soudain, elle devina, à mon visage, que quelque chose de grave était arrivé. Je devais être dans un état indescriptible — un mélange de douleur d'avoir perdu Pollock et de rage furieuse contre cet assassin invisible.

— Que se passe-t-il? demanda-t-elle.

— Il se passe... Il se passe...

Je voulais prendre des ménagements, mais le choc avait été trop violent. Je lui dis tout, en deux mots.

Elle recula, alla s'asseoir sur le divan, cacha son visage dans les mains.

Je m'approchai d'elle, voulus lui prendre la main. Soudain elle se redressa, bondit sur pied.

— Assassin! hurla-t-elle. C'est à cause de vous, à cause de vous que ça arrive!... A cause de vous qui n'avez rien fait que mettre les autres dans le bain, de faire agir Pollock à votre place!...

J'essayai de dire que nous allions le venger tous les deux, de la calmer, mais elle était en pleine crise.

— Vous apportez le malheur avec vous! gémissait-elle. Pour votre tranquillité, vous faites tuer vos amis! Ah! vous voulez le venger? Eh bien, moi aussi! Moi aussi, je vais le venger. Et drôlement! Lâche!

Elle me repoussa d'un geste violent, courut vers le téléphone.

— Lâche! rugissait-elle au milieu de ses sanglots. On va vous remettre en taule. Ça protègera les autres! Vous allez voir! Attendez un peu!

— Ne faites pas ça, dis-je. Ecoutez-moi, plutôt...

— Je lui avais bien dit de ne pas s'en mêler. Mais vous étiez son ami! Son ami! On devait se marier dans un mois! Et vous, vous êtes toujours vivant, et lui, et lui...

Elle serra les poings sur son visage puis, se détendant d'un seul coup, décrocha le téléphone, composa un numéro.

— La police? demanda-t-elle d'une voix étrangement calme. Je veux parler au commissaire.

J'étais tellement accablé que je ne songeais même pas à réagir, à lui arracher l'appareil des mains.

— Ah! Vous allez voir, disait-elle en attendant son interlocuteur. Vous allez un peu voir... Corbeau de malheur!... Pas capable de...

On dut lui répondre à l'autre bout du fil, car elle brailla dans le récepteur.

— Le commissaire? J'ai chez moi Farrow, David Farrow. Oui, c'est ça! Venez cueillir cette crapule, venez vite! Débarrassez le plancher de ce tueur, venez vite...

Elle donna son adresse et son nom, puis elle raccrocha et se retourna vers moi, le visage convulsé de colère.

— Vous voulez notre mort à tous? Hein? Qu'on paie pour vous? Pas capable de vous débrouiller seul?...

— Vous êtes folle, Sally, dis-je aussi doucement que je pus. Vous êtes folle, mais je comprends ça... Au revoir, Sally. Je ne vous en veux pas.

Elle ne chercha pas à m'empêcher de partir, mais je la vis s'écrouler sur le divan et cacher son visage dans les mains.

— 2 —

Je ne pus dormir que quelques heures, sans cesse réveillé par des cauchemars où je revoyais Pollock. Je me levai tôt et allai acheter les journaux du matin, mais il n'y avait encore rien dedans. Je téléphonai alors à Margaret pour lui apprendre la nouvelle.

—. Pauvre Pollock! dit-elle. Juste au moment où il croyait avoir trouvé une piste.

— C'est justement parce qu'il l'avait trouvée qu'on l'a descendu. Vous ne croyez pas?

Elle resta silencieuse un moment, comme si elle réfléchissait, puis soupira.

— Oui, sans doute... Et maintenant, qu'allez-vous faire?

— Maintenant, je me moque de tout. Je risque le grand coup. Il faut retrouver la piste de l'assassin, celle que Pollock avait découverte...

— Mais comment faire?

— J'ai une idée. Mais promettez-moi de prendre bien garde

à vous! Le meurtrier veut probablement éliminer tous ceux qui peuvent m'aider... Il commence à commettre des erreurs, car on comprendra bien que ce n'est pas moi qui ai tué Pollock! Il est pris de panique. Il frappera à nouveau. C'est pourquoi je vous répète : prenez garde à vous!

Elle me promit d'être très prudente, puis elle me fixa un rendez-vous pour l'après-midi. Prévoyant le cas où la ligne serait surveillée, nous avions usé d'un langage convenu pour fixer nos rendez-vous.

— Et faites attention, ajoutai-je. On peut vous suivre!

— On ne me suivra pas, promit-elle.

— 3 —

J'avais une idée, avai-je dit à Margaret. C'était plus qu'une idée — c'était tout un plan.

Dix minutes après avoir raccroché, je me présentai chez Brewster. Le domestique qui m'ouvrit refusa de me laisser entrer : Mr. Brewster était dans son bain.

Je pris alors l'une des lettres qu'il avait écrites à Bella Price, en arrachai un coin et le remis au valet en le priant de le transmettre sans retard à son maître. Moins de trente secondes plus tard, il était de retour et me faisait entrer.

Bewster me reçut dans son bureau. Il était enveloppé dans un vaste peignoir. Ses cheveux étaient encore mouillés, et il n'avait pas pris le temps de se donner un coup de peigne. Il paraissait fou de rage.

— Un chantage, je suppose? fit-il sèchement.

Puis, il dut me reconnaître. Ses traits se ramollirent et il recula jusqu'à la fenêtre.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Je tournai la clé de la porte, puis tirai mon revolver et m'avançai vers lui.

— Ni chantage ni menaces, répondis-je. Je vous rends ces lettres gratis...

Je les jetai sur la table.

— ... mais j'ai quelques questions à vous poser. Où étiez-vous hier soir à minuit?

— Hier soir? balbutia-t-il. Hier soir?

— Vous m'avez bien entendu. Hier à minuit.

— Eh bien, j'étais chez des amis...

— Quels amis?

Il refusa tout d'abord de répondre, mais je fis mine d'appuyer sur la gâchette et son visage se contracta de peur.

— Répondez, bon Dieu, fis-je. Et plus vite que ça, sinon je fais un carton sur vous. Au point où j'en suis...

— J'ai passé ma soirée avec... ma secrétaire... Miss Bloom.

De nouveau, je lui demandai son numéro de téléphone, mais...

— Bien sûr, bien sûr, veuillez l'appeler.

Il s'exécuta. Je lui arrachais l'appareil des mains.

— Allo, Miss Bloom?

Une voix douce me répondit. Poliment, elle s'enquit de mon nom : « Peu importe, répliquai-je brutalement. La vie d'un homme est en danger. Il faut que vous me disiez avec qui vous avez passé la soirée d'hier. »

— D'hier?... en danger... les sons s'étouffaient dans sa gorge.

— Oui, dis-je sur le même ton.

Elle hésita encore une seconde mais ne put résister plus longtemps à me poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Un homme, balbutia-t-elle... ce n'est pas... Mr. Brewster?

Je scandais mes mots : « Avec qui avez-vous passé la soirée d'hier? »

— Avec lui, dit-elle, il est venu me prendre après le dîner et nous sommes allés au cinéma ensemble et il m'a déposée devant ma porte avec sa voiture; il devait être... une heure moins le quart; nous nous étions arrêtés, auparavant, au Royal-Bar pour prendre quelque chose. Il n'avait pas l'air inquiet. Quand il remit l'auto en marche, il souriait...

— Et pourquoi n'aurait-il pas souri? l'interrompis-je de ma voix la plus aimable.

— Mais je... je ne sais pas, balbutia-t-elle interloquée.

— Moi non plus, Miss Bloom, moi non plus. Je ne vois pas du tout ce qui aurait pu, hier soir, troubler la digestion de Mr. Brewster...

Le silence se fit à l'autre bout du fil. Miss Bloom devait se demander ce qui lui arrivait. Puis, une indistincte petite voix murmura : « mais, ce danger?... »

— Il ne concerne en rien Mr. Brewster.

La voix se fit plus aiguë : « Allo, allo, qui êtes-vous? Allo... ».

Je raccrochai.

— Bien, dit Brewster. Que voulez-vous de plus?

— Des tas de choses. Je recherche le meurtrier de Bella Price, de Van Halden et de Pollock...

— Pollock? s'écria-t-il surpris. Mais il est venu me voir hier après-midi...

— Il s'est passé des tas de choses depuis, l'interrompis-je. On l'a descendu, hier à minuit, à Central Park, où il m'avait donné rendez-vous. Vous lirez ça dans les journaux de midi. Lui aviez-vous donné des renseignements intéressants?

Il secoua les épaules sous son large peignoir, parut reprendre un peu de contenance.

— Pas tellement que ça. Je n'aime pas beaucoup ce genre d'enquêtes... Fouiller dans la vie de personnes respectables...

— Laquelle personne respectable fouillait bien une villa abandonnée... Van Halden vous avait-il téléphoné, après la visite que je vous ai rendue, à tous deux?

— Non. Pourquoi l'aurait-il fait? Je ne le voyais que très rarement...

— Quelle est la marque de votre auto? demandai-je encore.

— Mais.. je ne vois pas très bien...

— Répondez toujours.

— C'est une Cadillac. Mais je ne vois toujours pas...

— Oubliez-le. Maintenant, je vous préviens : si vous parlez à qui que ce soit — police comprise — de ma visite, je déballe tout. Les journaux se feront un plaisir de raconter ça... Compris?

— Je n'ai pas intérêt à ce que ça se sache...

— Je vous crois. Eh bien, si vous vous taisez, personne n'en parlera.

Il avait eu une peur violente et, maintenant, voyant que la conversation tournait bien, il se civilisa. Il se mit à me poser des tas de questions et je l'encourageai en lui répondant. Je lui racontai, notamment, les circonstances du meurtre de Pollock et, à mon tour, lui demandai des détails sur la vie d'Isobel Price.

Il me regarda d'un drôle d'air.

— Il n'y a vraiment rien à cacher... Vous pourriez me mettre sur la bonne piste... Allez-y.

Il hésita encore un peu, puis brusquement se décida.

— Je l'ai fréquentée pendant près de deux ans, dit-il. J'étais le banquier de son père qui lui envoyait de l'argent par mon intermédiaire. Elle était charmante... Mais, peu à peu, j'ai acquis l'impression qu'elle avait des relations suspectes... Un jour que je me trouvais chez elle, où l'on jouait gros jeu, mon appartement a été cambriolé... Elle seule pouvait savoir qu'à ce moment ma femme était à la campagne et que l'appartement était vide. Je ne crois pas qu'elle ait été responsable de cela, mais elle a dû en parler avec un de ses amis qui en aura profité... Voilà ce que j'entends par relation suspecte, comprenez-vous? J'ai pris fort mal la chose, d'autant plus que je la soupçonnais, en outre, d'être la victime d'un maître-chanteur. L'affaire du cambriolage m'a décidé à rompre. Je lui ai dit ses quatre vérités et elle, elle est entrée en fureur et je suis parti... Je ne l'ai plus revue.

— Combien de temps avant sa mort cela est-il arrivé?

— Je ne sais plus trop... Un mois, peut-être un peu moins...

— Et n'êtes-vous jamais retourné chez elle?

— Jamais! fit-il d'un air digne. Quand j'ai pris une décision... Jamais!

— Lui aviez-vous dit que vous soupçonniez quelque chose de louche?

— Je n'ai pas mâché mes mots... Je l'ai carrément accusée d'avoir renseigné le cambrioleur...

— Croyez-vous qu'elle faisait partie d'une bande?

— Non, dit-il sérieusement. Je ne crois pas cela. Peut-être, une complice inconsciente.

Il pencha la tête, soupira d'un air pincé. En peignoir de bain, il était réellement comique.

— Habillez-vous! lui dis-je.

Il redevint le petit pèt-sec qu'il était habituellement.

— C'est pas fini, votre interrogatoire? demanda-t-il sèchement.

— Juste quelques questions supplémentaires. Habillez-vous et ne tentez pas de me jouer une farce. Je n'ai pas envie de rigoler, surtout après le meurtre de mon ami. Allez, dépêchez-vous. Vous allez m'accompagner quelque part.

Il ne répliqua pas. Je le suivis dans sa chambre à coucher et m'assis sur une chaise tandis qu'il passait ses vêtements. Je gardais toujours le revolver à la main.

— Où allons-nous? me questionna-t-il au moment où nous sortions sur le palier.

— Vous le verrez bien. Votre bagnole est en bas?

— Elle est au garage.

— Et le garage?

— Dans le même « block ».

Il inspirait beaucoup de respect au garagiste, à en juger d'après les courbettes qui nous accueillirent. Il se mit au volant de sa Cadillac, remonta la rampe à fond de train et faillit même emboutir une autre auto qui passait dans la rue. Je lui indiquai la route à suivre. Une demi-heure plus tard, nous fûmes devant le magasin de Salomon Ventozas.

— 4 —

— Pourquoi me menez-vous chez cet individu? demanda rageusement Brewster qui, pendant le trajet, n'avait pas desserré les dents.

Sans répondre, je lui fis signe de descendre puis, j'entrai après lui dans le magasin.

Ventozas ne s'y trouvait pas, mais le vendeur, un grand brun au teint ravagé, nous dit qu'il était dans son atelier, à l'étage au-dessus. C'était là qu'il m'avait reçu la première fois.

Nous montâmes un petit escalier en colimaçon et trouvâmes Ventozas, une loupe encastrée dans l'œil, en train d'examiner un brillant.

Lorsqu'il nous entendit entrer, il leva la tête sans enlever sa loupe, et, pendant quelques instants, il me sembla me trouver en face d'un monstre d'une planète inconnue.

— 5 —

Il fallait agir par la manière forte. Je le sentais nettement. Tous ces types ne consentaient à raconter leurs petites affaires que lors-

qu'ils avaient peur. De nouveau, j'exhibai mon revolver et promis une certaine dose de plomb à ceux qui voudraient me jouer des tours ou éluder mes questions.

— Zouer des tours! s'exclama Ventozas en essuyant la sueur qui, tout à coup, s'était mise à ruisseler sur son gros visage olivâtre. Zouer des tour, moi?

Il haussa les épaules, attrapa une Flor de Cuyabas dont je conservais encore l'écœurant souvenir, mais, cette fois, ne m'en offrit pas.

En quelques mots, je lui expliquai le motif de ma visite. Je lui demandai son alibi pour la veille au soir, à minuit.

— Oun alibi? s'écria-t-il comme s'il s'agissait d'un animal bizarre dont il entendait le nom pour la première fois. Oun alibi? Moi?

— Oui, vous. Où étiez-vous hier soir à minuit?

Il regarda le revolver que je balançai nonchalamment, puis porta le cigare à ses grosses lèvres, en tira une bouffée puante

— Z'étais au Club des Bizoutiers, 29e Rue... Nous fêtions lé rétour d'Europe d'oun bon ami... Zousqu'à trois heures!

De nouveau, je procédai à une vérification. Il me donna le numéro du club. Je le composai et demandai le secrétaire.

— Allo, dis-je. Ici le secrétaire de M. Ventozas. Nous savions qu'il allait chez vous, hier soir, mais nous ne l'avons pas encore vu ce matin... A-t-il passé la nuit chez vous?

— Non, me répondit l'homme. M. Ventozas a passé la soirée ici, mais il nous a quittés à trois heures... Il a fait chercher un taxi... Il doit certainement dormir.

— Merci, dis-je. C'est probable.

Je raccrochai. Ventozas leva les yeux au ciel, soupira.

— Vous voyez bien, fit-il. Zé sous révénou en taxi, z'ai dormi...

— Autre question, dis-je en m'adressant cette fois à Brewster. Pourriez-vous décrire les bijoux que vous aviez offets à Miss Price et qu'elle prétendit avoir perdus.

Brewster rougit, me lança un regard penaud mais consentit à parler. Il décrivit les deux bijoux, une broche et un clips.

— Les lui avez-vous rachetés? demandai-je à Ventozas.

Ses petits yeux bruns allèrent de Brewster à moi.

— Zé crois qué oui... Lé clips, c'est lé bizou dont zé vous avais parlé... Elle est révénoue deux zours après pour mé lé racheter... Mais zé l'avais dézà révendou...

— C'est bien cela! s'exclama furieusement Brewster. J'avais fait une scène terrible, et elle a dû tenter de la racheter... Enfin! Ne disons pas du mal d'un morte.

Ventozas éleva ses petites mains olivâtres, les laissa retomber comme pour montrer qu'il s'inclinait devant la fatalité.

— A quelle date cela se passait? demandai-je.

— Oun mois avant sa mort, répondit Ventozas.

— Vous a-t-elle vendu d'autres bijoux?

Ventozas regarda Brewster.

— Quelques-ouns... Pas très souvent... Zé né pouvais pas savoir...

— Non, dis-je. Vous ne pouviez évidemment pas savoir.

Il y eut un silence. Ventozas reprit son cigare posé sur le cendrier, le porta à ses lèvres, ferma les yeux en aspirant une profonde bouffée, comme mieux en jouir.

— Allons, allons! dis-je avec impatience. Ne savez-vous rien d'autre? N'êtes-vous pas au courant de difficultés qu'aurait eues Bella Price avec une de ses relations? Parlez, Ventozas, ou bien la police pourrait s'intéresser à vos opérations de recel... Il s'agissait peut-être de bijoux volés...

L'homme gémit, parut accablé.

— Zé né sais rien, dit-il. Zé lé zoure.

Puis il parut se souvenir d'une chose :

— Ah si! Peu dé temps avant sa mort, zé souis allé chez Miss Price...

Il se tourna vers Brewster :

...pour oune affaire, précisa-t-il. Zé souis donc allé chez elle... Comme z'allais sonner à la porte, z'ai entendou oune dispoute entre elle et oun homme. ça criait beaucoup... Z'ai entendu qu'elle disait : « En tout cas, zé vous empesserai de faire ça! Entendez-vous? Zé vous en empesserai par tous les moyens! Zé n'accepterai zamais ça... Zamais! »

Il s'arrêta, me regarda comme s'il cherchait mon approbation.

— Z'étais discret, conclut-il. Zé souis parti.

Tout cela cadrait avec les renseignements fragmentaires que j'avais pu recueillir jusqu'alors. Il était de plus en plus certain que Bella Price avait été en difficulté avec une certaine personne, sans doute un complice... Elle avait dû le menacer pour l'empêcher de faire une chose que j'ignorais et l'homme s'était débarrassé d'elle. Il n'avait pas voulu qu'on pût soupçonner un des familiers de la jeune femme, au nombre desquels il devait compter. Et voilà pourquoi il avait attiré un inconnu — moi-même — sur les lieux du crime pour lui en faire endosser la responsabilité.

Tout cela cadrait parfaitement. Je m'étais souvent défié de mon intuition qui, plus d'une fois, m'avait induit en erreur, mais, maintenant, je sentais que la vérité était là. Restait à trouver ce mystérieux complice pour lequel elle vendait ses bijoux, pour le compte duquel elle en revendait peut-être. Derrière tout cela, je sentais un trafic, une opération malpropre, dont Bella Price avait été complice, vraisemblablement à son insu. Lorsqu'elle avait su la vérité, ou bien lorsque le mystérieux M. X... avait exigé autre chose, elle s'était rebellée. Par crainte d'être démasqué, il l'avait tuée.

J'exposai tout cela aux deux hommes. Brewster, auquel j'avais déjà dit que Margaret était mon alliée, ne paraissait pas très hostile à ma thèse. Je sentais qu'il hésitait encore à me croire innocent, mais qu'il s'en fallait de peu pour qu'il fût convaincu. J'attribuai cela à l'attrait qu'il avait indubitablement ressenti pour Bella Price, avec laquelle il avait, je crois été fiancé. Il désirait que son assassin fût châtié et je devinais qu'il était prêt à m'aider si je le persuadais définitivebent que je n'étais pas coupable.

Ventozas, au contraire, restait boudeur, hargneux et ne parlait

que parce que mon révolver était posé sur la table, à un pouce de ma main.

Pourtant, à mesure que je parlais, je vis son visage se transformer. Tout d'abord, ce fut une sorte d'inquiétude vague, qui n'avait rien de commun avec la peur que je lui avais inspirée, mais qui devait provenir d'une idée qui germait en lui. Je devinai qu'il songeait à quelqu'un, à un coupable possible. Mais je savais qu'il ne dirait rien.

Pour l'inquiéter, je mentionnai le nom de Van Halden.

— Vous ne pensez tout de même pas que c'est moi qui l'ai assassiné? dis-je. Van Halden, au contraire, voulait m'aider... Mais le meurtrier de Miss Price a dû l'apprendre... Et il l'a liquidé... Si vous savez quelque chose, Ventozas, vous feriez bien de parler. Sinon...

— Mais z'ai vou ai dézà dit que zé né savais rien! s'exclama-t-il.

— Si l'assassin pense que vous savez quelque chose, il n'hésitera pas...

— Zé né sais rien, m'interrompit-il.

Il était probable qu'il en venait, lui aussi, à croire à mon innocence. Mais le seul résultat fut qu'il n'eut plus peur de mon revolver. Il commença à se montrer agressif, se fâcha, refusa de répondre à plusieurs de mes questions.

— Quand avez-vous vu Bella Price pour la dernière fois? lui demandai-je.

— Zé né dirai plous rien. Zé né parlerai qu'à la police!

Il était décidément psychologue.

— Van Halden vous a-t-il téléphoné après ma visite?

— Zé né dirai plus rien!

J'eus beau saisir mon revolver, il haussa les épaules puis, comme un homme sûr de lui, ralluma son cigare éteint.

— Pouisqué vous n'êtes pas oun assassin, dit-il, vous n'allez pas tirer sur moi, non?

— 6 —

Je m'étais trompé sur Carl Brewster. Sous son aspect déplaisant, rigide et rageur, il cachait une âme honnête et je n'eus plus besoin de le menacer pour qu'il consentît à m'aider. Sans doute, il tremblait d'émotion à l'idée de transporter dans sa voiture un homme recherché par la police et condamné à mort. Mais il acceptait maintenant ma thèse et désirait sincèrement que le véritable criminel fût retrouvé.

Je lui proposai de chercher Margaret et il accepta. Nous nous retrouvâmes au déjeuner, dans un petit restaurant peu fréquenté de l'East Side. Je racontai à la jeune fille tout ce qui s'était passé depuis la veille, tout ce que j'avais appris.

Elle était très frappée par la mort de Pollock, et elle comprenait combien cela me touchait. Je lui demandai d'aller voir Sally qui, je l'espérais, était maintenant dans de meilleures dispositions. Peut-être savait-elle ce que Pollock avait décidé d'entreprendre, peut-être lui avait-il parlé des visites qu'il comptait faire.

D'abord gêné par la présence de Margaret, Brewster fit un effort sur lui-même et prit part à la conversation.

De nouveau, nous passâmes en revue la liste des suspects possibles, mais sans résultat.

Sokolovsky avait quitté la ville depuis deux jours et Margaret avait lu, dans « Variety », que sa troupe donnait une série de représentations à Chicago.

Quant à Dawson, je ne voyais pas très bien sous quel prétexte je pourrais bien aller lui rendre visite. Et, d'ailleurs, aucun nouvel indice ne me permettrait de l'interroger utilement.

Magaret avait acheté tous les journaux de midi. Leur lecture n'était pas positivement encourageante. On annonçait le meurtre de Pollock et l'on racontait comment l'assassin probable s'était enfui dans l'auto de la victime. On avait trouvé bon de publier ma photo à côté de celle de Pollock. La police était tournée en ridicule bien qu'un de ses porte-paroles eût déclaré, selon l'habitude, qu'il « fallait s'attendre à une arrestation dans les quarante-huit heures, peut-être moins ».

Une chose néanmoins m'intéressa au plus haut point. Ceux même des journaux qui, jusqu'alors, ne m'avaient pas ménagé, reprenaient maintenant la thèse qu'avait soutenu Pollock dans le *Next Morning.*

« Pollock était persuadé de l'innocence de Farrow, disait le « Star ». Il était sur la piste du véritable assassin et celui-ci l'a éliminé. En tout cas voilà un crime que nos autorités ne pourront pas mettre sur le dos de Farrow... »

Faisant allusion à l'incident de l'auto et au signalement de l'inconnu fourni par l'agent, le journal ajoutait :

« Farrow s'est peut-être trouvé sur les lieux du crime par accident. Il n'est pas non plus exclu que son signalement et celui de l'homme qui s'est enfui dans la voiture de la victime correspondent... »

Des mots, des mots, des mots!

D'un geste las, je posai le journal sur la table. Brewster et Margaret s'étaient arrêtés de parler et me regardaient.

— Au fait, dis-je, je ne peux plus rentrer à mon hôtel. Un voisin, le capitaine Conally, m'a rencontré en compagnie de Pollock. Nous avons, tous les trois, passé plusieurs heures ensemble. Evidemment, Conally était rond, mais pas au point de ne pas reconnaître nos photos dans les journaux...

Brewster nous offrit des cigarettes, en alluma une et se mit à réfléchir.

— Il faudra que vous soyez très prudent, maintenant, dit-il. Je crois que vous touchez au but.

Je le savais et l'idée que Pollock ne serait pas là pour assister à notre triomphe me rendait malade.

— Incidemment, dit Margaret, j'ai parlé avec le rédacteur en chef de Pollock. Le journal reprend à son compte la campagne qu'il avait déclenchée. Ils sont au courant de la Lincoln noire...

Machinalement, je levai un œil en direction de Brewster. Il demeura impasible. Tout à coup, une idée me traversa l'esprit.

— Mon Dieu! m'exclamai-je. Mon Dieu! La Lincoln!

— Que se passe-t-il? demanda Brewster comme si je l'avais tiré d'un profond sommeil.

— J'ai complètement oublié! Nous n'avons pas demandé à Ventozas la marque de sa voiture...

— Mais il a un alibi, dit Brewster.

— Lui, oui. Mais sa voiture en a-t-elle un? Ne vous rappelez-vous pas qu'il nous a dit être rentré en taxi. En taxi! Il serait étonnant qu'il ne possède pas de voiture à lui.

Je bondis vers le téléphone mural, feuilletai l'annuaire, formai le numéro de Ventozas.

— M. Ventozos n'est pas là, me répondit une voix d'homme. Il a quitté le bureau à midi. Avec sa voiture. Il ne nous a pas dit où il allait, mais nous a avertis qu'il serait absent plusieurs jours.

— Son auto est-elle une Lincoln noire?

— Oui, dit la voix. Pourquoi donc? M. Ventozas a-t-il eu un accident?

— Non, j'aurais voulu le joindre tout de suite. Quand est-il parti?

— Je vous l'ai déjà dit. Vers midi. Deux messieurs sont venus le voir...

— Et il est parti après leur départ?

— Pas tout de suite. Il est resté quelques mniutes à ranger ses papiers. Mais pourquoi ces questions?

Je raccrochai sans répondre, revins vers la table. A mon visage, Brewster et Margaret comprirent qu'il y avait du nouveau.

— Ventozas est parti, dis-je lentement.

— Parti? répéta Brewster.

— Parti pour plusieurs jours... dans sa Lincoln noire.

— Un départ qui m'a tout l'air d'un aveu.

— Je ne le crois pas, fis-je. Il a un alibi. C'est vous-même qui venez de le dire.

— A votre place, je le vérifierais. Qui vous dit qu'il ne vous a pas donné, tout à l'heure, le numéro d'un comparse à qui il avait donné des instructions en conséquence?

Je me levai, allai de nouveau vers le téléphone, pris l'annuaire, l'ouvris, cherchai. Non, Ventozas ne m'avait pas trompé. Le numéro qu'il m'avait donné était bien celui du Cercle des Bijoutiers. Je rejoignis Margaret et Brewster.

— Il faudra chercher autre chose, dis-je.

— Pourquoi n'a-t-il pas utilisé sa voiture hier soir? demanda Brewster.

— Ça, c'est le point obscur. Il l'a peut-être prêtée à un ami.

— Notre assassin! fit Margaret.

— Peut-être. Toujours est-il que quelque chose a dû se produire entre notre visite et son départ qui l'a incité à filer.

— Un avertissement?

— Deux messieurs lui ont rendu visite. Il faudra que nous découvrions qui ils étaient.

Il aurait mieux fait de tout raconter à la police, dit Brewster.

— Pensez-vous! Ventozas n'a pas la conscience tranquille! Il est apparemment en combine avec l'assassin — sans savoir peut-être que c'est l'assassin. Mais il doit lui racheter ses bijoux, ou se livrer à quelques petits trafics... Il craint la police. Il a dû se dire : « Si jamais la police apprend que j'ai prêté ma bagnole, je serai accusé de complicité ». Le meurtre de Van Halden n'a pas dû l'inquiéter outre mesure. Celui de Pollock a dû le faire réfléchir. Il se rend compte, maintenant, que l'assassin ne plaisante pas. Il a donc décidé de se mettre à l'abri.

— Oui, dit Brewster oui, tout cela est très vraisemblable.

Margaret se taisait. Je lui demandai ce qu'elle pensait de tout cela. Elle se contenta de hocher la tête.

— Très vraisemblable, reprit Brewster avec toute l'assurance de l'homme d'affaires. Mais si, demain, le journal de Pollock parle de cette Lincoln noire, je ne donnerais pas cher de la peau de Ventozas. Il est désormais N° 1 sur la liste des témoins gênants.

— Tout à fait de votre avis. Si nous avions pu nous en servir comme appât.

Margaret nous écoutait à peine. Je me tournai vers elle, interrompis sa rêverie.

— Et maintenant, voulez-vous aller voir Sally, lui rappelai-je. Tâchez donc de savoir ce que Pollock a fait hier soir, et, si possible, ce qu'il avait l'intention de faire. Elle sera calmée, je l'espère.

Elle fit un signe de tête et se leva. Nous l'imitâmes...

— 7 —

Brewster et moi revînmes vers le magasin de Ventozas. Je restai dans la voiture pendant que lui se rendait aux renseignements. Il fallait tirer au clair la visite des deux messieurs précédant de quelques instants son départ. Dix minutes plus tard, Brewster revint, bredouille — ou presque. On n'aime pas, dans le quartier, s'occuper des affaires des voisins. La seule description qu'il rapporta ne correspondait toutefois à aucun de nos suspects.

Nous retrouvâmes Margaret une heure et demie plus tard.

— Sally vous demande pardon, me dit-elle. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait cette nuit. Elle a été trop rudement secouée par la mort de son fiancé. Elle espère que vous ne lui en voudrez pas...

— Je ne lui en veux pas, répondis-je. Les flics sont venus chez elle?

— Ils sont venus. Elle leur a dit que vous aviez filé... Puis, elle a pris conscience de ce qu'elle avait fait et leur a dit que vous étiez innocent... A la fin, ils ne comprenaient plus...

Elle passa une main dans ses cheveux, secoua la tête.

— Voilà, dit-elle. Pollock était très content hier... Ils s'étaient vus, Sally et lui, vers deux heures. Il était certain d'avoir tout deviné... Il a dit à Sally qu'il se rendrait, à 5 heures, à l'agence Bensimmons, et que, à 7 heures, il devait rencontrer Richard. J'ai téléphoné à ce dernier, mais impossible de l'atteindre... Pollock a téléphoné à Sally, vers 8 heures, en disant qu'il écrivait son papier. C'est celui que vous avez lu ce matin. Il n'apporte rien de bien nouveau. Sally l'a rappelé au journal vers 9 heures. Il travaillait toujours et lui a dit que tout allait bien.

— Qu'a-t-il fait entre 9 heures et minuit?

— Sally ne le sait pas... Je vous attendrai vers 5 heures chez moi. Ne l'oubliez pas. J'aurai une surprise pour vous...

— 8 —

Il était cinq heures moins dix quand je sonnais chez Margaret. Un pas rapide derrière la porte m'avertit que j'étais attendu.

— Je pensais bien que vous seriez en avance. Richard est là, ajouta-t-elle en prenant mon manteau qu'elle déposa sur une petite table basse où se trouvait le téléphone.

En entrant dans le salon, je ne vis pas tout de suite la silhouette d'un homme asis à contre jour et qui se leva en laissant tomber le magazine qu'il feuilletait à mon arrivée.

— Voici David Farrow, dit Margaret, je vous présente Richard Selby.

Il y eut un petit silence qu'un rire malicieux interrompit derrière mon dos.

— Eh bien! quel est celui des deux qui m'en veut le plus? Allons répondez, est-ce le juge ou l'accusé?

Je me retournais vers elle.

— Margaret... murmurai-je, sa voix ne m'avait jamais parue plus agréable à écouter.

— Vous voyez qu'il n'a pas l'air si méchant que ça!

— Vous me croyiez donc bien redoutable, Selby?

La glace était rompue. Il leva vers moi un visage détendu auquel deux yeux un peu rêveurs donnaient cependant une curieuse expression de concentration.

— Eh bien! oui, voyez-vous, Farrow, j'avoue que je n'étais qu'à moitié convaincu par Margaret, je reconnais que je me méfiais un

peu de vous : les femmes sont si facilement influençables. Je voulais réfléchir : vous ne m'en voulez pas de ma franchise, ajouta-t-il, en souriant pour la première fois.

— Non, lui répondis-je avec élan, bien sûr que non, mais je voudrais savoir ce qui a eu raison de vos réticences.

Son visage s'assombrit :

— C'est la mort de votre ami, répliqua-t-il. Jusqu'à présent, on pouvait vous mettre bien des choses sur le dos, sans preuve du contraire... Mais la mort de Pollock — non! Ça, non! Il est évident qu'il y a, quelque part, un assassin qui l'a supprimé pour qu'il ne parle pas. Mais cet assassin ne peut être vous.

Notre premier contact s'annonçait bien. Margaret souriait et, si elle restait silencieuse, je n'en avais pas moins l'impression qu'elle était ravie des bonnes relations qui se nouaient entre nous.

— Aussi, reprit Selby, après avoir réfléchi, ai-je pris la décision de vous aider.

— Il me semble que ce qui importe, maintenant, dis-je, ce n'est pas de rechercher le meurtrier d'Isobel... Il nous faut d'abord trouver pourquoi on a abattu Pollock, et découvrir son assassin à lui. Du même coup, seraient élucidés l'affaire Price et le meurtre de Van Halden.

— C'est exactement ce que j'ai pensé.

En quelques mots, je lui rapportai mes derniers entretiens téléphoniques avec Pollock. Je fis mention de la piste qu'il pensait avoir découverte.

Selby m'écoutait attentivement, penché vers moi, les coudes aux genoux. Parfois, il hochait la tête en signe d'approbation.

— Il ne devait pas être loin de la vérité, conclus-je. Sans quoi, pourquoi, l'aurait-on assassiné?

— Peut-être, dit Selby, mais il y a une chose sûre, à mon avis, c'est que son meurtre n'était pas prémédité. Le meurtrier ne savait pas à l'avance qu'il allait tuer Pollock. Central Park n'est pas un endroit idéal pour tuer un homme, à moins d'y être absolument forcé. Ce meurtre ne rend pas nos recherches plus aisées. Voyez-vous, Farrow, à mon avis, la lumière ne peut venir...

Il fut interrompu par Margaret qui introduisait Elinor. Après de brèves présentations, celle-ci vint s'asseoir à côté de Selby. Elle répondait bien à la description que m'en avait faite Dawson. Son regard était froid, presque dur. Et je vis, tout de suite, qu'elle n'éprouvait pas, à mon endroit, une sympathie immodérée.

— Vous parliez de l'assassinat de Pollock, dit-elle à Selby, sans attendre.

Puis, se retournant vers moi dans une sorte de défi, tandis que je murmurai : « Oui... vous avez appris ce nouveau meurtre?... »

— Quelqu'un savait donc que Pollock irait à Central Park.

Je ne sais pourquoi une certaine gêne s'était emparée de nous depuis l'arrivée d'Elinor. Margaret, elle-même, la regardait avec un mélange d'attention affectueuse et d'inquiétude. Selby semblait attendre.

— Pollock a pu parler de son rendez-vous, dis-je.

Une pendule fit entendre un petit timbre grêle qui résonna ironiquement comme pour augmenter notre malaise.

— Sans doute, dit Selby, pour dissiper le silence, Pollock était bavard; moi-même, je le savais, il m'en avait parlé; pourquoi n'en n'aurait-il pas parlé à d'autres?

Je surpris un imperceptible sourire sur les lèvres d'Elinor.

— Il n'est pas question de vous, Selby, dit-elle, sans même prendre la peine de jeter un coup d'œil sur son fiancé qui insistait pourtant.

— C'est vous qui le dites, ma chérie, rétorqua Selby. M. Farrow n'a pas les mêmes raisons que vous d'en juger ainsi.

Le regard dont me gratifia Elinor me laissa penser quel cas elle faisait de mon opinion. Et je vis briller, dans ses yeux, un éclair d'ironie presque méchante.

— Pollock avait eu la même idée que Margaret, dit Selby en s'adressant à Elinor. Il voulait, lui aussi, que je rencontre Farrow.

Margaret eut un petit rire de triomphe puis me regarda et murmura : « Pauvre Pollock, certainement il en savait trop! »

— Il n'est pas exclu non plus, dit Selby, que le criminel l'ait filé dans la soirée, et jugé dangereux pour sa tranquillité, une visite que Pollock devait faire à quelqu'un que nous ne connaissons pas et qu'il l'a frappé à la première occasion.

— Ne vous a-t-il pas dit, en vous quittant, où il se rendait? l'interrompis-je.

— Au journal (Cela concordait avec ce que Sally avait dit à Margaret). Mais vous, ne vous a-t-il rien dit de ses intentions?

— Rien du tout, sinon qu'il se proposait de procéder à quelques vérifications supplémentaires dans le courant de la soirée.

— C'est dommage, dit Selby, nous en sommes réduits aux hypothèses.

Il soupira, se tourna à demi vers Margaret qui fumait en silence.

— Pas plus avancés qu'au premier jour, continua-t-il. Si la police est aussi impuissante que nous, je me demande ce que nous pourrons découvrir avec nos moyens de fortune. Le meurtrier me paraît drôlement fort. Il a éliminé tous ceux qui pouvaient parler et si, maintenant, il se décide à se tenir tranquille...

— D'autres personnes peuvent parler, répliquai-je. Ce que Pollock avait découvert, nous pouvons peut-être le découvrir à notre tour.

— Mais avez-vous la moindre idée de la piste qu'il suivait?

Je fus obligé de répondre non. Puis, je me mis à penser. Je passai en revue toutes mes conversations avec Pollock. Tout ce qu'il savait, je le savais également. C'est, d'ailleurs, de moi qu'il tenait la plupart de ses informations. Le silence ou plutôt la discrétion dont il avait fait preuve, vingt-quatre heures plus tôt, me mena toutefois à la conclusion suivante : il n'avait pas fait de nouvelle découverte. Il avait, tout simplement eu une idée qui se rattachait à des faits connus.

— Vous voyez bien, dit Selby qui avait respecté mon silence.

— Je n'en pense pas moins qu'il doit être possible de retrouver la piste qu'il suivait, repris-je. La mort de Pollock nous donne en tout cas une indication...

— Laquelle?

— C'est qu'il ne faut pas chercher l'assassin en dehors des personnes que nous suspectons déjà.

— Comment ça? s'exclama-t-il. D'après ce que m'a dit Margaret, vous ne soupçonnez sérieusement personne. Ventozas, peut-être, et encore comme complice. Qu'est-ce qui nous prouve que le coupable est en dedans du « cercle restreint »? Il se tient à l'extérieur, surveille et frappe.

Je demandai son avis à Magaret. Elle secoua la tête sans répondre. J'en fus un peu surpris. Mais, comme elle ne paraissait pas d'humeur loquace, je repris ma discussion avec Selby.

— Pour qu'il puisse frapper, dis-je, il faut qu'il soit au courant de ce que nous faisons. Une première chose me paraît certaine : c'était un familier de Bella Price. Son premier crime a été prémédité, puisqu'il m'a téléphoné le matin, pour me faire découvrir le corps à 5 heures. Il savait donc qu'il pourrait tuer à l'heure qu'il choisirait. Donc, un familier de la victime.

— Votre hypothèse est logique. Mais je pourrais vous en énumérer plusieurs autres qui ne le seraient pas moins. Exemple : un Monsieur X... vous convoque pour de bon, en plein accord avec Isobel, pour une raison que j'ignore. Peu de temps avant votre arrivée, il se dispute avec elle, la tue. Quand vous arrivez, il vous assomme pour disparaître.

Autre hypothèse. Ce n'est pas Monsieur X qui est l'assassin mais quelqu'un d'autre — qui est au courant de votre venue. A votre procès, vous avez déclaré que la personne qui vous avait téléphoné s'est concertée avec quelqu'un au moment de vous fixer l'heure du rendez-vous. Ce quelqu'un, c'était peut-être Isobel Et votre mystérieux correspondant comptait, sans doute, embaucher vos services pour faire filer notre assassin qu'il soupçonnait de vouloir du mal à Isobel. Troisième hypothèse...

— Pardon, interrompis-je. Si ce correspondant n'était pas l'assassin, il ne m'aurait pas laissé juger, condamner, presqu'exécuter...

— Voire. C'était, peut-être, une personne respectable...

— Justement. Il n'aurait pas agi de la sorte.

— Vous croyez vraiment? Supposons un homme ayant une grosse situation. Cette histoire aurait pu lui causer un préjudice considérable. Dans ces conditions, que lui importe la vie d'un homme comme vous qu'il ne connaît pas? Votre correspondant, c'est un Van Halden, un Brewster...

L'argumentation de Selby était judicieuse. Elle ne me convainquit toutefois pas.

Admettons tout cela, dis-je. N'empêche que l'assassin est quand même un familier de Bella. Ça, c'est évident. En outre, Van Halden et lui se connaissaient. Il a su que j'avais rencontré celui-ci, il a

pensé que ce dernier pouvait me mettre sur la piste... Il a supprimé Pollock pour les mêmes raisons...

Selby sourit.

— Margaret m'a parlé du départ précipité de Ventozas, dit-il. Elle a ajouté qu'il avait un alibi.

— Oui, le gérant de son cercle...

— Un alibi se fabrique.

— Evidemment. Et j'avoue que sa fuite est un fait troublant. Mais elle s'explique — je ne sais si Margaret vous a parlé de cela. Il a peut-être compris la vérité. Il sait qui est le meurtrier et a jugé prudent de se mettre à l'abri. Il ne tient pas à subir le sort de Van Halden et de Pollock. Psychologiquement, ce n'est pas un assassin...

— La psychologie, c'est bon dans les romans policiers. Ventozas à mon avis, sentait que le filet se resserrait autour de lui...

— Non, fis-je. Sa fuite a été provoquée par un fait nouveau. Quelque chose qui s'est produit entre le moment où Brewster et moi l'avons quitté et celui où il a pris la décision de disparaître...

Nous discutâmes pendant un moment encore, chacun de nous opposant ses hypothèses à celles de l'autre. Puis Richard Selby se leva.

— Qu'allez-vous faire? demanda-t-il.

— Je vais me livrer à une petite enquête sur le compte de Ventozas, dis-je.

— Alors, vous vous rapprochez de mon point de vue?

— Pas encore. Mais je ne veux rien laisser dans l'ombre.

Il sourit, me tendit la main.

— Bonne chance. Je m'excuse de ne pas vous accompagner, mais j'ai beaucoup à faire... Ah, vous descendez aussi Margaret? Eh bien descendons tous ensemble.

Ce qui fut fait. Une fois sur le trottoir, Elinor regarda autour d'elle.

— Vous me raccompagnez Richard? demanda-t-elle à Selby.

— Volontiers, dit Selby, nous passons prendre ma voiture au garage où elle est, sans doute, prête. Si vous avez besoin de moi ce soir, ajouta-t-il en se tournant vers moi, n'hésitez pas à me téléphoner jusqu'à 8 heures à mon domicile.

Il me donna son numéro de téléphone.

— Et vous, demanda-t-il à Margaret, pouvons-nous vous déposer quelque part?

Elle répliqua qu'il lui fallait faire quelques courses.

Eh bien! au revoir, dit Selby précipitamment, et il appela un taxi qui passait, nous le vîmes tourner le coin le plus proche.

— 9 —

— Et vous, Dave? demanda Margaret.

— Je pensais me mettre à la recherche de Ventozas, dis-je.

— C'est idiot. Vous ne pouvez pas le retrouver dans une ville comme New-York. Sans compter que vous risquez à chaque instant d'être reconnu. A force de voir votre portrait dans les journaux...

Je reconnus qu'elle avait raison.

— Penez donc un peu de repos, suggéra-t-elle. Tenez, voilà mes clés. Remontez chez moi, allongez-vous, fumez une cigarette, cessez de penser.

— Facile à dire, soupirai-je.

— Faites-le pour moi. Je serai de retour d'ici peu.

Je finis par accepter et remontai dans le petit appartement. Là, je « tombai » ma veste, m'enfonçai dans un fauteuil, allumai une cigarette.

« Cessez de penser », avait dit Margaret. C'était la seule chose que je ne pouvais faire, même si je l'avais voulu. Il me sembla, au contraire, que les pensées les plus variées, des dizaines, des centaines de pensées me trottaient par la tête. Je me levai, fis marcher la radio. Rien n'y fit. Je coupai brusquement une émission de variétés, revins vers le fauteuil, pris un journal qui traînait par terre...

Les idées bouillonnaient toujours. Il me semblait être sur le point de toucher au but. Je brûlais. C'était comme un puzzle dont j'aurais eu, en mains, tous les éléments et qui n'attendait qu'un moment d'inspiration pour tomber en place. Tout était là, je disposais de tout... Il suffisait d'un petit rien...

A ma quatrième cigarette, je compris soudain que je me refusais inconsciemment à laisser surgir cette inspiration. Malgré moi, je tentais de la refouler, de la laisser dans l'ombre. Depuis le début, le criminel était resté invisible pour moi et pour tous. J'en avais pris l'habitude, je répugnais maintenant à lui donner un visage. Et c'était, justement, le plus exaspérant de cette affaire que de ne pouvoir — ou de ne vouloir — soupçonner personne, si ce n'est un inconnu fantomatique, menaçant, mais toujours lointain.

Il fallait faire quelque chose de positif. Si je me trompais, tant pis. Je recommencerais dans une autre direction. Mais il fallait cesser de piétiner.

Et, tout à coup, une idée me vint. Une idée tellement nette que j'en eus peur. Mais enfin, elle expliquait bien des choses.

Sans plus hésiter, je feuilletai l'annuaire, puis appelai l'agence Bensimmons.

— Je voudrais parler à Virgil Di Conto, dis-je.

C'était, on s'en souvient, le petit détective que j'avais assommé dans la maison de campagne de Bella Price.

Par chance, il était là et, au bout de trente secondes, fut à l'appareil.

— Voudriez-vous gagner trente dollars? lui demandai-je.

— Comment ça? dit-il comme s'il n'avait pas compris.

— J'ai bien dit : trente dollars.

— Mon pote, pour cette somme-là, je vous arrêterais le commissaire de police.

— Je ne vous demande pas tant que ça, déclarai-je. Ce que je veux avant tout, c'est la plus grande discrétion... Ensuite deux renseignements... Quelque chose de très facile... Vous rappelez-vous la demoiselle que vous étiez chargé de suivre, Miss Weyden?

— Et comment que je m'en souviens! J'ai encore une bosse sur le crâne... Mais cela ne vous intéresse pas... Enfin, si je le tenais celui qui...

— Ça va, ça va, fis-je. Vos aventures personnelles ne m'intéressent pas. Voilà le marché. Vous venez me voir ici, c'est-à-dire chez Miss Weyden... Vous connaissez l'adresse... Oui... au préalable, vous passez au Cercle des Bijoutiers... Vous savez où c'est. (Il le savait). Vous vous renseignez dans quelles circonstances un M. Salomon Ventozas y a passé hier, sa soirée. Avec qui il est venu, avec qui il est reparti. Faites-le avec discrétion. Puis, venez-me voir et les trente dollars sont à vous...

Il accepta et je raccrochai. Aussitôt après, j'appelai le magasin de Ventozas. Ce fut de nouveau son commis qui me répondit :

— M. Ventozas, fis-je en modifiant le ton de ma voix.

— Comment? Vous ne savez pas? répliqua-t-il d'une voix larmoyante. M. Ventozas a eu un terrible accident...

— Bon Dieu! Un accident d'auto?

— Oui, il était parti en fin de matinée. On a retrouvé sa voiture incendiée sur la route de Danbury, dans le Connecticut. On suppose que M. Ventozas se rendait à sa maison de campagne de Bethel. Il devait rouler vite, la route était glissante car il avait plu...

— Y a-t-il eu des témoins?

— Non. Je vous dis qu'on l'a retrouvé dans son auto incendiée... L'accident a dû arriver pendant l'heure du déjeuner, au moment où les routes sont plus ou moins désertes. On a identifié l'auto grâce à une plaque demeurée intacte et la police vient de m'avertir. J'allais partir...

— Sale histoire! soupirai-je, encore abasourdi par cette nouvelle. Sale histoire!... Etait-ce vraiment un accident?

— Mais certainement... Que voulez-vous dire?

— Rien. M. Ventozas était-il parti seul?

— Oui. Son auto était garée dans la rue. Je crois qu'il avait oublié de la garer cette nuit. Il a même trouvé une fiche d'amende sous son essuie-glace... Je pense...

— Et l'accident a eu lieu à quelle heure?

— Je vous l'ai déjà dit... Je ne sais pas. A l'heure du déjeuner, sans doute. Et, maintenant, excusez-moi...

— Comment l'a-t-on retrouvé?

— Des automobilistes qui passaient et qui ont vu des flammes monter d'un fossé. C'était, d'ailleurs, la fin... Il ne restait pratiquement plus rien...

Il raccrocha.

Je restai un long moment pensif. Je ne croyais pas à un accident et ceci pouvait cadrer avec mes hypothèses. L'assassin avait téléphoné à Ventozas, lui avait suggéré de fuir ou, du moins, de se rendre dans sa maison de campagne. Il avait dû le filer avec sa propre voiture... (ou bien lui avoir donné rendez-vous en dehors de New-York, s'être fait prendre sur la route)... La suite était facile à imaginer : Ventozas assommé, laissé au volant de sa voiture, précipité dans un fossé...

Maintenant, Ventozas ne parlerait plus. Il pourrait même assumer la responsabilité de tous les crimes dont on voudrait bien le charger... Et, pourtant, comment le criminel comptait-il lui faire endosser la responsabilité du meurtre de Pollock? L'assassin ignorait-il l'alibi de Ventozas? Savait-il au contraire que c'était un alibi truqué? Di Conto, qui ne saurait tarder, me renseignerait sur ce sujet...

Ou bien Ventozas était-il le véritable assassin? Sa fin n'était-elle pas un suicide camouflé ou un authentique accident? La première explication lui conférait un courage que, selon moi, il ne possédait pas. La seconde faisait appel à un concours de circonstances beaucoup trop extraordinaire...

Le corps de l'homme retrouvé au volant de la Lincoln calcinée était-il bien celui de Ventozas? Celui-ci n'avait-il pas organisé une mise en scène en tuant un innocent promeneur ou un inoffensif clochard? Cela s'était déjà vu...

— 10 —

Virgil Di Conto garda son chapeau sur la tête, regarda autour de lui comme s'il craignait d'être, de nouveau, assommé par quelqu'un de caché.

— Alors- fit-il. C'est vous qui m'avez promis les trente dollars?

— C'est moi Entrez.

Il entra et je refermai la porte derrière lui.

Quand il se retourna, j'avais tiré mon revolver.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il, inquiet.

— Ne vous en faites pas. Je prends mes précautions. Si vous ne faites pas l'imbécile, il ne vous arrivera rien et vous aurez votre prime...

— Sinon...

Je fis un geste vague.

— Je ne vous promets pas de ne pas tirer, fis-je. Mais, en toute honnêteté, je ne le ferai qu'à la toute dernière extrémité. Vous comprendrez ma façon d'agir quand vous saurez à qui vous avez affaire.

Toujours tenant mon revolver à la main, je fis quelques pas vers lui, me plaçai en pleine lumière.

— David Farrow! dit-il à mi-voix. Mince alors! Qu'est-ce que vous me voulez?

— Vous poser un certain nombre de questions.

— Vous n'allez tout de même pas me tuer? fit-il en reculant.

— Vous n'êtes pas sur ma liste de personnes à abattre aujourd'hui, plaisantai-je. Entrez par là... Asseyez-vous.

Il s'exécuta.

Je m'assis également.

— Oui, mon petit ami, commençai-je. Je suis David Farrow. Et ça vous donne le choix entre deux éventualités : ou bien, vous pensez que je suis un assassin, et vous vous tiendrez bien tranquille pour ne pas être la cinquième victime à mon tableau de chasse. Ou bien, comme un certain nombre de personnes, vous estimez que je suis innocent et vous vous tiendrez également tranquille...

— Je n'ai pas encore fait le choix, grimaça-t-il, mais je vous promets de me tenir tranquille.

— Voilà qui est bien parlé...

— Vous me donnerez bien une cigarette, dit-il. J'en ai la bouche toute sèche.

Je lui lançai le paquet. Il se servit, alluma, tira une bouffée, une seconde, puis s'installa commodément dans son fauteuil.

— Allez-y, fit-il. Moi, je me moque de toutes vos histoires. Je ne suis pas chargé de vous arrêter. Et, si vous avoir rendu visite me rapporte trente dollars et pas d'ennuis...

Sans lâcher le révolver, j'allumai, moi aussi une cigarette.

— Tout d'abord, parlez-moi de Ventozas. Qu'avez-vous découvert.

— Ils ne sont pas bavards, au Cercle, dit-il. On dirait une maffia. Tous des Grecs, des Egyptiens, des Indiens...

— Au fait, au fait...

— J'y viens. J'ai parlé à trois gars. Du fatras qu'ils m'ont raconté, voici l'essentiel. Ventozas est venu vers 11 heures du soir (Tiens, tiens, aurait-il vu Pollock entre 9 et 11 heures? pensai-je). Sa venue a été plutôt une surprise. Ils avaient organisé une espèce de réception en l'honneur d'un des leurs qui revenait d'Afrique du Sud. Ventozas avait d'abord fait savoir qu'il ne pourrait assister au dîner donné à cette occasion, et puis, il est venu alors que les autres venaient de sortir de table. (Ventozas avait-il dit à l'assassin qu'il ne se rendrait pas à cette réception, qu'il resterait chez lui ou irait quelque part ailleurs? Dans ces deux derniers cas, le criminel avait-il des raisons de croire que le bijoutier ne pourrait invoquer aucun alibi?) Il est resté jusqu'à 3 heures... Vous m'écoutez Farrow?

— Oui, oui, continuez!

— Il a fait appeler un taxi...

— Je le sais. Comment est-il venu? C'est ça qui m'intéresse.

— Eh! bien, ça, impossible de le savoir. Le portier ne se souvient absolument pas.

— Est-il revenu seul?

— Pour ça, oui. Alors, j'ai gagné mes trente dollars?

— Ce n'est pas tout. Je vous ai dit au téléphone : deux renseignements.

— Oui, soupira-t-il. Qu'est-ce que c'est?

— Voilà. Il y a huit ou dix jours, votre agence a été chargée, par Richard Selby, de « protéger » Miss Weyden. Est-ce exact?

— Puisque vous le savez!

— Bon. Je vais ouvrir maintenant une petite parenthèse. Vous l'avez « pistée » jusqu'à une maison de campagne...

— Oui, Selby nous avait dit de ne pas la quitter d'un pas...

— Et d'entrer dans cette maison vous a rapporté une bosse...

— Je commence à me demander si ce n'est pas vous...

— C'était moi. Je m'en excuse. Mais je n'avais aucun autre moyen de me débarrasser de vous à un moment où votre présence me gênait considérablement...

— Vous êtes un drôle d'oiseau, Farrow, sourit-il. D'un côté, on vous recherche pour je ne sais combien de meurtres, de l'autre vous vous excusez de m'avoir refilé un gnon...

— Je suis comme ça. Ne nous égarons pas. Qu'est-il arrivé après votre expédition ratée au Mount Kisco?

— Ensuite? Eh! bien, nous nous sommes fait copieusement enguirlander par le patron. Au fait, je suis en train de vous révéler là des secrets professionnels...

— Je vais me fâcher, dis-je. Qu'a fait Selby?

— J'en sais rien. Un ou deux jours plus tard, le patron nous a dit de laisser tomber l'affaire. Je suppose que la petite, je veux dire Miss Weyden lui a dit...

Tout cela je le savais, mais je voulais l'amener à autre chose sans lui donner de soupçons.

— Quel jour, Selby vous a-t-il demandé de surveiller Miss Weyden? N'est-ce pas un mardi, le lendemain du jour où Van Halden a été assassiné?

— Possible...

— Tâchez de vous souvenir, c'est très important.

— Dites, mais c'est le mardi que Van Halden...

Je le savais, mais je voulais le lui faire dire.

— ...mais c'est le lundi que nous avons été prévenus...

— Très bien. Vous gagnerez vos trente dollars, Di Conto. Autre chose, maintenant : j'avais su par Miss Weyden que Selby la faisait « protéger »... En usurpant le titre de détective de votre agence, je me suis présenté chez diverses personnes pour leur tirer quelques renseignements sur l'affaire Price. J'ai vu Van Halden, mardi, au début de l'après-midi. Il a été assassiné le même jour, vers 8 ou 9 heures (Il me regarda d'un drôle d'air. Sans doute, trouvait-il

étrange qu'un criminel ne se souvînt plus, à quelques jours d'intervalle, de l'heure à laquelle il avait tué une de ses victimes). Il est donc certain que, dans l'intervalle, il a parlé à quelqu'un de ma visite... L'assassin a appris que Van Halden risquait de parler et l'a supprimé sans attendre. Ce que je veux savoir c'est : à qui le marchand de tableaux a-t-il parlé?

— Vous m'engagez pour le découvrir?

— Non. Je vous demande si, par hasard, vous ne sauriez pas quelque chose au sujet de Van Halden...

Il ne répondit pas tout de suite, tira deux ou trois bouffées d'une nouvelle cigarette qu'il avait allumée.

— Je ne sais pas exactement, dit-il après avoir réfléchi. Il a été question de Van Halden, chez nous, mardi. Je crois bien que le patron a demandé, à deux ou trois de mes collègues, s'ils n'étaient pas allés chez lui... Probable qu'il avait appris qu'il y avait, sur la place, un faux détective...

— Mais comment l'aurait-on su?

— Eh! bien... Parmi les gens que vous avez vus, il y avait peut-être celui que vous appelez l'assassin. J'avoue que c'est une théorie un peu tirée par les cheveux, mais, enfin, faute de mieux... Il ne vous dit rien, mais il avertit l'agence de vos manigances...

— Non, non, l'interrompis-je, ça ne colle pas du tout. Si j'avais rencontré l'assassin et, s'il m'avait reconnu, à ce moment là, il ne serait pas allé se plaindre à l'agence. Ce n'est pas un petit garçon... Il aurait fait semblant de marcher dans le coup et il m'aurait livré à la police. Je ne crois même pas qu'il se serait efforcé de me liquider...

— Oui, reconnut-il. Mais alors?

— Votre agence a été avertie de mon intervention. Mais par qui?

— Aucune idée. Je sais seulement que l'agence a été mise au courant. Peut-être un des types que vous avez vus s'est plaint...

D'un mouvement de tête, il indiqua mon révolver.

— ...Si vous les avez traités comme ça, pas étonnant...

Je le rassurai.

— Aucune des personnes que j'ai vues n'aurait eu la moindre raison de se plaindre, dis-je. Et, lorsque votre patron a su qu'un faux détective se présentait au nom de l'agence...

— Je vous l'ai déjà dit. Il a fait appeler deux ou trois collègues et leur a demandé si c'étaient eux qui...

— Donc, il ne savait pas, au début, qu'il s'agissait d'un faux détective?

— Certainement pas C'est, seulement, lorsqu'il les a interrogés...

— Donc, ce n'est pas l'assassin qui a signalé mes démarches!

— C'est peut-être un excès de zèle de sa part...

Je m'arrêtai. Il me regarda, l'air fatigué.

— Ensuite? repris-je. Ensuite, qu'avez-vous fait?

— Rien du tout.

— Avez-vous averti Selby?

— Je n'en sais rien. C'est le patron qui reçoit les clients. Nous,

on lui fait un rapport et lui se débrouille. Nous, on n'est que des « opérateurs »... Il se peut que le patron n'ait rien dit. Après tout, il n'y avait, à ce moment, aucune relation entre vos visites et Miss Weyden qui, seule, nous intéressait.

Je lui posai encore quelques questions, mais n'en tirai rien. Alors, je lui donnai trente dollars.

— Voilà, dis-je. Je tiens parole. Vous pouvez partir. Ce que je vous demande, c'est de vous taire... jusqu'à demain. Car demain, je compte livrer l'assassin à la police...

Il empocha les trente dollars, mais ne se leva pas.

— Vous êtes un drôle d'oiseau, Farrow, répéta-t-il. Votre histoire m'intéresse. Au fond, je ne crois pas que c'est vous l'assassin. Pas depuis la mort de Pollock. Remarquez qu'un type qui veut à tout prix se disculper est capable de zigouiller son meilleur ami, de créer ainsi un « choc psychologique » en sa faveur. Mais, seul, un tueur serait capable d'un tel geste. Or, je vous parle en toute connaissance de cause, un tueur serait incapable de raisonner de cette façon. Et vous, vous n'avez pas une tête de tueur. Je suis un sentimental, peut-être, mais nous autres, Italiens, on est fait comme ça. En quoi, puis-je vous aider? Je ne vous demande pas d'argent, car je me doute que vous n'en avez pas beaucoup, mais la publicité que j'en tirerai me dédommagera suffisamment. Alors, Farrow, que puis-je faire pour vous?

Je rempochai mon révolver. Tout à coup, on sonna à la porte. Nous sursautâmes. Puis, je me souvins que Margaret m'avait donné ses clefs et que ce devait être elle. J'allai vers la porte, demandai qui c'était.

C'était Margaret.

Elle entra, vit Di Conto, me regarda avec surprise.

Je lui présentai le petit détective privé.

— Virgil Di Conto ne m'en veut plus de mon coup de crosse, dis-je. Il veut même nous aider...

— Dites, Di Conto, demandai-je à l'Italien, votre patron est-il encore à l'agence?

Il consulta sa montre et fit oui de la tête.

— Parfait, dis-je. J'ai un plan d'action. Vous-même et Di Conto allez vous rendre à l'agence Bensimmons et vous l'engagerez, lui personnellement, pour la soirée. Il reviendra ici, avec vous. Vous demanderez au patron deux choses très importantes pour moi...

Elle m'écoutait attentivement mais, en la regardant, je m'aperçus soudain que ses traits étaient tirés, inquiets. Je m'interrompis :

— Ça ne va pas? demandai-je. Vous avez l'air toute désemparée... Qu'est-ce qui se passe?

Elle détourna les yeux.

— Oh! C'est toute cette affreuse affaire, tous ces meurtres. J'en deviens folle...

— Ce sera bientôt élucidé...

— Espérons-le, soupira-t-elle.

— Ce sera pas facile à l'agence, intervint Di Conto. Je me demande si le patron va vouloir parler...

— Je vous fais confiance, lui dis-je. Puis, je repris en m'adressant à Margaret :

— Vous demanderez au directeur deux choses : premièrement, qui lui a appris que j'avais rendu visite à Van Halden en me faisant passer pour un de ses hommes. Deuxièmement, à qui l'a-t-il dit. Vous avez bien compris?

Elle inclina la tête.

— Ce sera tout. Tâchez de le faire parler. Dès que vous aurez les renseignements, revenez ici. Revenez avec Di Conto!

Le visage de Margaret demeurait grave, absent. Elle semblait soudain accablée par un inexplicable souci.

— Avec Di Conto, répéta-t-elle.

— Avant de partir, ajoutai-je, voudriez-vous téléphoner à Richard Selby et lui demander de me retrouver ici? Il faut que je le voie immédiatement.

Sans me répondre, elle décrocha le téléphone, appela Selby. Elle dit quelques mots, puis écouta pendant un long moment, après quoi elle raccrocha.

— Ventozas est mort, dit-elle. Selby vient de l'apprendre.

Elle m'annonçait tout cela sur un ton qui me parut indifférent.

Di Conto fit un mouvement en apprenant la mort de Ventozas.

— Je le savais, dis-je.

— Un de plus, fit-elle.

Elle porta la main à son front.

Je m'approchai d'elle, mais elle se secoua brusquement. Son visage se durcit.

— Allons, dit-elle à Di Conto.

— 11 —

Selby arriva une dizaine de minutes après leur départ.

— Et Margaret? demanda-t-il.

— Elle est allée faire une petite course. Elle revient dans une demi-heure.

— Vous avez- vu?

Il me montra le journal. La mort de Ventozas y occupait deux colonnes en première page.

J'acquiesçai.

— Alors, dit-il, vous rendez-vous à ma théorie? Pour moi, Ventozas a jugé la partie perdue. Il a voulu fuir... Maintenant, je vois bien toute l'affaire. Isobel devait le faire chanter — car Ventozas était un receleur — et il l'a supprimé. Pour ne pas être suspecté, il trouve habile de vous convoquer sur les lieux du crime et de

vous le faire endosser! Ami de Van Halden, il apprend que ce dernier a des révélations à faire... Il vous a déjà vu, d'ailleurs. Vous êtes allé le voir avant Van Halden, avez-vous dit... Il fait disparaître celui-ci. Et de deux! Enfin, il observe Pollock et, au moment où celui-ci trouve une piste, il le suit à Central Park et l'abat. Et de trois. Mais il sent qu'il en a fait trop. Il ramasse alors en hâte tout l'argent qu'il a à son bureau, emporte des diamants et file. Je ne sais s'il voulait rester vraiment à sa maison de campagne. Il est plus vraisemblable de penser qu'il comptait passer au Canada, de là s'embarquer pour l'Europe... Mais sa voiture fait une embardée...

— Il s'est peut-être suicidé? suggérai-je.

— Peut-être. Enfin, peu importe. Tout s'explique, maintenant.

— Non, dis-je tranquillement. Rien ne s'explique ou, plus exactement, tout ne s'explique pas. Tout d'abord, Ventozas avait un excellent alibi pour hier soir...

— Ça se fabrique, un alibi...

— Pas celui-là! Il était au Cercle des Bijoutiers... Il y est arrivé à 11 heures du soir et y est resté jusqu'à 3 heures du matin. Des dizaines de personnes l'ont vu et sont prêtes à jurer qu'il n'a pas quitté l'immeuble. Il est impossible qu'il ait pu se rendre à Central Park...

Selby jeta le journal sur une petite table ronde, s'assit lourdement dans un fauteuil, alluma une cigarette.

— Mon cher Farrow, dit-il, qu'est-ce qui vous prouve que Pollock a été tué à minuit? Vous l'avez trouvé à minuit, mais il a très bien pu être assassiné une heure plus tôt. D'ailleurs, je vous ferai remarquer qu'aucun journal ne dit que la mort remonte à minuit. La police n'a pas encore fait connaître les résultats de l'autopsie...

Il continuait, mais je l'écoutais à peine. Ses premières paroles m'avaient littéralement assommé. Il y avait du vrai dans ce qu'il disait! J'essayai de me souvenir de la scène de la veille, lorsque je retirais le corps de Pollock de dessous le buisson. Il était encore chaud... et j'avais l'impression que... Bref...

— ... c'est pourquoi je pense que l'affaire sera bientôt classée, le criminel étant mort, conclut Selby.

Je tentai de me ressaisir.

— Je ne le crois pas, dis-je. D'abord, un accident serait la manifestation d'un concours de circonstances vraiment trop extraordinaire...

— Appelez-le suicide, si vous le voulez, dit Selby.

— Vous le connaissiez mieux que moi. Etait-il type à se suicider?

— Non, admit-il. Il était trop lâche.

— Vous voyez. Moi, je dirais encore plus : à mon avis, il était trop lâche pour tuer.

— Le mouton enragé...

— Non. Tout au plus, aurais-je admis qu'il payât un tueur. Et encore...

— C'est une idée, fit-il.

— ... seulement, repris-je, se livrer à ce jeu de massacre aurait été un luxe que Ventozas ne pouvait se permettre.

— Alors, vous le voyez comme complice?

— Même pas. Un comparse, tout au plus. Comparse passif, par surcroît. Pour moi, l'assassin, le *véritable* assassin, a tué Pollock parce qu'il pensait qu'il pourrait rejeter la responsabilité sur Ventozas. Et comment était-il arrivé à cette conclusion? Parce qu'il supposait, que dis-je, il *était* sûr que Ventozas n'aurait pas d'alibi. C'est quelque chose d'imprévu qui a forcé Ventozas à se rendre au Cercle. Pour le criminel, celui-ci s'était couché et dormait du sommeil du juste. Il se disait que Ventozas ne pourrait pas prouver qu'il était au lit, alors qu'on tuait Pollock à Central Park. Le coup fait, l'assassin apprend ce matin que Ventozas a un alibi du tonnerre. Alors, il l'affole sous un prétexte quelconque. Je passe la suite. Mais ce qui est certain, c'est que le criminel a revu Ventozas au début de l'après-midi, qu'il l'a liquidé, incendié sa voiture et s'est arrangé pour être de retour à New-York quelques heures plus tard.

Selby se mit à rire.

— Ma parole! Vous racontez ça comme si vous y aviez été! Moi, je continue de considérer Ventozas comme le coupable. J'ai, d'ailleurs, téléphoné à la police aussitôt que j'eus lu le journal. Ma suggestion a eu l'air de beaucoup les intéresser.

— Ils ne me mettent plus tout sur le dos?

— Si Ventozas est reconnu coupable, vous êtes innocenté, Farrow.

— Oui, mais cela ne me suffit pas. Je veux être innocenté, c'est entendu. Mais je veux aussi venger Pollock. Et même Van Halden. Et même cette pauvre Bella Price que je ne connaissais pourtant pas. Ça me semble un peu facile de mettre tout ça sur le dos d'un mort qui ne peut se défendre!

— Un véritable preux, soupira Selby. A votre place, je ne m'occuperais plus de tout cela. Laissez faire la police, maintenant. Votre innocence est maintenant manifeste. L'opinion est complètement retournée en votre faveur... Votre procès sera revisé et vous serez automatiquement acquitté. Il ne se trouvera pas un citoyen américain pour vous condamner... Laissez faire la police, vous dis-je. Même si ce n'est pas Ventozas, la police le trouvera bien. Elle est mieux équipée que vous...

— Une expérience personnelle, deux, devrais-je dire, m'ont appris à me méfier des trouvailles de ces messieurs. On m'a condamné pour le meurtre de Bella Price parce qu'ils m'avaient sous la main. Ça peut se reproduire avec un autre malheureux...

— Je disais bien : un preux. Farrow, vous êtes un idéaliste...

— Peut-être...

— De toutes façons, pourquoi voulez-vous innocenter Ventozas?

— Disons que je n'aime pas l'injustice...

— C'était une crapule...

— J'aurais été ravi qu'il fût condamné comme receleur. Mais je ne veux pas...

— Je ne vous comprends pas.

— Possible. En tout cas, je ne veux pas qu'un dangereux criminel continue de courir en liberté...

— Il est mort!

— Il est aussi vivant que vous et moi... pour l'instant!

— Vous resterez dans votre trou, vous vous contentez de voir deux ou trois personnes, toujours les mêmes... Comment voulez-vous éplucher une ville comme New-York?... La police en a les moyens, elle possède des dossiers, des fiches...

— Pas besoin de dossiers ou de fiches.

Il soupira :

— Quelle est donc votre idée? demanda-t-il.

— Je vous la dirai tout à l'heure. Attendons.

— Attendre qui?

— Miss Weyden. Elle ne va pas tarder à revenir. J'ai un certain nombre de choses à lui demander.

Il prit le journal qui traînait sur la table, le feuilleta puis, d'un geste impatient, le rejeta, marcha jusqu'à la fenêtre et se mit à observer la rue

Il resta là, me tournant le dos pendant quelques minutes et ne se retourna que lorsque la porte s'ouvrit.

Margaret entra. Elle n'était pas seule : Elinor la suivait, plus élégante que jamais, bien fardée, emplissant la pièce de son parfum. Elle adressa à Selby un geste de tendresse, puis s'enfonça dans un vaste fauteuil d'où sa tête émergeait droite et attentive. Je remarquais, dans ses yeux, une sorte de curiosité avide, d'ardeur et presque de gaieté qui contrastaient avec l'air tendu du visage de Margaret.

— 12 —

Il y eu un silence. Selby se pencha sur le fauteuil où s'était assise Elinor et lui sourit. Margaret me jeta un bref coup d'œil et prit place en face de moi, croisant les mains sur les genoux. Son visage était pâle, sa bouche serrée.

— Est-ce que tout a bien marché? demandai-je.

— Oui, répondit-elle.

— Avez-vous les réponses aux deux questions?

— Oui.

— Et Virgil?...

— Il est resté là-bas...

Elinor, qui ne faisait pas attention à nous, fit entendre un petit rire étouffé, et, de sa main impatiente, secoua le bras de Richard :

— Eh bien! Rich, à quoi pensez-vous?

Richard nous regardait, et ses yeux rencontrèrent une seconde ceux de Margaret, puis se détournèrent.

— Mais... je pensais à vous, chérie, bien sûr, dit-il, en dédiant un demi-sourire un peu contraint à sa fiancée.

Margaret avait baissé les paupières.

— C'est insensé, murmura-t-elle comme pour elle-même, insensé...

Je l'interrompis.

— Vous pensez comme moi, n'est-ce pas, Margaret? Vous pensez comme moi, avouez-le.

Selby ne souriait plus et nous fixait.

— Ai-je droit au secret? intervint-il d'une voix forte.

Mais je ne prêtais pas attention à lui.

— Ils sont tout à fait insupportables, dit une petite voix impatiente.

— Je suppose, commençai-je...

— C'est insensé, continuait de murmurer Margaret sur le même ton, insensé...

Un bruit d'étoffe froissée me fit retourner.

— Mais enfin, s'écriait Elinor, allez-vous me dire ce que vous manigancez tous les deux?

Ses ongles rouges griffaient le cuir du fauteuil avec colère. Elle me jeta un coup d'œil plein de rancune, comme une petite fille avec qui j'aurais refusé de jouer.

— Qu'est-ce que vous faites avec Margaret?

Elle s'était levée et, son bras passé sous celui de son amie, elle me défiait. Doucement, Margaret se dégagea et fit asseoir Elinor à côté d'elle, sur le divan.

— Calmez-vous, dis-je, tout en me retournant vers Selby.

Il était debout, le dos à la fenêtre.

— Expliquez-vous, me lança-t-il rudement.

— Tout de suite, répliquai-je. Vous allez tout savoir, Selby. Mais, auparavant, laissez-moi poser une question à miss Weyden.

— Farrow, supplia celle-ci.

Elle se tourna vers Elinor, et je la vis qui cherchait sa main.

— Ecoutez, dis-je d'une voix ferme. Si je me trompe, tout cela n'a pas grande importance. J'en serai quitte pour passer pour un imbécile. Mais si je ne me trompe pas...

Pendant un instant, personne ne parla. Margaret semblait réfléchir. Selby, les mains aux poches, ne bougeait pas de sa place. Par moments, il balançait légèrement son grand corps robuste.

Ce fut lui qui rompit le silence.

— Eh bien? dit-il. — Il eut un geste d'irritation. — Vous compliquez les choses, Farrow! s'exclama-t-il avec colère. Je vous ai dit de laisser faire la police... Jusqu'à nouvel ordre, je considère que Ventozas est le coupable, en dépit de toutes vos balivernes... Ne recommencez pas à jouer au détective. Vous ne savez pas où cela peut mener.

Je ne pus m'empêcher de faire une mouvement vers lui.

— Rich, mais... que veut cet homme?

La voix d'Elinor sonnait étrangement dans la pièce, à la fois puérile et effrayée, et pourtant agressive.

— Laissez, dit-il, sans cesser de me regarder.

Margaret pressa un peu plus fort la main d'Elinor, et celle-ci tourna lentement vers elle ses grands yeux troublés de colère.

— Je suis allée à l'agence Bensimmons, commença Margaret. J'ai vu le directeur et lui ai posé vos deux questions : comment avait-il su que vous aviez rendu visite à Van Halden en vous faisant passer pour un de ses hommes et, d'autre part, à qui l'avait-il révélé ensuite...

Elle respirait avec précipitation et une sorte de passion assourdissait le ton de sa voix.

— C'est Van Halden lui-même qui a téléphoné à l'agence. Vous l'aviez vu le mardi, vers 2 heures. Après votre départ, il s'est souvenu de quelque chose et a appelé l'agence pour vous le dire... Le patron l'a laissé parler, croyant qu'effectivement l'un de ses détectives était allé le voir...

« J'ai reçu la visite d'un de vos hommes », a dit Van Halden. « Il m'a interrogé sur l'affaire Price, mais je me souviens, maintenant, d'un détail qui pourrait avoir un certain intérêt, qui pourrait vous mettre sur la piste du meurtrier de Miss Price puisque, paraît-il, ce ne serait pas Farrow... Comme Farrow avait été arrêté aussitôt et reconnu coupable du crime, je n'y avais pas pensé et je ne m'étais pas posé de questions au sujet du meurtre... Mais maintenant, je crois pouvoir vous donner une indication utile. Puis-je passer chez vous? »

Il était 6 heures passées. Le directeur de chez Bensimmons n'était que médiocrement intéressé par l'affaire Price. Il ne voulait pas payer d'heures supplémentaires à l'un de ses employés pour l'envoyer chez Van Halden et, lui-même, n'avait aucune envie de rester au bureau... Il a donc dit à Van Halden qu'il lui enverrait quelqu'un le lendemain matin... Puis, il a interrogé deux ou trois de ses hommes qui étaient encore là. Aucun d'eux ne s'était rendu chez Van Halden. Alors, le patron a flairé quelque chose de louche...

Elle se tut.

— Continuez, dis-je. Seconde question : à qui Bensimmons a-t-il parlé de cet incident?

Margaret n'eut pas le temps de répondre.

— A moi, tonna Selby.

Il jeta un regard vers Elinor. Celle-ci fit un mouvement de la tête vers lui, comme pour retenir ce regard. Mais déjà, il continuait :

— Nous étions ses clients, il était chargé de protéger Margaret, il savait qu'elle était la sœur d'Isobel. Il était donc naturel qu'il m'avertisse. Il ne m'a, d'ailleurs, dit cela que le lendemain matin.

Margaret le regarda.

— Non, dit-elle d'une voix ferme qui martelait les mots. Le soir même. Il prétend vous avoir téléphoné aussitôt après, chez vous.

— Admettons, fit-il. Et alors?

— Alors? dis-je. Alors, Van Halden a été assassiné le même soir,

entre 8 et 9 heures. De cette façon, l'assassin de Bella Price était sûr qu'il ne parlerait pas.

— Je ne vois pas le rapport, dit Selby. Bensimmons m'a dit qu'un faux détective allait voir des gens, au nom de son agence, s'intéressait à une affaire ayant un rapport direct avec Margaret...

— C'est cela. Une affaire qui vous intéressait...

— Bon, dit-il. Bensimmons m'a donc appris cela. Est-ce suffisant pour me suspecter?

— Ah! Richard, tout cela est trop cruel pour vous, trop absurdement méchant! Vous n'auriez pas dû être si généreux, nous n'aurions jamais dû jouer les anges gardiens

Je ne la laissai pas continuer.

— Vous étiez donc averti de ma visite à Van Halden, repris-je.

— Ne répondez pas à cet être abominable, hurla une petite voix brisée d'émotion et de rage. D'abord, vous, je ne vous ai jamais aimé, me lança-t-elle avec une désarmante sincérité. Tout de suite, j'ai compris que je ne pourrais jamais vous aimer...

— Laissez, dit Selby durement.

— Quelle a été votre réaction? Appeler la police? Ça, je l'aurais compris. Mais vous ne l'avez pas fait. Vous avez deviné que j'avais rencontré Margaret. Elinor et elle étaient seules à savoir que vous aviez mis l'agence Bensimmons dans le coup. Mais lui en avez-vous parlé? Non! Vous avez prétendu être inquiet pour elle, mais c'était faux. N'est-ce pas, Margaret? Bensimmons vous a-t-il dit quelque chose?

— Oui. Il m'a dit que Richard avait également demandé qu'on vous surveille, vous...

— Mais j'espère bien qu'elle vous surveillait, vous aussi; un homme si abominablement absurde et dangereux! s'écria Elinor, à qui, visiblement, une émotion trop forte et, surtout, la rage qu'elle éprouvait à voir la vie cesser de lui obéir, enlevaient tout bon sens.

Je ne l'écoutais pas. Elle ne m'intéressait pas. Il était trop évident que Selby était le seul acteur de ce drame.

— Je me doutais que vous aviez intéressé l'agence Bensimmons à mon sort, dis-je. Mais, par la suite, Margaret vous a avoué la vérité, et...

— Dites donc, m'interrompit-il rudement. Me soupçonnez-vous d'être l'assassin?

— Non seulement je vous soupçonne, mais j'ai la certitude que c'est vous. Vous le pensez aussi, Margaret. Vous avez dû découvrir la vérité, à peu près au même moment que moi. Vous êtes l'assassin, Selby. Vous avez tué Bella Price, Van Halden, Pollock et Ventozas. Vous m'avez suivi dans une Lincoln noire, celle que vous aviez empruntée à Ventozas, votre complice involontaire. A deux reprises, vous avez essayé de me faire coincer par les flics...

— Idiot! dit-il calmement. Espèce d'idiot! Voyez-vous ça.

Des petits sanglots pressés répondirent seuls à ces paroles.

— Et vous pleurez, vous? Vous le laissez raconter ces balivernes?

Les larmes que l'on pouvait voir briller au bord des paupières de la belle Elinor étaient-elles des larmes de vraie douleur? Allons, pensè-je, des larmes d'enfant gâtée que l'on contrarie et qui pleure! Peut-être, étais-je sévère, mais, après tout, elle m'avait assez dit et prouvé qu'elle ne m'aimait pas et je pouvais bien aussi manquer un peu de tendresse pour elle!

Je laissai un instant de silence s'établir entre nous, puis lentement, en pesant mes mots, avec le plus grand calme, je continuai.

— Ecoutez encore mes balivernes, dis-je. Je vous demande de bien m'écouter, Elinor. Richard a fait la connaissance de Bella, il y a quelques mois. Il devient son fiancé officiel et remplace définitivement ce pauvre soupirant de Van Halden... Avec elle, il se livre à quelques trafics suspects... Il lui faut écouler des bijoux volés et Bella qui vend souvent des bijoux qui lui ont été offerts, l'aide dans ce trafic.

— Passionnant conte de fée! dit Selby.

— Jusqu'ici, poursuivis-je, nous nageons dans l'obscurité, mais tout se précise le jour où Selby vous rencontre, vous Elinor, chez votre amie. Il tombe amoureux de vous — ça, je veux bien le croire — et de vos millions — ça, j'en suis absolument sûr. Il veut se fiancer. Mais c'est là que votre amie intervient. Votre amie! Etrange d'avoir une amie comme Bella Price pour une personne telle que vous! Mais, y avez-vous même jamais pensé, sinon pour vous en réjouir : elle est si séduisante Bella, si artiste. Et elle vous aime sincèrement, vous qui aimez tant qu'on vous aime! Puis, autour d'elle, on voit des gens curieux, sans préjugés, toujours imprévus et qui vous font rire. Ah! comme vous avez ri, Elinor, comme vous vous êtes amusée dans cette maison! Malgré vos grands yeux autoritaires et vos façons de petit tyran, vous ne saviez pas voir grand-chose autour de vous en dehors du spectacle bariolé qui se donnait, en dehors des incessantes marques d'affection d'une curieuse amie, en dehors de ce dépaysement dont vous rêviez... Ce n'est pas cela, Elinor? Mais si, je sais que c'est cela et aussi, que ce qui devait arriver arriva. Car toujours le papillon étourdi finit par se brûler à la flamme. La flamme, pour vous, ce fut Selby. L'aimiez-vous? Mais bien sûr que vous l'aimiez, tout paré qu'il était de l'éclat du rêve dans lequel vous viviez. Comment n'auriez-vous pas aimé un familier d'Isobel, que dis-je? Comment n'auriez-vous pas été flattée d'être préférée à celle que vous admiriez tant : « Voulez-vous être ma femme, Elinor? » — « Votre femme, Richard... », Ah! je vois bien la scène! Isobel, elle, la devina aussi, mais elle savait à quoi s'en tenir sur ce que cachait réellement l'amour de Richard, tout au moins, sur ce qu'était cet être taré qui l'avait déjà déçu. Pour rien au monde il ne fallait que vous en fassiez votre mari. Elle vous aimait, elle, Elinor, et voulait sauver le petit papillon stupide qui agitait si gracieusement ses ailes. Elle intervient donc. Oh! pas par jalousie, mais elle ne veut pas que vous tombiez dans les bras d'un tel personnage. Je sais que Selby a eu de violentes disputes avec Isobel à ce sujet. Ventozas me l'a dit; il a entendu Bella crier :

« Jamais, je ne vous permettrai de faire une chose semblable! ». De son côté, Van Halden m'a dit qu'elle était en difficulté avec un jeune homme. Il a dû se rappeler un quelconque détail après ma visite et a téléphoné à Bensimmons. Isobel s'oppose donc à votre mariage...

Je m'arrêtais un instant. Selby restait immobile, de l'autre côté de la table. Il souriait. Elinor faisait une moue qui bouleversait ses traits.

— Votre amie était-elle favorable à ce mariage, demandai-je à la jeune fille. Répondez-moi en toute franchise.

— Non, elle s'y opposait, répondit-elle. Mais je pensais que cela était dû à un sentiment de... jalousie.

Elle m'a fait une scène terrible, j'en ai parlé à Richard

— Très bien! dis-je. Et Isobel a menacé celui-ci de tout révéler sur son trafic de bijoux... Comme Selby tient à ce mariage pour des raisons diverses...

— Que voulez-vous dire? interrompit Selby.

— Je veux dire que vous aimez peut-être Elinor, mais encore une fois, que vous n'êtes surtout pas insensible à ses millions. La fortune d'une femme seule — ou presque — au monde, c'est tentant! Je reprends donc : Isobel menace Selby de tout révéler à Elinor...

— Je n'y aurais pas cru, dit-elle.

— ...Et Selby décide de la supprimer. S'il la tue simplement, on enquêtera. Il fréquente la maison, certaines personnes savent qu'il a voulu l'épouser, on dévoilera peut-être le trafic de bijoux... Il faut donc, à tout prix, trouver un coupable, venant d'ailleurs et qui soit condamné à coup sûr... Selby lit ma petite annonce, me convoque et fait son coup à cinq heures moins deux, peu avant que j'arrive...

A cinq heures, je pénètre dans la pièce, je trouve le corps d'Isobel et, tout aussitôt, Selby, qui s'était caché, m'assomme. Auparavant il a pris soin de parler de moi à Bella, comme de quelqu'un qu'elle aurait intérêt à contacter... il lui a même fait noter mon nom et mon adresse... Après m'avoir assommé, il fait un grand vacarme dans l'appartement, donnant l'impression d'une lutte, alerte ainsi les voisins et file en emportant la clé de la porte d'entrée.

Tout se passe fort bien. Je suis condamné, le bonheur sourit à Richard Selby, mais voilà que survient l'accident qui me permet de m'évader. Selby vit dans l'inquiétude pendant deux ou trois jours. Puis il se souvient que Pollock est mon ami — il sait qu'il a témoigné à mon procès — il surveille donc Pollock, apprend l'existence de Sally. Un jour, il cambriole l'appartement de Pollock pour y chercher je ne sais quoi...

— Exactement. Si la police vous entendait, elle vous rirait au nez, dit Selby d'une voix déplaisante.

— ...sans doute le carnet d'adresses dont il devait connaître l'existence. Ou encore des documents que Pollock aurait pu réunir, puisqu'il annonce dans son journal qu'il croit à mon innocence et reprend l'enquête à son début.

Pollock revient trop tôt et Selby joue de la matraque. Puis, il surveille l'appartement de Sally où je dois fatalement me rendre, puisque Pollock est à l'hôpital. Il me suit dans la Lincoln noire qu'il a empruntée à Ventozas, repère mon domicile chez la vieille dame et téléphone aux flics que je me cache là. Par chance, j'ai remarqué l'auto. Du couloir de la maison, je l'ai vu s'arrêter devant la porte, j'ai vu...

Je risquai le coup :

— ...je vous ai vu, Selby! Vous vous penchiez à la portière et regardiez le numéro!

Il ne dit rien.

— J'ai pu filer à temps, continuai-je. Et c'est ce soir-là que je me suis rendu chez Margaret... Elle m'a accueilli, elle m'a fait confiance. Mais une heure après, lorsque vous avez constaté que les flics m'ont raté, vous vous arrangez pour raconter ce que vous voulez à Elinor et vous vous rendez, tous les deux, chez Margaret, vous lui annoncez que vous mettez l'agence Bensimmons dans l'affaire, soi-disant pour la protéger, en réalité pour tout autre chose. Vous êtes intelligent — oh! cela je le reconnais bien volontiers — et vous vous dites que j'irai peut-être chez elle... Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'étais là, que je vous ai entendu. J'étais dans la salle de bains... A un moment, j'ai très légèrement entr'ouvert la porte (Margaret me regarda, étonnée) et je vous ai reconnu... L'homme qui m'avait suivi en Lincoln!

Ce nouveau bluff passa sans provoquer de réaction.

— Ensuite, dis-je, grâce à Margaret, j'eus des renseignements sur un certain nombre de noms portés dans le carnet d'adresses d'Isobel Price. Je rendis visite à Ventozas, Van Halden, Sokolovsky, Brewster... Van Halden a le malheur de téléphoner à l'agence Bensimmons. Vous vous rendez chez lui et vous l'assassinez. Vous ne savez même pas, sans doute, quelle sorte de révélation il a à faire, mais vous êtes prudent. Et puis, qui est-ce qui vous soupçonnera? Personne, évidemment. Bensimmons n'aura pas l'idée de voir une corrélation entre les deux affaires. Do toutes façons, le pauvre David Farrow restera le suspect N° 1...

Je me réfugie à la maison de campagne de votre ex-fiancée. Vos détectives m'en délogent. Le lendemain, vous apprenez, par eux, que Margaret a filé à travers champs en compagnie d'un homme... Là, vous êtes presque sûr qu'il s'agit de moi...

Alors, vous changez de tactique. D'ailleurs, Margaret vous parle de moi. Au lieu de pousser de hauts cris, au lieu de chercher à me faire prendre par la police, vous faites semblant de vous mettre de mon côté. Vous en parlez à votre fiancée. Puisque Margaret est mon alliée, vous jugez prudent d'entrer dans son jeu. Cela vous permettra de mieux me surveiller. Et l'idée germe en vous qu'il est temps de rejeter les soupçons sur quelqu'un d'autre, en l'espèce Ventozas. Peu vous importe qui paiera les pots cassés. Mais quelque chose d'imprévu se produit. Vous rencontrez Pollock et vous apprenez par lui qu'il est sur une piste sérieuse Quelle piste est-ce donc?

Mais la vôtre! Pollock, qui a toujours aimé le spectaculaire, vous en dit suffisamment pour vous donner des sueurs froides. Mais le pauvre Pollock joue le grand jeu : il vous dit qu'il doit me rencontrer à minuit à Central Park. Peut-être espère-t-il vous amener à vous trahir, car il n'a pas encore de preuves solides. Peut-ête vous y emmène-t-il... Et vous le descendez par surprise, vous cachez son corps...

— Vous devriez aller à Hollywood. On y manque de scénaristes imaginatifs, railla Selby.

— J'ai presque terminé. Le lendemain, voyant que votre tentative d'impliquer Ventozas a échoué, vous le liquidez et revenez à New-York comme si rien n'était. J'ai fini. Qu'avez-vous à dire, Selby?

Il y eut un très long silence. Margaret fixait Selby avec une incroyable intensité, le visage dans les mains. Elinor, les lèvres tremblantes, les yeux secs, agrandis de terreur, semblait se réveiller d'un rêve. Selby me regardait :

— Vous avez beaucoup d'imagination, beaucoup, beaucoup, dit-il enfin. J'ai écouté toute votre histoire avec une très grande patience, mais je..

Je l'interrompis d'un geste. J'entendais la respiration lourde de Margaret.

— Je vous propose quelque chose, dis-je en faisant un pas vers le téléphone. J'appelle le Bureau Central de la Police et leur demande de venir ici. Nous nous expliquerons avec eux. Je suis prêt à risquer ma propre arrestation. Quant à vous... Il est possible qu'on examine un peu votre passé, vos relations avec Ventozas. Quelques détails gênants... Voulez-vous que j'appelle?

— Appelez! fit brusquement Elinor. Appelez la police! répéta-t-elle, au comble de l'excitation.

— Me croyez-vous coupable? lui demanda Selby.

Je les contemplai. Elinor avait relevé la tête et fixait Selby, debout devant elle. Le visage de l'homme s'était transformé, je ne le reconnaissais plus. Ses yeux brillaient, ses dents apparaissaient entre ses lèvres tirées.

— Vous me croyez tous coupable, dit-il âprement. Eh bien, tant pis. Vous l'aurez voulu... Voyez-vous, je n'en suis pas arrivé là pour me faire coïncer par un petit imbécile comme vous. Oui, c'est moi le coupable. C'est moi! J'ai tué Isobel parce qu'elle s'opposait à mon mariage avec Elinor, parce que c'était une fille jalouse, intéressée... Je ne regrette rien! Et j'ai tué ce gros porc de Van Halden qui voulait bavarder sur moi... J'ai tué ce pauvre idiot de Pollock qui en avait appris plus qu'il n'aurait dû savoir. Elinor le savait bien que je l'avais rencontré : c'était elle qui avait reçu le coup de téléphone de Pollock qui me fixait l'heure de notre rendez-vous. Il tombait toujours mal, celui-là. J'avais peur qu'elle parle. Sans ça croyez-vous que j'aurais été vous raconter ça? Bref, maintenant tout cela n'a plus aucune importance... Quant à Ventozas, ce vieux receleur a eu le sort qu'il méritait... Et vous croyez que je m'arrêterai là? Non, mes petits! Pas pour moi, la chaise électrique. Si

je me suis défendu jusqu'à présent, c'est que je tiens à vivre. Et Richard Selby continuera à vivre, à bien vivre. Je vous avais proposé un marché, Farrow. Vous n'en avez pas voulu. Tant pis pour vous! Car vous allez expier tous mes crimes, Farrow et tous ceux que je vais encore commettre. Il ricanait avec une ardeur diabolique dans le regard : vous allez tuer Elinor, ma douce fiancée, Elinor que j'aimais, oui... que j'aimais et vous allez tuer aussi, ah! Farrow, cela aussi vous allez le faire, vous allez tuer Margaret...

Il tenait un révolver à la main, le dirigeait vers moi. Maintenant, il se maîtrisait à peine, il grimaçait, les yeux brûlants, la voix transformée...

— Oui, vous allez tuer, Farrow, une fois et encore une fois. Vous allez tuer Margaret puis, vous vous ferez justice. Comme ça, tout sera dit. Hein! Ce n'est pas si mal imaginé? Qu'est-ce que vous dites du scénario? Ah, vous n'avez pas voulu de Ventozas pour coupable. Eh bien, c'est vous qui le serez. La police débrouillera comme elle le voudra la mort de Ventozas. Les flics, comme vous le disiez, arriveront bien à utiliser votre cadavre... Je pourrai même les aider.

C'est moi qu'il visait. Je ne craignais donc pas pour Margaret. D'un violent coup de pied, je soulevai la petite table qui était entre nous. Elle vola dans l'air, heurta la main qui tenait l'arme. Selby fit un bond en arrière, mais ne lâcha pas son revolver. Mais, profitant de la surprise, j'avais tiré le mien.

A cet instant précis, la porte s'ouvrit et un coup de feu retentit. C'était Virgil Di Conto. Il avait tiré au hasard, pour effrayer Selby. Celui-ci, pris entre deux feux, tira une fois vers moi sans m'atteindre, bondit vers la porte, bouscula Di Conto d'un coup d'épaule, l'envoya sur le palier. Puis, en quelques secondes, il fut à l'étage supérieur. Il voulait fuir par les toits. Il pensait, sans doute, que j'avais posté quelqu'un en bas.

Je fus le premier à passer sur le toit après lui. Il s'abrita derrière une cheminée, tira sur moi. La balle siffla à mes oreilles. Je me jetai à plat ventre, rampai jusqu'à un ressaut du toit, élevai mon arme...

Cette fois, sa balle me toucha au bras. Mon revolver m'échappa. Je le vis se redresser, avancer sur moi, viser. Alors un coup de feu retentit. Je vis Selby reculer en tournoyant sur lui-même, chercher à se raccrocher à une aspérité et, soudain, disparaître dans le vide avec un cri qui n'avait rien d'humain. Virgil Di Conto surgit à côté de moi, son revolver encore fumant à la main.

— Ça lui aura évité la chaise électrique, dit-il...

Nous revînmes dans la pièce et je ne vis, tout d'abord, qu'Elinor qui entr'ouvrait ses deux mains vides, penchait la tête et se mettait doucement à pleurer. Sans me voir, Margaret s'était approchée d'elle et lui passait le bras autour du cou. Je n'entendis pas ce qu'elle lui disait mais, soudain, la voix aiguë et larmoyante d'Elinor parvint à mes oreilles :

— Oui, mais demain, se plaignait-elle, demain je n'aurai pas

oublié, et après-demain?... Combien faut-il de temps, Margaret, pour oublier d'aussi horribles scènes. Dites-moi, vous savez..

Et, dans sa puérilité, sa voix finissait par être touchante,

C'est alors que je rencontrai le regard de Margaret.

— 13 —

L'enquête révéla que Richard Selby avait déjà eu maille à partir avec la police de Minneapolis, deux ans auparavant, à propos d'une affaire de bijoux volés. Je ne fus pas surpris d'apprendre que Ventozas avait été mêlé à ce trafic...

Pour une fois, la police travailla avec entrain et je fus complètement innocenté.

Di Conto déposa à mon procès. Il avait entendu les aveux de Selby. Mon innocence ayant été enfin prouvée, j'en profitai pour demander la révision de l'affaire Weitergang. Là aussi, la veine aidant, je gagnai. Estimant que j'étais innocent dans l'affaire Price, le bureau du Procureur fit une nouvelle enquête. Et l'on découvrit que l'instigatrice du chantage avait été Linda Fromsett elle-même...

— 14 —

Quelques jours s'étaient passés. Un soir d'octobre, j'étais sorti avec Margaret. Nous avions été au cinéma, et je la raccompagnais chez elle. Il y avait, dans les rues, un fin brouillard qui piquait à la gorge, les autos surgissaient comme des fantômes étincelants, retombaient dans la brume grisâtre.

Nous marchions lentement dans le brouillard.

— Vous rappelez-vous, dis-je à Margaret... C'était par un soir semblable que je suis venu chez vous pour la première fois... J'avais erré dans les rues, je ne savais plus que faire... Je m'étonne encore que vous m'ayiez cru... Et, pourtant, je n'avais pas beaucoup d'arguments en ma faveur.

— Je m'en souviens... Non, vous n'aviez pas beaucoup d'arguments.. Mais, heureusement, j'ai raisonné en femme, non en policier.

— Autrement dit, vous n'avez pas raisonné...

— Je me suis fié à mes premières impressions... Si vous aviez été coupable, vous ne seriez pas venu me trouver...

— C'est bien ça, souris-je. Et moi qui me suis fatigué à vous exposer pendant vingt minutes. Si, par malheur, je vous avais été antipathique...

— C'est pour mon malheur que vous ne l'êtes pas, soupira-t-elle. Songez que je vais être obligée de vous supporter toute la vie..

FIN

LES PAS DANS LE CIEL

par Carter DICKSON

Texte français de Denise PASCAL

Elle se réveilla avec un sursaut au milieu de rêves confus; puis elle demeura pendant quelques minutes les yeux fixés sur le plafond blanc de sa chambre en essayant de se convaincre que ce n'était pas autre chose qu'un rêve.

Mais bien sûr, ce n'était qu'un rêve.

Un soleil incertain et froid entrait par la fenêtre ouverte. Un vent glacé, coupant, soufflait dans les rideaux, et soulevait une légère couche de neige sur l'appui du balcon. Dorothy Brant se sentit ranimée par l'air vif qui circulait dans la petite chambre nue, et respira profondément.

Tout allait pour le mieux. Elle était venue dans cette maison de campagne, avec Dad et Harry, dans l'intention de patiner sur le lac, et peut-être de faire un peu de ski si la neige se mettait à tomber, comme l'annonçaient les prévisions météorologiques. La neige était, en effet, venue; et elle s'en était réjouie — quoique maintenant la vue du rebord blanc de la fenêtre lui causât une inexplicable impression de terreur.

Frissonnante dans le lit chaud, les couvertures tirées jusqu'au menton, elle regarda la petite pendule sur la table de chevet. 9 heures 20. Elle avait oublié de se réveiller; Dad et Harry devaient attendre leur déjeuner. De nouveau elle essaya de se persuader que tout allait bien : mais maintenant qu'elle était pleinement lucide, elle savait bien que ce n'était pas vrai. Les ennuis de la veille lui revenaient en mémoire. Dans la maison voisine, Mrs. Topham, cette vieille mégère voleuse...

C'est la seule chose qui pouvait gâcher leur week-end. Depuis longtemps ils pensaient au jour où ils iraient patiner; ils évoquaient le bruit des brindilles craquantes tombant sur la glace, les grandes envolées, les longues traînées crissantes dans les courbes, et les ormes noirs se découpant sur le ciel clair et froid. Mais il y avait, tapie dans le chalet voisin, cette Mrs. Topham, avec sa montre volée et ses bonnes manières hypocrites, qui empoisonnait tout par sa présence.

Ne pensons plus à tout cela! Cela ne sert à rien de ruminer ainsi : n'y pensons plus!

Dorothy Brant réunit tout son courage, et sortit du lit. Elle chercha à

atteindre sa robe de chambre mais à sa place elle trouva sur la chaise son lourd manteau de fourrure. Et au lieu de ses pantoufles, elle vit ses mocassins de cuir, ornés de perles, que Harry avait rapporté des Etats-Unis; les semelles en étaient froides, durcies, presque gelées. C'est alors que, de son subconscient, monta la peur qui l'envahit, prit possession d'elle et ne la quitta plus.

Elle ferma la fenêtre et se dirigea vers la salle de bains. Le petit chalet, avec ses rideaux blancs et un peu raides, et sa bonne odeur de vieux bois, était si tranquille qu'elle pouvait entendre le bruit des voix dans les pièces du bas. Ce n'était qu'un murmre confus, et elle n'aurait pu distinguer les mots, mais elle reconnaissait la voix haute et rapide de Harry, celle, plus lente et plus grave, de son père, auxquelles s'en joignait une autre qu'elle ne pouvait identifier, mais qui semblait plus basse et plus profonde encore.

Qu'est-ce qui n'allait pas? Elle se précipita dans son bain puis s'habilla rapidement. Non seulement ils s'étaient levés avant elle, mais ils avaient dû préparer leur déjeuner eux-mêmes, car elle sentait l'odeur du café chaud. Et elle était tellement lente; en dépit de neuf heures de sommeil, elle se sentait aussi épuisée et mal à l'aise que si elle était restée toute la nuit debout.

Elle donna un rapide coup de brosse dans ses courts cheveux bruns, et, sans prendre la peine de mettre ni poudre ni rouge, elle bondit dans l'escalier. A la porte du living-room, elle s'arrêta brusquement; dans la pièce étaient réunis son père, son cousin Harry et le Superintendant de la Police locale.

— Bonjour, miss, dit celui-ci.

Jamais elle ne pourrait oublier l'aspect de cette petite pièce, ni l'expression des trois visages qui la regardaient. Le soleil pénétrait à flot, éclairait les vives couleurs des tapis de laine rugueuse et le rustique foyer de pierre. Par les fenêtres de côté, elle pouvait voir, à vingt mètres de là, à travers la pelouse couverte de neige et séparée d'elle par une simple haie de grands lauriers, le chalet de Mrs. Topham et son blanc revêtement de planches.

Mais ce qui la frappa désagréablement, et lui causa de l'inquiétude, fut le brusque silence qui se fit à son entrée, et l'expression qu'elle surprit — comme aurait pu le faire une camera — sur le visage des trois hommes et dans les regards rapides et inquiets qu'ils lançaient alentour.

— Bonjour, miss, répéta le Superintendant Mason en saluant.

Henry Ventnor intervint, et sa voix trahissait une sorte de violente angoisse; son teint, naturellement haut en couleur, devint plus rouge encore; même ses grands pieds, ses larges épaules et ses petites mains nerveuses paraissaient en détresse.

— Ne dites rien, Dolly! suppliait-il. Ne dites rien! Ils ne peuvent vous obliger à parler. Attendez que...

— Je pense assurément, commença lentement le père... — Il regardait son nez, il regardait sa pipe, n'importe où, sauf dans la direction de Dorothy. — Je pense assurément, poursuivit-il en toussotant pour s'éclaircir la voix, qu'il vaudrait mieux ne pas parler hâtivement avant que...

— Si vous permettez, monsieur, dit le Superintendant Mason en cherchant lui aussi à assurer sa voix. Je suis obligé de vous poser quelques questions, miss. Mais il est de mon devoir de vous prévenir que rien ne vous force à me répondre avant d'avoir vu votre avocat.

— Mon avocat? Mais je n'ai pas besoin d'avocat. Que diable voulez-vous que je fasse d'un avocat?

L'inspecteur regarda les deux autres hommes d'un air entendu, comme pour les prier de noter cette remarque.

— C'est au sujet de Mrs. Topham, miss.

— Oh!
— Pourquoi dites-vous : « Oh! »?
— Continuez, s'il vous plaît. Qu'y a-t-il?
— Je crois savoir, miss, que vous et Mrs. Topham avez échangé des paroles plutôt aigres. Une sorte de querelle, si j'ai bien compris?
— Oui, vous pouvez certainement employer ce terme.
— Puis-je vous demander à quel propos?
— Je regrette, répondit Dorothy; je ne puis vous le dire. Cela ne servirait qu'à donner à cette vieille folle l'occasion de dire que je l'ai calomniée. Ainsi, c'est cela! Qu'est-ce qu'elle a bien pu vous raconter?
— Eh bien, miss, dit l'inspecteur en se grattant la joue avec son crayon, j'ai bien peur qu'elle ne soit pas précisément en état de nous dire quoi que ce soit. Elle est dans une clinique à Guildford. Elle a reçu à la tête un coup violent qui lui a fait une mauvaise blessure. Entre nous, ce sera un miracle si elle s'en remet.

Dorothy sentit son cœur s'arrêter dans sa poitrine, puis se remettre à battre à coups précipités. Le policier la regardait sans broncher. Elle s'efforça de parler :
— Vous voulez dire qu'elle a eu un accident?
— Pas exactement, miss. Le docteur dit qu'elle a été frappée plusieurs fois avec le gros presse-papier de verre que vous avez pu voir chez elle, sur la table, hein?
— Vous ne croyez pas... Vous ne voulez pas dire que quelqu'un a *fait* cela délibérément? Mais qui?
— Eh bien, miss, dit le superintendant Mason, en la fixant d'un regard dûr qu'elle crut voir se dresser devant elle une énorme effigie du Puritain, avec un grain de beauté au coin du nez, je suis obligé de vous dire que, d'après les indices que nous avons jusqu'à présent, il y a toutes les apparences pour que ce soit vous. »

Non, il ne pouvait pas lui arriver une chose pareille. C'était impossible. Elle se souvint, plus tard, de l'espèce de détachement qu'elle éprouvait en observant les visages autour d'elle : les petites rides autour des yeux de Harry dans la lumière, ses cheveux légers hâtivement brossés et son blouson de cuir un peu lâche, avec sa fermeture à demi-ouverte. En dépit de ses prouesses athlétiques, il paraissait étrangement désarmé, et un peu ridicule. Son père, lui non plus, ne semblait pas devoir être d'un grand secours, à ce moment-là.

Elle entendait encore sa propre voix :
— Mais c'est absurde!
— Je l'espère, miss. Bien sincèrement. Maintenant, dites-moi, êtes-vous sortie du chalet la nuit dernière?
— A quel moment?
— Dans le courant de la nuit.
— Oui. Non. Je ne sais pas. Oui, je crois que oui.
— Pour l'amour de Dieu, Dolly, dit son père, ne dites pas un mot de plus avant d'avoir un avocat. J'ai téléphoné en ville. Je ne voulais pas vous alarmer; ni même vous réveiller : il y a sûrement une explication à tout cela. Il doit y en avoir une!

Plus que sa propre émotion, la douleur marquée sur le visage de son père donnait à Dorothy Brant le courage de lutter. Corpulent, à demi-chauve, surmené par les affaires, assailli par des ennuis de toutes sortes — tel était John Brant. Son bras gauche déformé et sa main gantée de noir pendaient à son côté. Il semblait, dans la brillante flaque de lumière, l'image même de la détresse morale.
— Je... l'ai vue, expliqua-t-il. Ce n'était pas beau — vraiment pas. Non que je n'aie déjà vu pire pendant la guerre. — Il toucha son bras. Mais vous êtes une enfant, Dolly; juste une enfant. Vous ne pouvez pas avoir fait cela.

Son ton plaintif demandait une confirmation.

— Un moment, monsieur, s'interposa le Superintendant Mason. Voyons, miss! Vous dites que vous êtes sortie la nuit dernière.

— Oui.

— Dans la neige?

— OUI, oui, oui.

— Vous souvenez-vous de l'heure exacte?

— Non, je ne crois pas.

— Dites-moi, miss : quelle est la pointure des chaussures que vous portiez?

— Quatre.

— C'est plutôt une petite taille, n'est-ce pas?

Elle acquiesça silencieusement, et le Superintendant Mason ferma son carnet.

— Maintenant, voudriez-vous venir avec moi?

Il ouvrit la porte de côté, en prenant soin de tourner seulement l'axe du bouton, sans poser les doigts sur celui-ci. Les deux marches conduisant au dehors avaient été protégées par la retombée du toit; mais au-delà, une mince couche de neige recouvrait comme un emplâtre tout l'espace qui s'étendait entre le cottage et la maison d'en face aux volets clos.

Seules deux rangées de pas étaient visibles dans toute cette blancheur. Dorothy pouvait les identifier. L'une de ces traces, durcie et profondément imprimée, s'éloignait en serpentant sur la pelouse, passait sous l'arche poudreuse de la haie de lauriers et s'arrêtait devant la porte de côté du chalet de Mrs. Topham. L'autre trace — un peu brouillée, aux pas plus allongés semblant indiquer qu'on avait couru désespérément — faisait le chemin inverse.

Ce signe muet de panique réveilla la mémoire de Dorothy. Ainsi ce n'était pas un rêve. Elle avait bien fait cela. Dans son subconscient elle l'avait su dès le début. Elle pouvait maintenant se rappeler d'autres choses : le manteau de fourrure serré autour de son pyjama, la morsure du froid à travers ses pantoufles humides, la course aveugle dans le noir.

— Vous les reconnaissez, miss?

—Oui. Oh, oui! ce sont les miennes.

— Evidemment, grogna Mason. Vous avez les joues un peu pâles. Venez ici et asseyons-nous; je ne veux pas vous faire de mal. — Puis il poursuivit d'un ton plus irrité, sans doute la profonde simplicité de la jeune fille avait-elle ébranlé son impassibilité officielle. — Mais pourquoi avez-vous fait cela? Pourquoi, au nom du ciel? Pour quelles raisons avoir brisé ce bureau pour prendre une poignée de colifichets qui ne valent pas dix livres en tout? Et n'avoir même pas pris, en suite, la peine de brouiller la trace de vos pas?

Il toussa, et s'arrêta brusquement.

La voix de John Brant se fit acide :

— Bien. Très bien, mon cher, Le premier signe d'intelligence, jusqu'à présent. Je suppose que vous ne voulez pas suggérer que ma fille est folle?

— Non, monsieur. Mais c'étaient les bijoux de sa mère, m'a-t-on dit?

— Qui a pu vous dire cela. Vous, je pense, Harry?

Harry Ventnor tira sur la fermeture de son blouson, comme s'il se préparait au combat. Il semblait suggérer qu'il était le pauvre garçon que tout le monde cherchait à persécuter; qu'il ne demandait qu'à être l'ami de tout le genre humain, si seulement on le laissait faire. Pourtant une telle sincérité illuminait ses traits réguliers, qu'il était difficile de douter de ses bonnes intentions.

— Voyons, papa. Ecoutez-moi, mon vieux. Il fallait bien que je le

dise. Ça ne sert à rien de cacher ces choses-là. Je sais cela. à force de lire ces histoires...

— Histoires...

— C'est bon : dites ce que vous voulez. Ils trouvent toujours tout et alors c'est bien pis que si on avait parlé tout de suite. — Il laissa sa phrase faire son effet. — Je vous le dis, vous êtes parti dans une mauvaise voie. Supposez que Dorothy ait eu une querelle avec cette Topham à cause des bijoux? Supposez qu'elle *soit allée* là-bas la nuit dernière? Supposez que ce soit bien l'empreinte de ses pas? Tout cela prouve-t-il qu'elle ait assommé la vieille dame? Ç'aurait pourtant été un service à rendre à l'humanité. Mais pourquoi ne pourrait-on pas admettre qu'il y a eu aussi un cambrioleur cette nuit?

Le Superintendant hocha la tête.

— Parce que c'est impossible, monsieur.

— Mais pourquoi? Pouvez-vous me le dire?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, monsieur, si vous voulez bien m'écouter. Vous vous souvenez probablement que, la nuit dernière, il a commencé à neiger un peu après 11 heures?

— Non, nous étions tous couchés, à cette heure.

— Bon, mais vous pouvez me croire sur parole, répondit Mason d'un ton patient. J'ai été debout la moitié de la nuit au poste de police, et j'ai pu constater le fait. La neige a cessé de tomber vers minuit. Pour cela aussi, vous devrez vous contenter de ma parole, mais je peux aisément vous le prouver. Voyez-vous, monsieur, Mrs. Topham était vivante, et en très bonne santé, bien après minuit. Je sais cela aussi parce qu'elle a téléphoné au poste de police pour dire qu'elle était inquiète, car elle croyait que des cambrioleurs rôdaient dans les environs. Comme cette personne a coutume de nous alerter ainsi, expliqua-t-il avec une certaine sévérité, trois ou quatre fois par mois, en moyenne, je n'insisterai pas là-dessus. Ce que je veux vous faire remarquer, c'est que ce coup de téléphone fut donné à 0 heure 10, c'est-à-dire au moins dix minutes après que la neige eût cessé de tomber.

Harry hésita, et l'inspecteur continua du même ton résigné.

— Comprenez-vous, monsieur? Mrs. Topham n'avait pas encore été attaquée quand la neige a cessé de tomber. Tout autour du cottage s'étendait alors, sur vingt mètres au moins dans toutes les directions, un large tapis de neige fraîche, blanche, propre, parfaitement intacte. Les seules traces qu'on peut y voir à présent — les seules — sont celles que Miss Brant a elle-même reconnues comme étant les siennes.

Il se dressa devant eux d'un air exaspéré.

— Et impossible de supposer que ces empreintes puissent être celles d'un autre. Même si Miss Brant ne l'admettait pas elle-même, je resterais absolument certain que ces marques ont été faites par elle. Mr. Ventnor porte des chaussures de la pointure dix. Mr. Brant, pointure neuf. Ni l'un ni l'autre ne pourrait marcher dans des souliers de la taille quatre. Et pourtant, quelqu'un est entré dans le cottage avec une clé, a frappé la vieille dame avec une violence meurtrière, a dévalisé son bureau, puis est ressorti. Comme il n'y a pas d'autres traces, ni de marques d'aucune sorte dans la neige, qui a fait cela? Qui a pu le faire?

Dorothy se sentait maintenant l'esprit presque détaché : elle revoyait le presse-papier avec lequel Mrs. Tropham avait été frappée. Il était posé sur la table de son petit salon calfeutré — un lourd globe de verre avec un minuscule paysage à l'intérieur. Quant on le secouait, on voyait s'élever dans sa masse une tempête de neige en miniature — et ce détail semblait rendre l'agression encore plus horrible.

Elle se demandait si elle n'avait pas laissé quelqu'empreinte sur le presse-papier. Mais, au-dessus de toutes choses, elle voyait se lever l'image de Renée Topham, la meilleure amie de sa mère.

— Je la détestais, dit Dorothy.

Et, subitement, elle se mit à pleurer.

. . . . . .

Dennis Jameson, du cabinet Morris, Farnsworth et Jameson, à Lincoln's Inn Fields, fit claquer la porte du bahut où il rangeait ses dossiers. Il était en train de mettre son manteau et son chapeau, quand Billy Farnsworth entra dans le bureau.

— Hullo! dit-il, vous allez dans le Surrey pour cette affaire Brant?

— Oui.

— Hum. Vous croyez aux miracles, pas vrai?

— Non.

— Cette fille est coupable, mon garçon. Vous pouvez en être sûr.

— C'est notre devoir, dit Jameson, de faire tout ce que nous pouvons pour nos clients.

Farnsworth lui lança un regard aigu.

— Je vois, à vos joues rutilantes, que Don Quichotte n'est pas mort. Le jeune idéaliste se précipite au secours d'une belle jeune fille en détresse, jurant de...

— Je l'ai rencontrée deux fois, dit Jameson. Elle m'est sympathique; c'est vrai. Mais il suffit d'avoir un tout petit peu d'intelligence pour se rendre compte qu'ils n'ont pas de preuves tellement formidables contre elle.

— Oh, mon cher!

— Bon, écoutez-moi. D'après eux, que s'est-il passé? Cette Mrs. Topham a été frappée plusieurs fois avec le presse-papier de verre. On ne trouve aucune empreinte sur celui-ci et on peut constater qu'il a été essuyé. Pourtant, après avoir la prévoyance d'effacer soigneusement ses empreintes sur l'instrument du crime, Dorothy Brant s'en retourne chez elle en laissant dans la neige deux magnifiques rangées de pas qu'on pourrait facilement distinguer d'un avion situé à mille mètres de hauteur. Est-ce bien vraisemblable?

Farnsworth semblait pensif.

— Peut-être diront-ils qu'elle n'était pas raisonnable, fit-il remarquer. Mais peu importe le côté psychologique. Ce qu'il nous faut admettre, c'est la réalité des faits matériels et tangibles : d'un côté, voici cette mystérieuse veuve Topham absolument seule dans sa maison — son unique servante ne venant que dans la journée. De l'autre, cette jeune fille qui laisse l'empreinte de ses pas dans la neige, et le reconnait formellement. De plus, l'impossibilité matérielle pour quiconque d'entrer dans cette maison ou d'en sortir sans laisser de traces. Comment vous proposez-vous d'arranger tout cela?

— Je ne sais pas, dit Jameson d'un ton assez découragé. Mais je veux d'abord entendre ses explications. Personne, jusqu'à présent, n'a semblé se préoccuper de ce que Miss Brant pense elle-même de tout cette affaire.

Pourtant, quand il arriva au cottage, tard dans l'après-midi, elle lui coupa l'herbe sous le pied.

Le crépuscule tombait quand il franchit la grille d'entrée — un crépuscule bleuâtre qui faisait paraître la neige toute grise. Jameson s'arrêta un moment pour regarder dans la direction de la haie de lauriers séparant les deux propriétés. Celle-ci n'avait rien de remarquable en elle-même : haute de six pieds environ, et coupée d'une porte en forme d'arche gothique. Mais devant cette arche, il avait aperçu une haute silhouette qui lui paraissait vaguement familière : celle d'un homme, en casquette et waterproof, qui examinait avec attention la neige recouvrant le bord supérieur de la haie au-dessus de la porte. A ses côtés, un autre homme — évidemment le Superintendant Mason — tenait un appareil photographique, et une ampoule électrique brillait contre le ciel. Bien

qu'il fût trop loin pour entendre quoique ce soit, Jameson eut la singulière impression que le plus grand des deux riait à gorge déployée.

Harry Venthor, qu'il connaissait un peu, vint à sa rencontre sur le seuil.

— Elle est là, fit-il avec un geste vers l'intérieur. Heu... ne la tourmentez pas trop, voulez-vous? Tiens, que diable sont-ils en train de faire près de cette haie? ajouta-t-il en regardant vers la pelouse.

— La tourmenter? dit Jameson avec quelque âpreté. Je suis ici pour l'aider, si possible. Vous pourrez sans doute, ainsi que Mr. Brant, m'apporter votre concours. Pensez-vous sincèrement que Miss Brant, en pleine possession de son bon sens, aurait pu faire une chose pareille?

— Son bon sens?... répéta Harry.

Il lança à Jameson un regard étrange, et n'en dit pas plus; brusquement il se détourna et se précipita à travers la pelouse.

. . . . . .

Quand, peu après, Jameson se trouva en présence de Dorothy, il n'eut pas du tout l'impression que son bon sens pût être mis en cause. Elle lui montra cette même franchise qu'il aimait en elle et qui maintenant lui réchauffait le cœur. Ils étaient assis dans la petit pièce rustique, éclairée par la seule lueur du feu, près de la cheminée sur laquelle des coupes d'argent rappelaient les prouesses athlétiques et gymniques de Harry, ainsi que les anciens succès de John Brant à St-Moritz. Dorothy elle-même était une sportive.

— Me conseiller? dit-elle. Vous voulez dire, m'indiquer ce que je devrai dire quand ils m'arrêteront?

— Allons! ils ne vous ont pas encore arrêtée, Miss Brant!

Elle lui sourit.

— Et je parie que cela vous surprend, n'est-ce pas? Oh, je sais quelles charges pèsent sur moi! Je suppose qu'ils sont encore en train de fureter partout dans le but de découvrir quelque nouvel indice contre moi. Et de plus, un homme de Scotland Yard est arrivé — un nommé March. Je me sens presque flattée.

Jameson se redressa. Il comprenait maintenant pourquoi cette silhouette, près de la haie, lui avait semblé familière.

— Pas le colonel March?

— Si. Et je le trouve plutôt sympathique, réellement, répondit Dorothy en protégeant ses yeux derrière sa main.

Malgré son ton léger, il sentait qu'elle avait les nerfs à bout.

— De nouveau, ils ont inspecté ma chambre dans tous les sens. Et ils n'ont trouvé ni la montre, ni la broche, ni les bagues que l'on m'accuse d'avoir volées à tante Renée Topham. Tante Renée!

— Ainsi, c'est bien vrai. Mais je me demande ce qu'ils vont chercher là. Une montre, une broche et une paire de bagues. Pourquoi auriez-vous volé cela à qui que ce soit — sans parler d'elle?

— Parce qu'elles ne lui appartenaient pas, dit Dorothy d'un ton précipité, en relevant soudain son visage pâle. Ce sont celles de ma mère.

— Calmez-vous.

— Ma mère est morte, dit Dorothy. Au fond, ces bijoux ne furent pas la vraie cause de cette querelle avec Mrs. Topham. Ils ne furent que l'excuse, le prétexte, le point de rupture qui entraîna tout le reste. Ma mère était une grande amie de cette femme, qu'elle choyait beaucoup. Ce n'était alors que « tante Renée » par-ci, « tante Renée » par-là. Mais je sais que ma mère voulait que ces bijoux, si modestes qu'ils soient, me reviennent. Et tante Renée Topham se les est froidement appropriés, avec bien d'autres choses, du reste. Jusqu'à hier, j'ignorais totalement ce qu'ils étaient devenus. Connaissez-vous ce genre de femme? Mrs. Topham est réellement charmante. Elle a ce charme

impudent qui prend tout ce qu'il peut obtenir et espère toujours prendre plus encore. Je sais qu'elle est vraiment très riche, mais ce qu'elle peut faire de son argent, c'est chose impossible à imaginer. Elle est si avare qu'elle a peur de dépenser trop vite ses revenus en ville et qu'elle a préféré venir s'enterrer dans cette campagne. Je n'ai jamais pu la supporter. Aussi, quand après la mort de ma mère, j'ai cessé de dorloter « tante Renée » comme elle l'espérait, tout a changé. Ce que cette femme a pu raconter sur nous!... Les dettes de Harry, les mauvaises affaires de papa, ET MOI!

Elle s'arrêta de nouveau et lui sourit.

— Je suis désolée de vous infliger tout cela.

— Vous ne m'infligez rien du tout.

— C'est assez ridicule, n'est-ce pas?

— Ridicule, dit Jameson fermement, n'est pas le mot que j'aurais employé. Ainsi vous vous êtes querellée avec elle?

— Oh, une splendide querelle! Vraiment magnifique! La reine de toutes les querelles!

— Quand?

— Hier. Quand j'ai vu sur elle la montre de ma mère.

Elle regarda le feu, au-dessus duquel étincelaient les coupes d'argent.

— Peut-être en ai-je dit plus que je n'aurais dû, reprit-elle. Mais je ne peux compter sur aucun soutien de la part de Harry ou de mon père. Je ne peux pas blâmer papa : ses affaires le préoccupent constamment et son bras infirme le fait souvent souffrir — tout ce qu'il désire, c'est la paix et la tranquillité. Quant à Harry, *il* n'aimait pas vraiment Mrs. Topham, mais elle avait un faible pour lui, et cela le flattait. Il est, en réalité, une sorte de contrepartie mâle de tante Renée. Il n'a pas de travail? Eh bien, il s'arrange pour dépendre de quelqu'un... et je suis au milieu de tout cela. C'est toujours « Dolly, faites ceci » et « Dolly faites cela », et « Cette bonne vieille Dolly; ça lui est égal. » Mais cela ne m'est pas égal. Quand j'ai vu cette femme se pavaner avec la montre de ma mère, tout en jasant sur un ton de fausse commisération parce que nous ne pouvions nous offrir le luxe d'une servante, j'ai senti que cela ne pouvait continuer ainsi. Et je suppose que j'ai dû faire quelque chose pour que cela ne continue pas.

Jameson prit les mains de Dorothy dans les siennes :

— Bon, dit-il, mais qu'avez-vous fait?

— Je ne sais pas! Et c'est ce qui me tourmente.

— Mais sûrement...

— Non. Et c'était un des sujets de plaisanteries de Mrs. Topham : On ne se souvient de rien de ce qu'on a fait en état de somnambulisme. C'est ridicule, n'est-ce pas? continua-t-elle après une nouvelle pause. Absolument ridicule. Mais pas pour moi. Pas du tout. Depuis mon enfance, quand je suis très fatiguée ou nerveusement épuisée, je marche ainsi dans mon sommeil. Une fois, je suis descendue, j'ai préparé et allumé le feu, dressé le couvert pour un repas. J'admets que cela ne m'arrive pas souvent — et jamais auparavant avec de tels résultats. — Elle essaya de rire. — Mais pourquoi mon père et Harry me regardent-ils ainsi? C'est le pire de tout. Je ne sais réellement pas si je suis ou non une criminelle.

Vraiment l'affaire se présentait mal.

Jameson était obligé de se l'avouer, même si sa raison cherchait des arguments pour le rassurer. Il se leva et se mit à arpenter la pièce. Les yeux bruns de la jeune fille ne le quittaient pas, et l'expression tendue de ce regard le suivait partout.

— Voyons, dit-il tranquillement. C'est un non-sens.

— Oh, je vous en prie, ne dites pas cela! Ce n'est guère original.

— Mais pouvez-vous sérieusement penser que vous êtes allée assommer cette femme, et qu'il ne vous en reste pas le moindre souvenir?
— Serait-ce tellement plus difficile que d'allumer un feu?
— Je ne vous demande pas cela. Pensez-vous vraiment l'avoir fait?
— Non, dit Dorothy.

C'était la question qu'elle attendait. Elle avait foi en lui, maintenant. Il y avait entre eux une compréhension et une sympathie, une force secrète et une intime communication qui semblaient aussi palpables que la chaleur de leur corps.

— Au plus profond de moi, non, je ne crois pas. Je pense que je me serais réveillée... Et puis, il n'y avait pas... pas de sang sur moi, vous savez. Mais comment pourrez-vous réfuter l'évidence?

L'évidence! Toujours l'évidence...

— Je suis certainement allée là-bas. Je ne puis le nier. Je me souviens m'être réveillée en revenant. J'étais arrêtée au milieu de la pelouse, dans la neige. Je serrais mon manteau de fourrure sur mon pyjama; je sens encore le froid de la neige sur mon visage, et l'humidité à travers mes pantoufles glacées. Je grelottais. Ensuite, je me rappelle avoir couru. C'est tout. Si ce n'est pas moi qui l'ai fait, comment quelqu'un d'autre aurait-il pu le faire?

— Je vous demande pardon, interrompit une voix étrangère. Voyez-vous un inconvénient à ce que je donne la lumière au sens propre et au figuré?

Dennis Jameson reconnut aussitôt cette voix. Quelqu'un fureta pour trouver l'interrupteur et, dans la faible lumière, apparut le colonel March rayonnant et réjoui. Ses quelques cent kilos étaient enveloppés dans un waterproof aussi vaste qu'une tente, et il portait une large casquette de tweed, sous laquelle son visage moucheté de taches de rousseur brillait de froid; il fumait, avec des grognements de plaisir, une courte pipe dont l'énorme fourneau menaçait de griller sa moustache rousse.

— Ah, Jameson! dit-il, Ainsi, c'était bien vous que j'avais cru reconnaître tout à l'heure. Je ne voudrais pas m'imposer, mais il y a au moins deux choses que Miss Brandt devrait savoir.

Dorothy se retourna vivement.

— D'abord, poursuivit March, que Mrs. Topham est hors de danger. Elle est du moins capable, comme ces orateurs de « fin de banquet », de dire quelques mots; sans beaucoup plus de cohérence, du reste. Ensuite, que nous avons fait, sur votre pelouse, la plus étrange des découvertes!

Jameson fit entendre un sifflement.

— Vous avez déjà rencontré cet homme? dit-il à Dorothy. Il est à la tête du « Département des Affaires Extraordinaires » à Scotland Yard. Quand on se trouve en face d'une affaire bizarre, qui peut aussi bien être une farce ou une plaisanterie qu'un crime réel, on fait appel à lui. Son esprit est si clairvoyant qu'il découvre toujours le mot de l'énigme. A ma connaissance, il a déjà enquêté sur une « chambre des disparitions », pourchassé un « cadavre ambulant », et découvert un « meuble invisible ». S'il lui arrive d'admettre qu'une chose est « un petit peu anormale », alors il convient d'ouvrir l'œil!

Le colonel March approuva de la tête avec un grand sérieux.

— Oui, dit-il, et c'est pourquoi je suis ici. Nous pensons que ces empreintes sont particulièrement intéressantes.

— Ces empreintes? s'écria Dorothy. Vous voulez dire?...

— Non, non. Pas les vôtres, Miss Brant. D'autres. Laissez-moi vous expliquer. Je voudrais que vous regardiez tous les deux par cette fenêtre; jetez un coup d'œil sur cette haie de lauriers qui sépare les

deux cottages. La lumière est déjà basse, mais observez soigneusement.

Jameson s'approcha de la fenêtre, et scruta l'extérieur.

— Alors? demanda-t-il. Qu'est-ce que vous lui trouvez? C'est une haie.

— En effet, comme vous le remarquez si judicieusement, c'est une haie. Mais laissez-moi vous poser une question. Pensez-vous que quelqu'un puisse marcher sur le sommet de cette haie?

— Bon Dieu, non!

— Non? Et pourquoi pas?

— Je ne vois pas l'astuce, dit Jameson, mais je vous répondrai tout de même. Parce qu'elle n'a que quelques centimètres d'épaisseur. Elle ne supporterait même pas le poids d'un chat. Essayez de monter dessus, vous passerez au travers comme une tonne de briques!

— Très juste. Alors que penseriez-vous si je vous disais qu'une personne pesant quelques quatre-vingts kilos à réussi cet exploit?

Personne ne souffla mot; la chose était si manifestement invraisemblable qu'il ne pouvait y avoir de réponse. Dorothy et Dennis Jameson se regardèrent.

— Car, continua March, il semble bien que quelqu'un ait marché là. Regardez à nouveau. Vous voyez l'arche de la porte? Juste au-dessus, dans la neige de la haie, il y a des traces de pas. De larges empreintes qui peuvent être identifiées par le talon, malgré qu'elles soient brouillées et mal définies.

. . . . . .

D'un pas rapide et lourd, le père de Dorothy entra dans la pièce. Il allait parler, mais sembla se raviser en apercevant le colonel Marc. Il s'approcha de Dorothy qui prit son bras.

— Alors, insista Jameson, quelqu'un aurait marché sur cette haie?

— J'en doute, dit March. Comment aurait-il pu faire?

Jameson se ressaisit.

— Voyons, monsieur, dit-il calmement. Comment aurait-il pu faire, est le mot. Je sais bien que vous ne nous dites pas tout cela sans de bonnes raisons, et que cela doit avoir quelque rapport avec l'affaire. Mais ça m'est égal de savoir que quelqu'un est monté sur cette haie et même qu'il ait dansé le « Big Apple » là-haut. Cette haie conduit n'importe où, sauf chez Mrs. Topham; elle sépare seulement les deux cottages. Le problème est de savoir comment le coupable a pu s'arranger pour aller d'ici à l'autre chalet — à travers soixante pieds de neige intacte — sans laisser la moindre trace. Je vous demande cela parce que je suis certain que vous ne croyez pas Miss Brant coupable.

Le colonel eut l'air de s'excuser.

— Je suis certain qu'elle ne l'est pas, répondit-il.

Dans l'esprit de Dorothy Brant se présenta de nouveau la vision du lourd presse-papier de verre, dans lequel une tempête de neige en miniature s'élevait à la moindre secousse. Elle sentit que son propre cerveau avait été secoué et embrouillé de la même façon.

— Je savais que Dolly n'avait pu faire cela, dit John Brant en entourant de son bras les épaules de sa fille. Je le savais. Je l'ai toujours dit. Mais...

Le colonel March lui imposa silence.

— En réalité, Miss Brant, le vrai voleur n'en voulait pas aux bijoux de votre mère. Cela vous intéresserait peut-être de savoir ce qu'il convoitait : environ quinze mille livres en billets de banque et souverains d'or, dissimulés dans ce même vieux bureau. Vous paraissiez vous demander ce que Mrs. Topham faisait de son argent. Vous le savez, maintenant. D'après les quelques mots qu'elle a pu prononcer dans une demi-conscience, elle s'est révélée de la plus commune variété d'avare

qu'on puisse rencontrer. Ce misérable bureau, dans son salon, était bien le dernier endroit où un cambrioleur eut pensé à chercher un trésor. N'importe quel cambrioleur — sauf un, toutefois...

— Sauf un? répéta John Brant.

Et ses yeux semblaient regarder à l'intérieur de lui-même.

Jameson eut soudain un affreux soupçon.

— Sauf un qui savait, évidemment, poursuivit le colonel. Vous, Miss Brant, avez été forcément soupçonnée la première. Ce n'était pas bien malin d'y penser. Et c'était naturellement le meilleur moyen, pour le gentleman qui a fait le coup, d'éviter tout ennui et complication pour lui-même. Maintenant, je vais vous dire ce que vous avez fait réellement, miss, dit le colonel. — Et son visage se rembrunit. — Vous êtes bien sortie de la maison la nuit dernière. Mais vous n'êtes pas allée chez Mrs. Topham, et ce n'est pas vous qui avez tracé ces deux artistiques rangées de pas sur la neige. Dans votre récit, vous avez dit que vous sentiez la neige cingler votre visage — il n'est pas besoin d'être bien sorcier pour en déduire que la neige tombait à ce moment-là — et c'est pour cela que vous êtes sortie, comme le font beaucoup de somnambules. Sous l'effet de l'humidité et de l'air froid, vous avez retrouvé une demi-lucidité, et vous êtes rentrée bien avant que la neige eût cessé de tomber, de sorte que la trace de vos pas s'est trouvée recouverte et nivelée.

Le vrai voleur — qui, lui, était bien éveillé — vous a entendu revenir et vous effondrer dans votre lit. Il entrevit une miraculeuse opportunité de faire peser sur vous la charge d'un crime que vous-même croiriez avoir commis. Il se glissa chez vous et s'empara de vos pantoufles; et quand la neige eut cessé de tomber, il se rendit chez Mrs. Topham. Il n'avait pas l'intention de l'attaquer. Mais elle était éveillée et le surprit. C'est alors que Harry Ventnor assomma Mrs. Topham avec le presse-papier.

— Harry...

Le mot que Dorothy laissa échapper dans un cri s'étrangla dans sa gorge. Elle se retourna vivement vers son père; il regardait droit devant lui. Alors elle se mit à rire.

— Naturellement, dit le colonel March, comme d'habitude, il avait laissé sa... (comment dites-vous?) chère vieille Dolly endosser la faute.

John Brant semblait soulagé d'un grand poids, mais il gardait le même regard inquiet et tourmenté. Il cligna les yeux du côté de March.

— Monsieur, dit-il, je donnerais mon bras valide pour avoir la preuve de ce que vous dites. Ce garçon a été la cause de la plupart des ennuis que j'ai jamais eus. Mais êtes-vous devenu fou à lier?

— Non.

— Je vous dis qu'il n'a pas pu faire cela! Il est le fils de ma sœur Emily. Il se peut qu'il ne vaille pas cher; mais enfin, il n'est pas magicien.

— Vous oubliez, dit le colonel, certaines traces de pas faites avec des chaussures de la pointure dix. Vous oubliez cette intéressante découverte : une large empreinte, brouillée et indistincte, sur le bord d'une haie qui ne pourrait même pas supporter le poids d'un chat. Une empreinte remarquable. Celle d'un être désincarné.

— Mais c'est là tout l'ennui, rugit l'autre. Les deux rangées de pas dans la neige étaient faites par des chaussures de la taille quatre. Harry ne peut les avoir mises. Pas plus que je n'aurais pu moi-même. Harry chausse du dix; ne me dites pas qu'il aurait pu entrer dans les mocassins que porte ma fille.

— Non, bien sûr, dit le Colonel, mais rien ne l'empêchait d'y enfiler ses mains.

. . . . . .

Il y eut un silence. Le colonel avait l'air rêveur, presqu'heureux.

— Et une paire de gants, insolite mais infiniment pratique pour lui, continua-t-il. Harry Ventnor marcha jusqu'au cottage sur ses mains. Pas plus malin que cela. Pour un gymnaste entraîné (comme l'atteste ces coupes d'argent) c'était un jeu d'enfant. Pour un écervelé qui a de grands besoin d'argent, c'était l'idéal. Il traversa sur une mince couche de neige — de sorte que la différence de poids ne pouvait apparaître. Le seuil et les marches de chaque cottage, libre de neige grâce à la retombée des toits, lui permettaient de se tenir debout sans crainte au départ et à l'arrivée. Quant à la clé de la porte de côté, il eut mille fois l'occasion de se la procurer. Malheureusement, il y avait cette arche basse dans la haie. Se tenant sur les mains, ses pieds se balançaient d'avant en arrière pour l'aider à maintenir son équilibre, en arrivant sous l'arche, il tâtonna et laissa cette empreinte indistincte sur le bord supérieur de la haie. Pour être franc, je suis enchanté de ce stratagème; c'est un crime tout à l'envers; des traces de pas dans le ciel; c'est...

— Une belle prise, monsieur, conclut de superintendant Mason en passant sa tête par la porte. Ils l'ont attrapé de l'autre côté de Guildfort. Il a dû sentir que quelque chose allait de travers quand il nous a vus prendre des photographies. Et il avait le magot sur lui.

Dorothy Brant regarda longuement le gros homme débraillé, monumental, encore tout secoué d'un rire étouffé; puis elle éclata de rire à son tour.

— Je crois, observa Dennis Jameson poliment, que tout le monde est très content. Pour ma part, j'ai eu à deux reprises un choc désagréable; et pendant un moment j'ai craint d'en avoir encore un autre. Sincèrement, j'ai cru un instant que vous alliez accuser Mr. Brant.

— Je l'ai cru aussi, convint Dorothy en regardant son père d'un air radieux. C'est pourquoi tout me paraît si drôle maintenant.

John Brant parut stupéfait. Mais sûrement pas à moitié autant que le colonel March.

— Ça alors, dit-il, j'avoue que je ne vous comprends pas. Je m'occupe des cas extraordinaires. Si vous avez un revenant dans votre grenier, ou une empreinte de pas au sommet de votre haie, appelez-moi. J'ai obtenu jusqu'ici certains succès parce que, comme le dit Mr. Jameson, je découvre l'évidence. Mais, Grand Dieu! si vous avez décidé qu'un crime a été commis par un homme qui marche sur les mains, je soutiendrai, même sous la torture, que vous n'avez aucune chance de réussir en suspectant la seule personne de la maison qui a un bras estropié.

L'AFFAIRE COLLIGNON

Le hasard est, à ses heures, un poète malicieux. Des faits illustres le montrent assez bien, d'autres, encore mieux, et qui sont moins connus. Ce n'était pas un grand événement qu'un fiacre, au cours d'une après-midi de l'an de grâce 1854, vint à heurter une autre voiture. Et c'était également un incident bien banal que d'entendre les cochers de ces deux véhicules s'injurier dans un langage coloré, auprès duquel nous savons que celui de nos chauffeurs de taxi demeure bien pâle.

Ce jour-là, cependant, l'un des cochers dépassa si bien la mesure, se montra si grossier, que son client le menaça de le faire arrêter s'il ne se taisait sur-le-champ. Le cocher irascible n'avait pu deviner que le bourgeois bonasse n'était autre que M. Claude, le chef de la Sûreté. Le client de l'autre fiacre se fit connaître à son tour : sa carte s'ornait d'une couronne comtale. C'était le docteur Conty de la Pommerays, alors inconnu, aujourd'hui un peu oublié, mais qui fut, en son temps, un criminel aussi célèbre qu'allait le devenir, quelques mois plus tard, le cocher mal embouché, le fameux Collignon en personne!

Ainsi, le criminel de bonne famille venait faire le lien entre le haut fonctionnaire avec lequel il entretint, pendant plusieurs années, des relations mondaines, et l'assassin vulgaire, qu'il suivit sur l'échafaud. Cependant, tout bien habillé qu'il fût, M. de la Pommerays est venu grossir la petite légion des médecins empoisonneurs. Mais, si ses crimes ont la subtilité qu'a pu leur donner une intelligence exercée, celui de Collingon a pour lui la belle simplicité qui était celle de son âme fruste et brutale.

Ce Collignon avait vu le jour en Lorraine, sous l'Empire. A seize ans, il était venu chercher fortune à Paris. Et, peut-être, y fût-il mieux parvenu sans un caractère terriblement irascible, qui lui valut, entre autres ennuis, une condamnation, en 1827, à six semaines de prison pour rebellion, violences et menaces de mort, esquisse bien fade de la sentence qui l'attendait un quart de siècle plus tard. Il était encore bien jeune à cette époque,

il avait vingt et un ans, l'âge d'être soldat. Il le fut donc, et, durant sept années, tant dans la métropole qu'à la Martinique, se signala par son indiscipline.

Il n'était pas fait pour obéir, et, rendu à la vie civile, celle-ci sembla mieux lui réussir, puisque s'étant fixé six ans comme simple charretier il réussit à faire assez d'économies pour acheter une voiture et des chevaux et devenir patron. Le voilà sur le chemin du succès et en des temps où le premier échelon de la vie sociale était bien difficile à franchir.

Cet homme rangé décide même de se marier, et vit en bonne harmonie avec sa femme! Il lui donne cinq enfants.

Peut-être cette manière de discipline, que nous impose une nombreuse famille, lui parut-elle, à nouveau, impossible à supporter; toujours est-il, qu'un beau jour, Mme Collignon eut, en face d'elle, pour mari, un jaloux brutal qui la roua de coups. Et le plus grave fut, peut-être, qu'il sombra dans l'ivrognerie, dont le premier effet est de le rétrograder au rang de cocher de voiture de remise, place où, bien entendu, il ne fait pas merveille, fréquemment mis à pied pour de petites indélicatesses. Ce qui ne l'empêche pas de battre toujours sa femme et avec si peu de mesure qu'il finit par être condamné, de ce fait, à un mois de prison. Tant d'injustice finit par l'ulcérer, et, un an plus tard, il abandonne sa famille, non sans avoir brutalisé sa femme avec la dernière violence.

Maintenant, Collignon n'a plus même le pauvre fretin qu'était sa famille; il est seul et aucun petit enfant ne le distraira de ressasser ses griefs contre la société qui l'exploite, lui et les autres, victimes de l'oppression bourgeoise. Comme tant d'autres, il fait sienne la célèbre phrase du philosophe Proud'hon : « La propriété, c'est le vol. » Mais nous n'avons pas l'intention d'insinuer que Proud'hon, par ses opinions, ait pu être responsable, le moins du monde, des actes répréhensibles de Collignon, qu'il eut d'ailleurs tout loisir d'examiner, et voici comment :

Le 24 septembre 1855, entendant crier dans l'escalier : « A l'assassin! arrêtez l'homme à la blouse bleue! », il sortit de son rez-de-chaussée pour fermer la porte de la rue. « Il paraît qu'on assassine là-haut? » demande le philosophe à une manière de paysan qu'il pense être venu pour offrir des légumes : « Ne cherchez pas, répond l'autre, l'assassin, c'est moi. » Comme le bourgeois barbu et chevelu lui défend de s'enfuir (gentille naïveté de philosophe) : « Oh! je n'en ai nulle envie. Je suis un honnête homme, mais que voulez-vous? En ce moment, l'ouvrier est sacrifié, jamais on ne l'écoute » et il fulmine contre la société capitaliste. Tout de même, le sort était bien ironique qui chargeait l'ennemi de la propriété d'arrêter une victime du capital.

Mais arrêter est un mot trop fort et Collignon se défendra, à juste titre, d'avoir cherché à fuir. N'était-il pas vengé? il n'avait

plus rien à faire chez sa victime, M. Juge, qui mourut à 2 heures de l'après-midi.

Qu'avait fait M. Juge à Collignon pour déchaîner en lui une haine aussi violente? Peu de chose. Voici les faits. Ce M. Juge, directeur de l'Ecole Normale Primaire à Douai, désireux de visiter l'Exposition Universelle, était descendu avec sa femme et sa fille chez un ami, 83, rue d'Enfer.

C'était un bien brave homme que ce père de famille renommé pour sa courtoisie et sa bonté. Malheureusement, cette bonté, il la portait sur son visage. N'était-ce pas cela qui le désignait comme victime? Collignon dut en avoir la vision confuse car, lorsqu'il décida de se venger d'une société injuste, ce fut ce doux et paisible citoyen qui fit les frais de sa révolte. Et, pour comble d'ironie, M. Juge était un de ces hommes d'humble origine qui n'avait dû qu'à son travail et son mérite la situation qu'il s'était acquise.

Seulement il faut convenir que ses torts étaient immenses aux yeux de Collignon. N'avait-il pas écrit au préfet de Police?

« Le 16 septembre à 3 heures, au pont de la Concorde, je suis monté avec ma femme dans la voiture de remise numéro 3728, et j'ai dit au cocher de nous conduire à la grille d'Auteuil. Il me demande cinq francs, je lui dis que je ne pensais pas qu'il eût droit à cette somme et que j'aurais l'honneur d'adresser une plainte à M. le Préfet. Cette menace eut pour résultat de lui faire faire un calcul par lequel il offrait de me rendre cinquante centimes que je refusais. Ma réclamation n'a d'autre but que d'empêcher que les cochers n'abusent (ce qu'ils sont en ce moment un peu trop disposés à faire) de l'ignorance des étrangers. » Voilà le crime. Voici le châtiment.

Collignon reçut l'ordre de se rendre 83, rue d'Enfer, où, il demanderait à M. Juge quittance des deux francs qu'il lui restituerait. Il promit, acheta deux pistolets et des munitions, annonça à sa famille qu'il allait s'expatrier, vendit son misérable mobilier, fit toilette, sonna, donna ses deux francs à l'instituteur, lui appliqua un pistolet sur la tempe et fit feu. Reconnaissant Mme Juge à son désespoir, il déchargea sur elle son pistolet, la blessa grièvement, dit : « Je suis vengé » et s'en alla.

Au Commissariat, à l'Instruction, aux Assises, Collignon ne chercha nullement à sauver sa tête. Mais on n'en put tirer rien de mieux que ce qu'il répondit, dès l'abord, au commissaire qui, n'ayant point à extorquer des aveux spontanément prodigués, s'enquérait s'il ne regrettait point son crime.

A quoi Collignon répondit :

« Si M. Juge m'avait mis dans la misère, il ne le regretterait pas. Je n'ai pas plus de regret qu'il n'en aurait eu lui-même. J'avais voué, aux Juge, une haine mortelle; j'ai préféré mourir libre que vivre esclave. On me tranchera la tête, soit! Mais les bourgeois y regarderont à deux fois avant de molester l'ouvrier. »

En cour d'assises, le 18 novembre, il fut dès l'abord évident que le mot de molester dépassait quelque peu la réalité. Sans doute, M. Juge, dans son ignorance des règlements, n'avait point, tout d'abord, offert une somme suffisante au cocher, mais ce dernier les avait appliqués d'une façon toute personnelle. Et ses explications sont nettement insuffisantes pour convaincre le tribunal. Peu lui importe, d'ailleurs, et c'est toujours la loi du talion qu'invoque Collignon : « Ainsi, du 16 au 24 septembre, vous avez médité votre crime? » — « Et eux, dès le 16, ils ont bien songé à me ruiner. » Puis, parlant de Mme Juge : « Oh! elle est bien coupable, allez! C'est elle qui disait : — Viens, viens-tu? Tu écriras à M. le Préfet. » Et Collignon, sans pudeur, prenait une voix de fausset pour imiter sa victime. Comme on lui fait remarquer la courtoisie de M Juge : « Oh! je ne dis pas qu'il m'ait injurié, mais il n'est pas besoin de cela quand on veut mettre quelqu'un dans l'embarras. » Et il était si assuré dans son bon droit, qu'entendant son avocat essayer de plaider la responsabilité atténuée : « Ah! mais je ne suis pas fou, entendez-vous bien, Messieurs les Jurés! » On imagine aisément dans ces conditions ce que fut le verdict. Collignon fut exécuté le 6 décembre.

Curieux criminel, brutal, cruel, et d'une logique aussi fausse qu'implacable, mais incontestablement courageux et sans nulle bassesse.

Rares sont les hommes qui acceptent de mourir pour la vérité. Et ces hommes ne méritent jamais le mépris, si discutable que soit leur point de vue sur ce qu'ils appellent la vérité. En l'occurrence, Collignon ne fit pas preuve d'un discernement éclatant.

Aussi bien, au dernier moment, montra-t-il son repentir; il se confessa et demanda au prêtre de proclamer qu'il demandait pardon de son crime à Dieu et aux hommes. Puis, il mourut courageusement, ne méritant peut-être pas de faire, de son nom, la pire injure qu'on pût jeter à un cocher. Toutefois, par une chance d'ailleurs dérisoire, nous épargnons, aujourd'hui, à nos chauffeurs de taxi, le « Eh! Va donc, Collignon! » cher à nos grands-parents.

R. de SAINT-JUNIN.

Le Cinéma

LE PROCÈS PARADINE

par

Alfred HITCHCOCK

*Les Films marqués de * peuvent être vus par tous, ceux marqués de ** doivent être réservés aux adultes et ceux marqués *** sont à réserver à un public averti.*

***Il y a plusieurs manières d'écrire l'histoire d'un crime. Certains réserveront peut-être le titre de film policier à ceux au cours desquels le criminel ou le détective ne cessent de tenir la première place, soit que nous assistions à la poursuite d'un coupable que nous ne connaissons pas, soit que nous vivions avec le criminel les efforts qu'il fait pour échapper à ses poursuivants. Dans les deux cas, nous avons à faire avec des films d'action.

Le Procès Paradine, quant au fond, ne saurait répondre à cette dénomination.

En ce qui concerne la forme, une intrigue policière est souvent un prétexte choisi à des trouvailles purement cinématographiques, elle sollicite des recherches au cours desquelles l'invention et l'imagination du metteur en scène peuvent se donner libre cours.

Or, Hitchcock qui, dans ce domaine — il l'a maintes fois prouvé — n'a rien à envier à personne, n'a fait appel pour cette réalisation à aucun de ces sortilèges.

Et pourtant, bien que la recherche, la « détection », comme disent les Anglais, ne fasse pas le principal intérêt de ce drame, bien que nulle réussite particulière de présentation ne vienne en accélérer le rythme, c'est bien de l'angoisse et du mystère le plus authentique que ce drame est tissé.

La sobriété de cette mise en scène qui paraîtra à certains un peu sèche — et qui l'est effectivement par moment — est cependant parvenue à nous rendre sensible la tension frémissante, la prenante beauté de tout ce qu'elle ne dit pas, de tout ce quelle suggère. Car voilà bien, croyons-nous, le grand mérite de ce film : dans ses bons moments, il arrive à nous faire vivre le drame par le dedans, à nous incorporer aux êtres qui en sont les acteurs. Un visage nu, dès lors, un geste, une apparition muette suffisent pour nous faire pénétrer plus avant dans la psychologie des personnages. Ne pourrait-on même pas dire que ceux-ci

sont plus convaincants encore par ce qu'ils taisent que par ce qu'ils expriment?

Malheureusement, ils s'expriment parfois un peu trop. Il y a des longueurs. Non point que l'histoire soit étirée ou délayée, mais les inévitables parties neutres qu'elle comporte, les temps morts ne peuvent être traités de cette manière allusive, il en résulte que l'unité de style que le metteur en scène a voulu sauvegarder se paye parfois par des images monotones et une certaine platitude. On ne peut toujours éviter de penser que, dans ce domaine, le livre et le théâtre ont des ressources que le cinéma ne possède pas en propre ou ne possède pas du tout.

Mais peut-on définitivement faire l'inventaire des richesses d'un art quelconque? Demain une œuvre plus parfaite nous convaincra peut-être du mal-fondé de nos réserves.

Il n'en est pas moins vrai que ce film constitue une réussite plus qu'intéressante et atteint par moments à une originalité poignante.

Dévoiler à ceux qui n'ont pas lu le roman de Robert Hichens l'argument du *Procès Paradine* serait sans doute diminuer l'intérêt qu'ils pourraient prendre à sa représentation. Disons cependant tout de suite qu'un tel spectacle ne saurait convenir à tous. Non qu'il comporte des scènes scabreuses mais, même en dehors des situations qu'il évoque et qui, elles, le sont, il est empreint par moments d'une nuance de perversité intellectuelle qui ne saurait échapper à tous.

Le colonel Paradine, héros et aveugle de la guerre, est mort. Sa femme est accusée de l'avoir empoisonné. C'est un jeune avocat de grande valeur qui la défendra. La beauté de Mme Paradine n'est pas étrangère à la passion que met celui-ci à vouloir innocenter la malheureuse. Toute une partie du film se passe au Tribunal où témoins, accusée, avocat se font entendre.

Dans l'assistance, la jeune femme de notre avocat suit les débats et garde les yeux douloureusement fixés sur celle qui exerce, elle le sait, une telle emprise sur son mari.

On suit jusqu'au bout l'évolution de ce drame où l'on voit et où l'on sent surtout des êtres souffrir, se défendre, lutter les uns contre les autres et contre eux-mêmes, exercer autour d'eux l'emprise de leur bonté ou le sombre pouvoir de leurs maléfices...

Grégory Peck — Anne Todd — Charles Laughton — Louis Jourdan — Ethel Barrymore, Charles Coburn forment une distribution d'une exceptionnelle qualité.

SAMMY.

Le Gérant : Bernard PRIVAT.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7370
Dépot légal n° 84. — 1er trimestre 1950.

**FINAL POUR MRS. BRADLEY, par Gladys Mitchell. *La Maîtrise du Livre*, 135 fr.

Miss Ferris, la maîtresse d'Arithmétique de l'Hillschool, est assassinée. Enigme bien intrigante, la pauvre femme est si inoffensive! Tous les mobiles qui auraient pu pousser au crime, mobiles qu'épluche soigneusement la terrible Mrs. Bradley, sont trop insuffisants.

Peut-on tuer une femme parce qu'elle a brisé une statue, surpris un baiser, découvert innocemment une intrigue?

Roman d'un bout à l'autre amusant, tant par le cadre (un collège mixte d'Angleterre) que pas le relief des personnages que domine, de toute sa personnalité puissante, la célèbre Mrs. Bradley, vieille dame détective.

Cependant le lecteur aura quelque peine, au début, à se retrouver dans la multiplicité des personnages et, s'il suit avec grand intérêt le processus de la pensée qui conduit Mrs. Bradley à la vérité, la découverte du coupable risque de le décevoir un peu. Il semble que l'équilibre du roman aurait gagné si le mobile criminel avait été plus valable, mais l'originalité de l'intrigue et de son dénouement a son charme.

Noëlle Tillay.

***LE POIGNARD EN FORME DE CROIX, par Jean Le Hallier. *S. E. P. E.*

Nous retrouvons, dans ce roman, les personnages principaux des trois précédents romans de Jean Le Hallier : le Pouce, l'Index et le Majeur. C'est une association de gens peu scrupuleux mais relativement honnêtes puisqu'ils n'hésitent pas à engager leurs forces contre une bande de malfaiteurs qui rançonne et qui tue ceux qui ne veulent pas leur payer rançon. Le Pouce, c'est un avocat, Maître Xavier Martin Chasselas; L'Index, c'est aussi la Marquise, une aimable femme qui n'a pas froid aux yeux; Le Majeur... c'est le majeur. Le Chef, c'est le Pouce. Et, tout de suite, le Pouce horrifié par les dangers que court une jolie jeune fille, Monique, qui a reçu le poignard en forme de croix, signe de chantage et peut-être de mort, part en campagne contre les gangsters du poignard. La situation est grave, car trois amies de Monique sont mortes à la suites d'accidents bizarres faisant suite à des tentatives d'extorsion de fonds avortées. Le Pouce, de son côté, échappe de justesse à trois « accidents » bien organisée. L'Index (la marquise) met hors de combat l'exécuteur des hautes œuvres de la bande au poignard en forme de croix, ce qui désorganise ladite bande qui veut à tout prix se débarrasser du Pouce et accumule faute sur faute. Comment ce dernier arrive-t-il à sauver Barbara, la jeune sœur de Monique, de la mort, il faut le lire, dans le récit si vivant de Jean Le Hallier, et on s'en voudrait de vous priver d'un dénouement imprévu et sans aucune tricherie. M. Le Hallier connaît les règles du jeu et s'y tient.

Dans ce roman plutôt d'aventures policières que policier, il y a un policier, soigneusement camouflé et qui ne se dévoile qu'à la fin, mais, le meneur du jeu est le Pouce qui fait tout le travail, neutralise les hommes de mains et conduit les coupables vers une souricière. Un bon-point à M. Le Hallier qui nous fait pénétrer suffisamment dans la psychologie de ses personnages.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

"LE YARD"

Magazine policier mensuel

La Publication policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

"LE YARD" publie tous les mois : **Un Roman policier complet** traduit de l'anglais — Une **Nouvelle** — des **Récits** — Une **Chronique des Livres**, du **Cinéma**, du **Théâtre** — Les **Actualités**, etc...

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines**, aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs